

La Danse. Journal des bals et des salons...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La Danse. Journal des bals et des salons.... 1836.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres.

UN AN : 36 FRANCS.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS,

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.

LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES.)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Notre numéro de ce jour est accompagné d'un quadrille nouveau de MUSARD, intitulé : LE MARDI-GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA, exécuté à grand orchestre aux concerts de la rue Neuve-Vivienne.

PRÉLUDES.

* * Dans le grand bal donné dernièrement par M. le président de la chambre des députés se trouvaient réunis des gens de toutes les classes de la société. C'était un mélange hétéroclite de personnages divers qui ne devaient se rencontrer là que pour prouver la popularité immense de M. Dupin. A nous autres, une telle démonstration ne prouve rien. Malgré cela, cette fête a été des plus brillantes, des plus somptueuses. Les princes y ont assisté; le duc de Nemours a dansé beaucoup. Ses danseuses de prédilection étaient Mme la comtesse Lehon, la femme la plus à la mode dans nos salons aristocratiques, et Mme la marquise de la Chateignerai. La plupart de nos dames renommées par leur beauté et leur élégance assistaient à cette magnifique réunion. Elle a été pour Mme Dupin l'occasion d'un acte de charité, accompli avec infiniment de grâce et d'amabilité dans une quête qu'elle a faite en faveur des pauvres.

* * La représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Taglioni est fixée au 25 avril prochain. A l'irrésistible attrait de voir notre *Sylphide* pour la dernière fois à Paris, se joindra une foule d'autres éléments qui feront de cette fête dramatique, une des plus brillantes, des plus intéressantes qu'on ait jamais vues. Nous en donnerons le programme.

* * On assure que Mazillier ne renouvellera pas son engagement avec l'Opéra. Si cela était vrai, nous dirions franchement au directeur qu'il fait une maladresse en ne le retenant pas; car Mazillier est au moins un mime plein d'éloquence et de chaleur, s'il n'est pas un danseur d'un grand mérite.

* * Un grand concert vocal et instrumental sera donné le 12 mars par M. Listz, à l'Académie royale de musique.

* * Nous croyons mal informés les quelques journaux qui ont annoncé comme très-prochaine la première représentation à l'Opéra de la *Chatte changée en Femme*, ballet nouveau dans lequel mademoiselle Fanny Elssler doit reparaitre, après quelque temps d'absence. Les costumes et les décorations de cet ouvrage sont encore à dessiner, et rien ne fait supposer qu'il entrera même incessamment en répétition.

* * La place d'administrateur à l'Opéra est devenue vacante par la retraite inopinée de M. Mira, qui en remplissait les fonctions. Cette disjonction

entre l'administration et lui a été motivée par les difficultés processives auxquelles avaient donné lieu les suites du bal du Mardi-Gras, sur notre première scène. M. Mira, qui doit diriger les bains de Dieppe cet été, vient, dit-on, d'obtenir aussi le privilège du théâtre de cette ville. Les antécédents de M. Mira comme administrateur semblent être un sûr garant du succès qui l'attend dans cette double spéculation.

* * C'est l'habile chef Jullien qui conduira l'orchestre du bal de l'Opéra, le jeudi de la mi-carême. Le prix d'entrée est de 40 francs.

* * Madame Taccani, que madame Malibran, avec une intention malicieusement spirituelle, appelait une petite perfection, nous quittera au mois d'avril; elle emportera les regrets les plus sincères et les plus vifs des dilettanti du théâtre-Italien. C'est une perte réelle que ce talent de premier ordre qui gagne encore auprès de mademoiselle Julia Grisi, dont il a plus d'une fois éveillé la jalousie rivale. Les directeurs des Bouffes viennent donc de donner dans cette occasion une nouvelle preuve éclatante de leur impéritie et de leur nullité. Et qui doit remplacer l'année prochaine cette prima donna? Madame Tacchinardi, qui a possédé jadis un assez beau talent, mais qui malheureusement est affectée d'une phthisie au larynx, rebelle jusqu'à ce jour à toutes les ressources de la médecine; il a conservé sa méthode; il ne lui reste plus que la voix, et la voilà réduite aujourd'hui au triste rôle de Ponchard, qui ne chante plus qu'en souvenir. Quoique l'incendie du théâtre de la *Fenice* ait été une chance heureuse pour madame Tacchinardi (car par suite de ce désastre, la troupe dont elle faisait partie a donné ses représentations au petit théâtre *l'Apollo*, dont la salle harmonieuse est passée en proverbe en Italie); cette cantatrice a cependant fait un *fiasco* dans la *Lucia de Lamermoor*, de Dozinetti, et dans *l'Inès de Castro*, écrite pour elle-même par son mari. Et c'est avec de tels antécédents que madame Tacchinardi nous arrivera, et que M. Robert espère combattre les souvenirs de grâce, de charmes et de talent que nous laissera madame Taccani, indispensable désormais au magnifique ensemble de la troupe italienne à Paris.

* * Avant le départ de sa troupe pour Londres, le Théâtre-Italien donnera la première représentation d'un opéra intitulé : *Hildigonda*, musique de M. Marliani.

* * Thémis restera tout à fait étrangère aux débats qui étaient survenus à propos du bal donné le mardi gras à l'Opéra, entre la commission de surveillance, M. Mira et M. Duponchel. Une transaction à l'amiable doit terminer cette grande affaire.

* * *L'influenza* a enfin permis que les concerts du Conservatoire reprissent le cours de leurs succès d'enthousiasme. La foule s'y porte toujours avec empressement.

* * Madame Casimir, que la maladresse du directeur de l'Opéra-Comique n'a pas su retenir, ainsi que Thénard du même théâtre, sont engagés au grand théâtre de Bruxelles.

* * Au nombre des concerts qui doivent être donnés vers la fin de la saison qui s'avance, on en cite quatre dont on parle dans les salons avec enthousiasme, et qu'on désigne comme *Soirées de Longchamp*. Ils doivent avoir lieu dans la salle de la rue Saint-Honoré. C'est à Jullien qu'on en attribue l'idée et l'organisation. Douze morceaux à grand orchestre composés exprès pour ces solennités musicales par MM. Rossini, Meyer-Beer, Halévy, Auber, Caraffa, Adam, etc., y seront, assure-t-on, exécutés. On doit y entendre aussi les célèbres artistes Liszt, Urhan, Batta, Brod, Alard. Si le programme de l'affiche ne fait pas mentir ces bruits, nous pouvons d'avance garantir une brillante affluence aux concerts extraordinaires de M. Jullien.

* * M. Halévy vient d'obtenir à Marseille un nouveau et brillant succès. La *Juive*, ce chef-d'œuvre si remarquable, si consciencieux a été parfaitement accueilli des Phocéens. L'exécution de la part des chanteurs et de l'orchestre a été parfaite, et la musique a excité le plus vif enthousiasme parmi les dilettantes du Midi.

* * Les *Cachucheurs* indigènes ont terminé leurs représentations sur le théâtre du Palais-Royal. Le public est rassasié de la lubricité de cette danse que nos mœurs repoussent de toute leur force morale. Le théâtre qui avait accueilli, en second lieu, ces étrangers n'avait pas cependant besoin de leur secours pour remplir sa salle. Enfin, ils sont partis. Bon voyage! puissions-nous en dire bientôt autant de la *Cachucha* de l'Opéra!

* * L'Opéra de Londres est ouvert à la foule fashionable depuis quelques jours. Mabile y est engagé, et mademoiselle Duvernay a obtenu du directeur de l'Opéra une prolongation de congé, qui lui permet de rester quelques temps de plus outre-mer. Le premier ballet nouveau qui sera représenté est intitulé : *Le Brigand de Terracini*. Le programme a été calqué sur l'Opéra-Comique *Fra Diavolo*, d'Auber.

* * Mlle Virginie Déjazet a honoré par la présence de sa gracieuse et spirituelle personne le dernier bal Jullien. Elle a été reconnue par une foule de jeunes gens les plus à la mode, à son regard fin et piquant et à son pied si mignon, si délicat.

* * Voici venir le dernier jour de la seconde période du Carnaval de 1857, et avec la nuit qui le suivra, disparaîtront toutes les folies éclatantes et les joies exagérées de cette délirante époque; elles feront place à des plaisirs plus modérés et plus calmes. Il ne restera donc bientôt plus que l'espérance lointaine de recommencer au Carnaval de 1858. Cet espoir et l'attente, avec les souvenirs gais et fous du passé, consoleront encore les amateurs effrénés de travestissements et de bals; en attendant, qu'ils profitent des derniers instants de licence qui leur sont offerts, et qu'ils s'en donnent largement. Les portes de l'Opéra, du bal Saint-Honoré, de l'Opéra-Comique, des Variétés, de la Porte-Saint-Martin, de la Gaité, leur seront ouvertes le jour de la mi-carême; personne ne manquera à ce dernier appel du plaisir et de la folie. Joyeux danseurs, que les fatigues du bal vous soient légères!

LE MARDI GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA.

Minuit sonnait..... Depuis plusieurs heures déjà, la foule de masques, de cavaliers et de voitures qui, pendant toute la journée, avait inondé le boulevard, s'était retirée, battant joyeusement en retraite devant les ombres du soir. Les *Postillons de Lonjumeau*, les *Débardeurs*, les *Bergères*, les *Malins*, les *Pierrettes*, les *Folies* et tous les héros et toutes les héroïnes de la bande carnavalesque s'étaient joyeusement échelonnés sur toute la ligne des restaurants parisiens, depuis le Rocher de Cancale jusqu'à la guinguette des faubourgs. La *Grippe* elle-même dînait au café Anglais avec *Robert Macaire* et le *Père Sournois*; car nous avons vu figurer parmi les masques de notre carnaval, la *Grippe*, qui a pris tant de danseurs à la gorge depuis un mois.....

Tout à coup, à cette heure solennelle de minuit qui terminait le mardi gras et commençait le mercredi des cendres, le boulevard se ranime, le bruit des voitures et les cris des masques retentissent, tous ceux qui s'étaient montrés pendant la journée dans ces joyeux parages y reviennent à la lueur des réverbères et des torches. Cependant le carnaval n'est plus, il vient de rendre l'âme avec douze soupers d'airain; le carême règne, et

les fidèles se préparent à la cérémonie philosophique des Cendres... Mais qu'importe! la foule bruyante a dit: Cette nuit nous appartient encore; elle est à nous, car nous la prenons et nous voulons la remplir de notre joie et de notre folle ivresse! et puisque nous sommes les maîtres cette nuit, puisque nous sommes en train d'usurper, ouvrez-nous les portes de l'Opéra: c'est à l'Opéra que nous voulons passer nos derniers instants!

— Y pensez-vous, beaux masques! à l'Opéra! vous, Postillons de Lonjumeau, vous Pierrettes, vous Macaires, vous Alsaciennes, à l'Opéra! Mais ne savez-vous donc pas que l'Opéra est le séjour de la diplomatie, de l'aristocratie, de la fashion grave et décente? et c'est dans ce sanctuaire que vous voudriez apporter votre grosse joie, votre monstrueux catéchisme, et vos épouvantables danses! Ce chaste Opéra qui ne connaît que la Cachucha espagnole, vous voudriez l'initier aux impudiques secrets de la Cachucha française, telle qu'on la danse à la Courtille et à la Chaumière! *Proh pudor!*

— Oui, nous voulons faire tout cela, répondit la foule avec de grands éclats de rire; cela, et bien pis encore, si tel est notre bon plaisir! Ouvrez-nous donc les portes, sinon nous allons les briser; ouvrez, au nom de Musard notre maître et le vôtre, car nous avons nommé Musard roi de l'Opéra, pour cette nuit!

— Mais c'est une inconcevable prétention et une effroyable tyrannie! Le bal Musard à l'Opéra! Que dira l'Europe? Vos saturnales dans le Temple de la Mode et de l'Harmonie! Mais c'est à faire dresser les cheveux sur la tête, et les nonnes de *Robert* sur leurs trappes!

— C'est possible!

— Nous protestons!

— Protestez; nous entrons!

A ces mots la foule se rua sur les portes qui cédèrent au flot tumultueux. Les abords de l'Opéra offraient un spectacle étrange et curieux. La rue Lepelletier, qui n'avait jamais vu que de profil les masques du mardi gras, lorsqu'ils passaient sur le boulevard, les vit de face pour la première fois dans cette nuit mémorable. On se pressait aux fenêtres pour voir s'agiter cette tempête carnavalesque. En vain l'autorité voulut-elle établir l'ordre dans ce désordre: la tempête engloutit les gardes municipaux; en moins d'une heure la vaste salle de l'Opéra fut remplie de fond en comble.

Alors le bal commença. Musard, proclamé roi du carnaval, parut sur son trône, environné de toute sa cour; il fit un signe avec son sceptre d'ébène, et soudain tout s'ébranla: l'orchestre fit retentir ses vives et sonores mesures, la foule se rangea en quadrilles, et la danse prit ses ébats. Heureux ceux qui des loges ont contemplé le spectacle de ce bal! il n'est pas souvent donné d'assister à de pareilles scènes. Le peintre anglais Martin aurait pu trouver là le sujet d'une de ses vastes compositions, et faire du bal Musard le digne pendant de son tableau représentant le passage de la mer Rouge.

L'Opéra avait perdu toute sa majesté, au profit d'une joie indisciplinée, d'une ivresse sans nom. Les belles avant-scènes, les loges richement décorées, étaient envahies par des masques effrontés. L'intrigue, cette reine habituelle des bals de l'Opéra, l'intrigue qui se glisse sous le domino de satin, avait vainement essayé d'entrer dans le foyer. Toutes les femmes de cet étrange bal marchaient à visage découvert; il n'y avait pas un masque dans ce bal masqué.

Mais c'est la danse qu'il fallait voir! la danse folle et terrible, la *Cachucha* française déployant ses grâces érotiques, étalant tout le luxe de sa licencieuse pantomime; et puis le galop, vrai galop, qui roulait comme un torrent, volait comme un tourbillon, grondait comme un ouragan. Cette foule, infatigable dans ses plaisirs, aurait ainsi dansé jusqu'au jugement dernier, si en ce monde il ne fallait pas que tout finît, même le mardi gras. Le mardi gras de cette année a donc fini le mercredi des cendres, à six heures du matin.

Mais avant de déposer le masque, le carnaval a voulu accomplir un

acte d'éclatante justice; il a voulu solennellement sanctionner la royauté décernée à Musard par l'acclamation de tout un peuple. Le dernier galop du bal de l'Opéra a été un triomphe, une ovation, un sacré. La colonne des danseurs s'est élancée vers l'orchestre, a pris Musard dans ses mille bras, l'a élevé en l'air au bruit des vivats, et l'a majestueusement promené dans la salle, avec des cris de joie, de reconnaissance et d'amour.

C'est ainsi que les soldats romains proclamaient leurs empereurs.

MARIE TAGLIONI.

Vous avez vu souvent cette image citée,
Fresque d'Herculanum, ville ressuscitée;
Légère vision aux contours éclatans,
Qui, sur un fond d'azur, se glisse dans l'espace,
Fantôme élyséen qui nous séduit et passe
Comme un doux songe de printems.

Sur un vase d'albâtre et de sainte origine,
Sorti de l'atelier d'un artiste d'Égine,
Vous avez vu, parmi les peupliers tremblans,
La nymphe qui se livre à la danse ionique,
Et laisse dérouler les plis de sa tunique
Sur la pointe de ses pieds blancs.

Dans vos rêves passés, océan du jeune âge,
Entre vos souvenirs une femme surnage :
Elle charma l'ennui des classiques leçons ;
C'est Camille qui court dans les vers de Virgile,
Et qui, vers l'Éridan, jamais d'un pas agile
Ne courba l'épi des moissons.

N'avez-vous pas aussi rêvé de quelque fée
Qui, d'un palais de marbre, habite la nymphée,
Remplit de ses parfums l'éclatant corridor,
Folâtre dans la conque où pleuvent les eaux vives,
Et, le festin venu, donne aux heureux convives
Sa corbeille d'oranges d'or ?

Dans un loisir d'été, sous l'arbre des fontaines,
Avez-vous entrevu, vers les îles lointaines,
La péri d'Orient, sur son lit de corail,
Qui danse de ce pas que tout le Gange admire,
Et fait mourir d'amour le roi de Cachemire
Dans le kiosque du sérail ?

L'air glacé de nos jours ne l'a point étouffée.
La péri d'Orient, ou la divine fée ;
Herculanum la livre encore à nos pinceaux
La nymphe qui volait sur les fleurs des corbeilles,
Plus vive dans ses jeux que ses sœurs les abeilles,
Plus légère que les oiseaux.

Nous l'avons applaudie : elle était revenue
Du trône aérien que lui garde la nue ;
Les yeux s'étaient fermés de peine en la cherchant ;
Les bravos dominaient l'orchestre et sa cadence ;
Et puis on se taisait pour écouter sa danse
Harmonieuse comme un chant.

Elle était, cette fois, la sylphide rêvée
Que, sous le ciel d'Écosse, un poète a trouvée :
Divinité qui suit les pâtres au sillon,
Aime les laboureurs, visite les chaumières,
Et, pendant la veillée, agite les lumières
Avec son vol de papillon.

Regardez-la courir ! rien de mortel en elle :
On craint de la blesser lorsqu'on touche à son aile :
Quand elle prend son vol, les regards soucieux
Semblent la retenir au sol qu'elle abandonne,
Comme si le lutin que l'Écosse nous donne
Quittait la terre pour les cieux.

Jetiez à pleines mains des fleurs pour sa couronne,
Qu'un immense bouquet en tombant l'environne,
Que de tant de parfums le concert lui soit doux ;
Que la péri, la fée, ou la nymphe, ou Camille,
Parmi toutes ces fleurs se trouvant en famille,
Se décide à vivre avec nous.

MÉRY.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Pour mettre nos lecteurs au courant des travaux de nos théâtres, petits et grands, depuis un mois, notre tâche sera bien facile, car février a été peu fécond en bonnes pièces nouvelles, de celles surtout qui obtiennent des succès d'argent. Jetons donc un coup d'œil rapide d'examen sur les productions dramatiques qui ont été jouées récemment, et donnons à chacune la part d'éloges ou de critiques qu'elle nous a semblé mériter. Nous n'oublierons pas dans cette légère appréciation les petits événements qui gravitent autour des jours de premières représentations et qui fournissent, hors ces jours-là, l'occasion de s'occuper des théâtres où ils ont eu lieu.

Très-grand et très-puissant seigneur *Opéra*, est, en ce moment, dans l'intérieur de ses coulisses, livré aux fureurs ardentes de l'étude; *Stradella* va voir le jour très-incessamment ou plutôt l'éclat de la rampe et du lustre; les répétitions générales se succèdent avec rapidité; encore quelques-unes et nous pourrions apprécier le mérite de l'œuvre de M. Nyeder-Meyer pour la musique, et de MM. Émile Deschamp et J. Paccini pour le poème. En attendant, les *Huguenots*, *Robert-le-Diable*, Mlle Taglioni, rendent les représentations de l'Opéra les plus brillantes et les plus productives. — Un mot sur Nourrit. On a dit qu'il devait, après l'expiration de son engagement chez M. Duponchel, en signer un nouveau avec M. Crosnier. Ce bruit est complètement faux. Nourrit n'a jamais songé à tomber du trône doré qu'il occupe en roi du chant à l'Opéra, dans les catacombes de l'Opéra-Comique. Nous devons donc plus que jamais regretter la résolution, fatale à nos plaisirs, qu'a prise notre célèbre chanteur et comédien parfait, de se retirer du théâtre dans toute la maturité de son beau talent.

La *Comédie française* se gouverne toujours par *intérim*. Les choses administratives et théâtrales n'en vont pas plus mal pour cela. On cite, en concurrence avec M. Védel, pour remplacer M. Jouslin de la Salle aux fonctions de directeur, M. Jules Janin. La *Camaraderie*, charmante pièce que le public voit et applaudit avec plaisir, est donnée alternativement avec *Marie*, qui, par la puissance attractive du talent de mademoiselle Mars, obtient un succès de vogue qui se prolongera encore. Ces deux succès jumeaux permettent aux comédiens ordinaires du Roi de mettre moins de précipitation à monter la *Vieillesse de Louis XIV*, drame en cinq actes, et le *Bouquet de Bal*, petite comédie en un acte, qui aurait, dit-on, coûté la vie à son auteur, M. Desnoyer, si une réception honorable n'était venue dissiper les idées d'un aussi fatal projet.

Le *Postillon de Lonjumeau* et l'*Ambassadrice*, l'une dont le succès est usé, et l'autre qui n'en a eu un que de convention, vont être remplacés à l'Opéra-Comique, par les *États de Blois*, opéra de M. Onslow. *Piquillo*, de MM. A. Dumas et Monpou, entrera ensuite en répétition.

A travers le feu d'exploits par huissier qui assiègent les trois administrateurs du *Vaudeville*, par suite des dissensions intestines qui règnent entre eux, l'activité, le zèle, les soins ne se ralentissent pas pour cela, et le public ne s'aperçoit pas de ce qui se passe derrière le rideau. Trois pièces nouvelles ont été données dans le courant du mois. Le *Muet de Saint-Malo*, la *Champmélé* et les *Deux Mères*. Le premier de ces vaudevilles a obtenu un véritable succès de fou rire; les auteurs, Varin et Lubize, avec cette bouffonnerie, et Arnal et Lepeintre jeune, étaient sûrs de plaire et d'amuser; ils ont réussi. Les *Deux Mères* appartiennent au genre larmoyant, et à cause de cela aussi au genre ennuyeux. La morale et la vertu, quand elles n'ont pas une physionomie gaie ou intéressante, ne devraient jamais se montrer sur la scène. — L'autorité a signé une prolongation de séjour de dix années pour ce théâtre.

Le *Gymnase* languit dans un état de marasme et de dépérissement qui, si l'habile directeur, en médecin intelligent, ne se hâte d'y porter remède efficace et prompt, le fera disparaître du nombre des vivants, sans que le public même songe à aller à son service funèbre. Avant comme après sa mort, il n'y pensera plus. Amen!

Le théâtre des *Variétés* est en pleine marche vers sa régénération fu-

ture. Le nouveau directeur, M. Bayard, est *sans peur*, et il veut qu'on dise plus tard de lui *sans reproche*. *Michelou Amour et Menuiserie*, vaudeville en quatre parties de MM. Duvert et Lauzanne, avait été reçu par l'ancienne administration. On l'a joué pour la première fois il y a quelques temps. Cet ouvrage nous a paru manquer d'un intérêt véritable, comme aussi dépouillé de cette originalité de style qui fait le principal mérite de M. Duvert. Il y a eu succès cependant; on le doit à Vernet, qui, en comédien habile et intelligent, a tiré du rôle tout le parti possible; il y a été très applaudi. Cet estimable artiste se retirera du théâtre au mois d'avril. Tout le monde sentira l'irréparable perte que la scène va faire. Nous devons avec justice des éloges à mademoiselle Atala Beauchêne, pour la manière dont elle a joué le rôle de l'orpheline. A chacune des créations nouvelles qui lui sont confiées, nous remarquons les progrès de cette jeune et jolie actrice. *L'Homme qui se range* est un petit proverbe assez gai et assez spirituel qui n'attirera pas la foule au passage des Panoramas, mais qui fera patiemment attendre la grande pièce *L'Arétin*, dont les répétitions vont commencer, et dans laquelle notre excellent comédien Frédéric Lemaître doit créer le principal rôle. C'est une bonne chance pour le succès.

Gaspardo, à l'*Ambigu-Comique*, attire toujours la foule. Ce drame tout palpitant d'intérêt et d'émotion, vient d'être flanqué de deux petites pièces en un acte : *Pauvre Albert!* et *le Banquier empaillé*. Elles ont été jouées et accueillies, comme elles méritaient de l'être, sans importance.

Nous vous dirions bien quelque chose des représentations du *théâtre de la Gaîté*. M. Bernard Léon l'aurait probablement désiré aussi, puisqu'il a eu la gracieuseté de nous offrir un coupon de loge. Mais *promettre et tenir sont deux*, pour cet obligeant directeur, qui est sans doute très-fort en proverbes : les places qu'il nous avait proposées, il ne nous les a pas envoyées. Nous sommes donc, pour nos lecteurs, pour M. Bernard lui-même, très-contrariés de n'avoir pas eu d'autre occasion que celle-ci de leur parler de ce théâtre que nous affectionnons cependant très-particulièrement.

Le *théâtre du Panthéon* vient d'obtenir un succès immense et légitime

avec un drame en trois actes, attribué à une dame qui a discrètement gardé l'anonyme. Cette pièce est intitulée : *Paraviédès*. La foule court à ses représentations.

Le *théâtre Saint-Antoine*, qui occupe modestement le dernier rang parmi les théâtres du boulevard, plus heureux que ses confrères, vient d'enrichir son répertoire d'un grand drame, aux situations fortes et puissantes, aux pensées brillantes et poétiques, digne du prodigieux succès qu'il a obtenu; *Jonathan le Maudit*, comme œuvre de conception et de style, place l'auteur, M. Méry, au niveau de nos écrivains dramatiques les plus renommés. Si M. Méry a fait son second début sur une scène placée bien bas, c'est afin de s'élever plus haut. Les portes de la Comédie Française lui sont ouvertes. Nous l'attendons avec un ouvrage nouveau.

Ce n'est pas seulement dans les quartiers élégants de Paris que se trouvent les marchands en tous genres, chez lesquels on rencontre uniquement les objets les mieux confectionnés. Nous savons un magasin, modestement situé, rue St-Denis, passage Bourg-l'Abbé, n^{os} 7 et 9, dont le propriétaire à juste titre, mérite la renommée qu'il a acquise, dans la fabrication des parapluies et ombrelles tournant par la tête, et évitant par ce moyen naturel de déviation les accrocs, ou tout accident fâcheux; il tient aussi des cannes de toutes espèces. Il arrive fort souvent que ces objets de luxe et d'utilité continuelle que nous admirons chez plus d'un marchand du Palais-Royal ou de la Chaussée-d'Antin, sont sortis des fabriques de M. Anglard aîné. Nous le recommandons particulièrement à l'attention de nos abonnés.

Le gérant, SERRE.

Imprimerie d'Adolphe ÉVERAT et Compagnie, rue du Cadran, 46.

SONT EN VENTE

AU BUREAU DU JOURNAL LA DANSE,

les publications musicales qu'il a éditées :

LE GÉNOIS, quadrille, par MUSARD.

LE CORSAIRE NOIR, quadrille, par JULLIEN.

LA CHANSON PROVENÇALE, quadrille, par J.-B. TOLBECQUE.

LES FLEURS D'HIVER, valse, par M. OFFENBACH.
MAZOURQUES POLONAISES, par le comte CHARLES SOLTIK.

LES FILLES DU DANUBE, valse de STRAUSS, arrangée par DUFRENE.

LE MARDI-GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA, grand quadrille, par MUSARD.

La Musique de Danse formant la spécialité des publications du Journal LA DANSE, on trouvera au magasin de l'éditeur SERRE, tous les quadrilles anciens et nouveaux de MUSARD, JULLIEN ou TOLBECQUE, et les valse, mazourques, etc., publiés jusqu'à ce jour.

LA DANSE

Publie dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départements et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. (Affr.)

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an. 56 fr.

Pour six mois. 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.

On reçoit des annonces.

Les personnes qui désireront s'abonner aussi, ou seulement, à la publication supplémentaire des duo, quintette, septuor et grand orchestre, paieront en sus par an : pour deux flûtes ou flageolets, ou cornets à piston, 40 fr. — Premier et deuxième violons, alto, basse et flûte ou flageolet, 20 fr. — Premier et deuxième violons, alto, basse, flûte ou flageolet, cornet à piston, 20 fr. — Grand orchestre, 50 fr.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres.

UN AN : 36 FRANCS.

Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS,

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITHZ.

Littérature. — Mœurs. — Modès.

SIX MOIS : 18 FRANCS.



LA DANSE,

JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES.

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Le numéro du 15 de ce mois sera accompagné d'une nouvelle suite de VALSES, intitulée : LES BOHÉMIENNES, par M. A. Herget.

CHRONIQUE.

* * Une bien petite place a été réservée à la danse dans le nouvel opéra *Stradella*. Le chorégraphe n'a pas fait de grands frais d'imagination ; l'ensemble de ses compositions nous a semblé d'une faiblesse complète. Il a voulu peut-être se poser au niveau de la musique et du poème. On ne pouvait pas mieux réussir. Le pas de caractère du 4^e acte manque d'originalité et de nouveauté ; il sent trop la danse de la vieille école. La *Tarentelle* ressemble, comme la musique, à celle de la *Muette de Portici*. Sous le rapport de l'exécution, nous ne ferons compliment ni à M^{lles} Noblet, Fitzjames, P. Leroux, Maria et Alexis ; ni à M. Frémolle. Danses et danseurs nous ont paru, cette fois, d'une mesquinerie indigne de l'Opéra.

* * Les représentations à bénéfice, à l'Opéra, vont se succéder rapidement. Levasseur en ouvrira la marche ; Nourrit ensuite, et M^{lle} Taglioni suivra de près. Ces artistes, dont les deux derniers vont nous quitter trop tôt, auraient besoin d'une salle de spectacle grande comme le Champ-de-Mars pour recevoir une faible partie du public qui ira leur faire ses adieux.

* * *Stradella* est pour MM. Feuchère, Despléchin, Diéterbe et Séchan, le dernier ouvrage auquel ces peintres décorateurs d'un talent distingué auront attaché leurs noms à l'Opéra. Le traité qu'ils avaient signé sous l'administration de M. Véron est expiré. Les nouvelles conditions qui leur ont été imposées par M. Duponchel ayant paru contraires et nuisibles à leurs intérêts, ils ont préféré se retirer et abandonner à d'autres la rude tâche qu'ils remplissaient si dignement depuis plusieurs années. Les belles et magnifiques décorations de *Robert*, de la *Juive*, des *Huguenots* et de *Stradella* sont là pour témoigner du mérite réel de MM. Diéterbe, Feuchère, Despléchin et Séchan. C'est une consolation pour eux. Puisse

M. Duponchel ne pas nous donner l'occasion de regretter plus tard ces estimables artistes.

* * Plus heureuse que la France et l'Italie, la Russie possédera, à partir du 1^{er} octobre prochain, mademoiselle Taglioni. Elle vient de signer un engagement avec l'ambassadeur et M. Peyssard, régisseur du théâtre Impérial-Français, à Saint-Petersbourg. 500,000 francs et cinq mois de congé par an ! Telles sont les conditions brillantes qu'elle a acceptées. En nous quittant, notre divine Sylphide se rendra à Londres, d'où elle s'envolera pour la capitale du Nord.

* * Le dernier bal de l'Opéra, qui devait être donné le jour de la mi-Carême, n'a pas eu lieu, malgré l'annonce de l'affiche ; l'autorité ministérielle, tardivement ravisée, l'a défendu.

* * *Ildegonda*, opéra en trois actes, musique de M. Marliani, a été joué hier pour la première fois au Théâtre-Italien. Il a obtenu fort peu de succès.

* * L'outrecuidance administrative de M. Crosnier vient de recevoir, par l'arrêt qu'a rendu dernièrement le tribunal de Commerce, une éclatante correction, dont ce directeur saura probablement profiter. On n'a pas oublié qu'au mois d'octobre dernier, le jour de la première représentation du *Postillon de Lonjumeau*, M. Maurice Schlesinger, porteur d'un coupon de stalle, se présenta au contrôle du théâtre de la place de la Bourse ; et que les contrôleurs, protégés par l'impertinence de leur chef qui avait signalé M. Schlesinger à leur vigilance, refusèrent le billet pris le matin à la location. De là procès-verbal, puis procès devant les tribunaux, et enfin condamnation de M. Crosnier, qui paiera donc pour ce fait, à M. Schlesinger, à titre de dommages et intérêts, la bagatelle de CINQ CENTS FRANCS, ainsi que les frais de la pose des affiches et ceux de l'insertion du jugement dans les journaux. Le pauvre directeur, honteux et confus, jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus !

* * M. Védel, le candidat qui avait été désigné au ministre de l'intérieur par l'unanimité des sociétaires de la Comédie-Française, vient

d'être nommé directeur de ce théâtre. On attend beaucoup de son administration. Nous l'apprécierons à l'œuvre.

* * Le dernier bal donné à l'Hôtel-de-Ville, par M. de Rambuteau, préfet de la Seine, a été des plus brillants et des plus élégants. M. le duc d'Orléans y était attendu; on ne l'y a pas vu. Mais son jeune frère, M. le duc de Nemours, l'a excusé très-gracieusement auprès des jolies dames qui paraissaient espérer avec impatience son honorable présence. Les danses ont été très-vives et très-animées toute la nuit.

* * Aucun des bals du Carnaval, excepté celui de Musard à l'Opéra, n'avait été si affluant, si diversement bariolé de costumes, si fou, si gai, si étouffant, que ceux qui ont clôturé la saison des bals masqués le jour de la mi-Carême. Depuis la rue Saint-Honoré, chez Jullien, jusqu'à la Gaité inclusivement; en un mot dans toutes les salles de spectacle qui avaient appelé le public par l'annonce de l'affiche, il y avait une foule prodigieuse de curieux et de danseurs; on ne pouvait marcher nulle part; il fallait se contenter de piétiner. Comme il est prouvé qu'on ne s'amuse au bal que lorsqu'il ne vous reste plus la possibilité de danser ou même de marcher, il est probable que ceux qui ont eu le bonheur de voir rendre le dernier soupir au Carnaval de cette année en ont gardé d'heureux souvenirs.

* * On donnera incessamment, aux concerts Musard la seconde partie du *Voyage musical*. Si elle obtient un succès égal à celui dont jouit, lorsqu'on l'exécute, la première partie, la foule ne quittera pas cet agréable établissement.

* * Au dernier bal Jullien, le jour de la mi-Carême, une gracieuse personne à la tournure élégante, au pied mignon, à l'œil étincelant, avait été désignée par quelques uns de nos incroyables, comme étant Mlle Virginie Déjazet. Ils se sont trompés. Nous venons de recevoir les preuves de son *alibi* dans ce lieu de plaisir et de folie. C'est toujours flatteur pour la dame qui a l'avantage de ressembler aussi complètement à notre spirituelle actrice.

* * Une représentation extraordinaire, cette fois le mot est justement placé, au bénéfice de M. L. Petipa, maître de ballets, a été donnée dernièrement sur le grand théâtre de Bordeaux. Elle avait attiré toute la ville. En voici les motifs. Cette représentation, dans laquelle les trois genres, l'opéra, le vaudeville et le ballet devaient se montrer, ne manquait pas d'attraits déjà dans sa composition. Mais M. Petipa, qui craignait probablement qu'elle ne fût pas d'une force suffisamment attractive, conçut le projet vraiment bouffon de faire chanter l'opéra aux danseurs, et en revanche, de faire gambader les chanteurs. La chose était nouvelle. On a voulu la voir une fois. Nous pensons qu'on n'aura pas redemandé une deuxième représentation. Quoi qu'il en soit, à l'aide de son spectacle peu commun, le bénéficiaire a fait une recette merveilleuse. — Un *boléro*, dansé par M. Petipa et Mlle Louisa, tous deux danseurs, a été, nous écrit-on, fort applaudi.

* * On doit jouer prochainement, sur le grand théâtre de Marseille, un *Faust*, opéra, dont la musique est due à un compositeur de cette ville. Les répétitions ont fait concevoir à ceux qui y ont assisté les plus belles et les plus larges espérances de succès.

* * Nos théâtres de province commencent à faire deviner une certaine tendance vers la décentralisation dramatique. Quelques villes de France ont déjà, par leur exemple, entraîné d'autres villes. Voici le tour de Rennes, qui vient de faire représenter une pièce toute vivace d'un intérêt de localité; elle est intitulée : *Bretagne et Mercœur*. On parle avec estime de la musique, qui paraît avoir obtenu du succès, à cause surtout de l'esprit de nationalité dont elle est empreinte.

* * Il n'y a pas une ville de France, d'Europe même, où la *Juive* n'obtienne un succès véritable et pleinement justifié par le mérite de cette œuvre musicale. A Berlin l'enthousiasme ne se ralentit pas pour cet opéra.

* * Madame Pradher est à Lille, où elle donne des représentations très-fructueuses.

* * Les phlegmatiques Hollandais applaudissent à outrance en ce moment une danseuse, mademoiselle Ropicquet, que nous avons vue briller d'un vif éclat à la tête du corps de ballets de l'Opéra.

* * Aniel, ancien danseur de la Porte-Saint-Martin, qui était maître des ballets au théâtre de Bruxelles, vient de signer un engagement avec l'Opéra de Vienne, la *Porte de Carinthie*.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation de STRADELLA, opéra en cinq actes.

L'Opéra semble toucher à une époque de transition. Il paraît qu'on voudrait établir une réaction, imprudente peut-être, contre l'école puissante dont Rossini et Meyer-Beer sont les chefs. Je crois même que nous avons assisté à la première journée de cette contre-révolution lyrique. *Stradella* serait le drapeau des réactionnaires. Il nous faudra renoncer à l'harmonie fougueuse, passionnée, délirante; à l'harmonie qui nous saisit dès la première note, et nous emporte, haletants, à travers un orchestre volcanique, jusqu'au dernier final. Nous irons désormais à l'Opéra pour nous bercer sur une douce et vaporeuse escarpolette; pour savourer cette quiétude d'audition qui ressemble au sommeil d'une sieste de printemps. Qui sait? peut-être ce genre a-t-il son beau côté; nous verrons. Il faut essayer de tout.

Stradella se trouvant placé dans ces nouvelles conditions de succès, le critique n'a pas assez d'une soirée pour s'initier aux secrets de cette tranquille école qui se forme. Habités que nous sommes aux effets dévorants d'*Otello* et de *Robert*, il nous faudra du temps pour pénétrer dans le sanctuaire intime de la pensée helvétique du nouveau maître qui nous vient du lac de Genève et des glaciers du Montanvert. Nous dirons seulement qu'à travers cette paisible correction et cette élégante facture, qui nous a gracieusement charmés pendant cinq actes, nous n'avons compté que deux ou trois morceaux qui nous aient un peu secoués. C'est peu. L'introduction, qui maintenant a détrôné l'ouverture, est écrite d'un style plein de couleur et de sentiment. Ces quelques mesures de préface avaient heureusement disposé l'auditoire: ce n'est pas sa faute s'il a trouvé rarement l'occasion d'applaudir de verve, comme cela doit souvent arriver, aux premières représentations d'un opéra qui vous retient sur votre stalle de sept heures à minuit. Ce n'est pas pour écouter que le public paie; c'est pour jouir.

Nous passons rapidement dans les ténèbres du premier acte, et nous arrivons au second, qui est le meilleur de la pièce. *L'andante* du duo de Mlle Falcon et de Nourrit est plein de charme; le trio qui suit est le morceau capital. Est-il fâcheux qu'il faille descendre ensuite de cette hauteur pour marcher jusqu'à la fin dans une plaine calme, sagement cultivée, où rien ne vous blesse le pied, où nul éclat de soleil ne vous enflamme le cerveau!

On rencontre au troisième acte un trio qui fait tout son possible pour être bouffe, et qui n'est que bien écrit. A Sainte-Marie-Majeure, Nourrit chante quelque chose de vingt minutes, qui est un mélange des lamentations de Jérémie, des prières de la messe et du psaume 104 du roi David. Cet air fait tomber le poignard des mains de deux drôles qui veulent l'assassiner. Ces drôles sont fort indulgents. L'opéra se dénoue par l'air du doge, air large et solennel, mais trop long. Il paraît qu'on veut renoncer à ces péripéties foudroyantes qui éclatent dans des trios de flamme. La toile de l'Opéra tombera désormais sur des notes limpides, qui ne troubleront pas le sommeil. C'est encore peut-être bien entendu.

Dans notre spécialité, nous sommes obligés d'être sévères à l'endroit des danses de l'opéra nouveau: les airs nous en ont paru peu dansants, comme la *Parisienne* au bal de M. Dupin; les pas en sont lourdement dessinés. Le compositeur a fait une *tarentelle* après M. Auber; il a eu la

délicatesse de rester au-dessous de son prédécesseur. Nous constatons aussi que le final dansant du Capitole a été couvert d'applaudissements.

La mise en scène est magnifique; les décors, malgré quelques imperfections de détail, sont d'un effet saisissant. Nous devons tenir essentiellement à ce que la réaction musicale respecte les splendeurs de la mise en scène. Ceux qui s'habitueront difficilement à la tranquillité de l'orchestre et des voix, auront une distraction toute prête dans les costumes et les décors.

On a nommé M. Nieder-Meyer pour la musique; MM. Émile Deschamps et Émilien Pacini pour les paroles. Nourrit a été rappelé; il a eu l'esprit de ne pas se rendre à cette invitation.

LA DANSE

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI (1).

Il est une remarque qui n'a pu échapper à l'observation contemporaine, c'est qu'on n'a jamais fait autant de bonne musique dansante en France que depuis qu'on n'y danse plus, quoique nous ne manquions pas de bals. Au temps où le quadrille s'inscrivait orgueilleusement dans nos fastes, où le menuet était une de nos gloires, l'aigre violon d'un ménétrier formait tout l'orchestre du bal le plus aristocratique : il fallait prendre au littéral ces mots écrits au bas des billets d'invitation : *Ily aura un violon*; et cet instrument unique suffisait pour animer, pour enivrer d'une joyeuse folie des centaines de danseurs, au bruit inharmonique de *la Volage* ou de *la Monaco*. Le rire d'une franche gaieté s'épanouissait sur toutes les lèvres; l'expression du plaisir scintillait dans tous les yeux... On dansait pour s'amuser, aussi dédaigneux des notes fausses que des pas manqués. Et cette danse, qui se faisait déjà *faute* ou *gloire*, ne tendait pourtant encore qu'à prouver que les Français étaient le peuple le plus allègre de la terre... Hélas ! une telle sobriété d'idées sur les moyens d'illustration fut regrettée souvent depuis, et ce furent, sur mon âme, les sages qui la regrettèrent.

Vint ensuite la danse ambitieuse : cela devait être : rien, parmi nous, ne se fait plus vite ambition qu'un plaisir ou un jeu. C'était sous le régime heureusement éphémère du directoire; il y avait à Paris une fraction de génération peu friande des exploits militaires, dont le reste de la nation raffolait : on appelait ces dissidents *la jeunesse dorée*. Tandis que nos vaillantes légions se faisaient grandes à coups de canon, nos danseurs ne devenaient pas moins illustres par l'émission des *mouchetés* et des *jetés-battus*. En 1797, la réputation de *Trenis* (2) balançait la renommée de Bonaparte : les héros d'Arcole et les héros de l'hôtel Thélusson occupaient le même rang dans l'opinion du bon goût... Danser ou mourir pour la patrie, c'était tout un.

Or, à cette époque, il existait déjà des virtuoses compositeurs de contredances : l'opéra, la sonate, la romance, voire le concerto de Jarnowik ou de Viotti étaient dépouillés à vif par la muse chorégraphique de salon. La république française eut son *Musard* au trône des ménétriers... Il faut convenir, toutefois, que les chaises brisées, la mousqueterie, la canonnade, la tempête, la foudre, l'incendie du quadrille appartiennent bien au siècle qui court. Ici se déroulerait un traité de morale tout entier, si nous n'exorcisons, à grand'peine, le démon des digressions. Un rapide parallèle seulement : les Jullien de 1797 faisaient danser des gens qui s'amusaient, ambitieusement il est vrai; les Musard, les Jullien de 1857 accompagnent le piétinement, un peu triste, de gens qui sembleraient

(1) Extrait d'un roman inédit.

(2) Le pauvre *Trenis*, après avoir fait les délices des salons, après avoir rendu des dames illustres en dansant une seule gavotte avec elles, a fini sa carrière à Charenton. Il se croyait Jupiter, portait une couronne de papier doré, et n'eut jamais une réminiscence dansante. Un de ses amis étant allé le voir, il le reconnut, et le tirant en particulier, lui offrit la place de dieu de l'harmonie, vacante, disait-il gravement, par la mort d'Apollon.

tenir à paraître s'ennuyer; on lit sur leur physionomie quelque chose comme ceci : Dieu ! que le plaisir est insipide ! « Quand donc viendra une sensation ? »

Vous concevez que les Rossini du quadrille sont fort embarrassés pour tenir leurs créations au niveau de l'humeur contemporaine. Ces réflexions étaient suggérées à l'auteur, un soir de l'automne dernier, au jardin Turc. Il se trouvait placé près de Jullien après une brillante exécution des *Huguenots*, et put saisir au vol ces paroles adressées à l'un de ses amis avec lequel il buvait du punch... « Sur mon honneur, je ne sais trop comment attaquer désormais la fibre publique ! j'ai près d'un millier de cuivre dans mon orchestre; je leur ai brûlé de la poudre sous le nez; j'ai traduit en 678 la grêle, les vents, la bourrasque, le tonnerre... Il me reste la ressource du déluge;... et j'y songerai... malheureusement, je ne sais pas comment m'y prendre pour réduire l'inondation universelle au diapason de l'Opéra... Le Père éternel ne m'a pas transmis le *la général* qui précéda ce grand *tutti*... »

TOUCHARD-LAFOSSE.

UN QUADRILLE AUX TUILERIES.

EN 1812.

La magnifique salle de spectacle du château avait été disposée de manière à former, dans sa totalité, un vaste plain-pied de niveau avec les premières loges; elle était coquettement décorée, et offrait un coup d'œil ravissant. Toutes les femmes *présentées* étaient assises sur des banquettes, et les loges étaient garnies de femmes qui, pour n'avoir pas été *présentées*, n'en étaient pour cela ni moins élégantes ni moins jolies. Au fond de la salle et sur une espèce d'estrade, des fauteuils avaient été placés pour l'empereur et l'impératrice, des chaises pour les princesses, et des tabourets pour les personnes de la suite.

Le bal commença à dix heures, par une contredanse où figuraient Marie-Louise et le prince de Neufchâtel, la reine Hortense et le maréchal Duroc, madame de Croix et M. de Nausouty, la princesse d'Ekmüll et le prince Borghèse; mais on attendait avec impatience l'exécution d'un fameux quadrille mythologique qui, depuis huit jours, était l'objet de toutes les conversations. A onze heures l'orchestre l'annonça : c'était une allégorie; la scène se passait au bord de la *fontaine Égérie*.

D'abord on vit paraître les *Constellations*, vêtues de gaze bleue, et portant sur la tête un large bandeau d'or surmonté d'une étoile; à ces douze divinités, qui se rangèrent des deux côtés de la salle, succéda une jeune Iris à la blonde chevelure, d'une figure fine, d'une taille gracieuse, qui, en exécutant les plus jolis pas avec les plus jolis pieds du monde, vint suspendre au bosquet de la fontaine son écharpe nuancée des couleurs de l'arc-en-ciel; aussitôt les nymphes du Tibre, sortant de leur grotte, vinrent cueillir des fleurs avec Zéphyre, M. Galz de Malvirade, qui se mêla à leurs jeux.

Une femme vêtue d'une tunique blanche brodée d'or, sans autre ornement qu'un casque antique et un bouclier sur lequel se dessinait l'image d'une louve, s'avança à pas lents vers la fontaine, pour consulter l'oracle; plongée dans une profonde douleur, elle levait au ciel des yeux admirables qui paraissaient en connaître le chemin : c'était Rome, sous les traits de la princesse Borghèse. A sa voix, la nymphe Égérie, madame la comtesse Jules de Noailles, le front orné de perles et de corail, se présenta avec autant d'élégance que de grâce, et lui prédit les plus heureux destins. Alors, quatre Génies annoncèrent la France : c'était la reine Caroline. L'éclat de son costume éblouissait tous les yeux; sa tunique blanche brodée d'argent était soutenue par une ceinture d'émeraudes; son manteau de pourpre était parsemé d'abeilles d'or; un casque resplendissant de saphirs et de rubis couvrait ses cheveux d'un noir de jais, et son bouclier de satin blanc

scintillait des feux de mille pierreries. Elle embrassa Rome et appela sur elle la protection des dieux. Aussitôt Apollon, le comte Charles de Lagrange, la lyre en main et la tête couronnée de lauriers, descendit de l'Olympe, suivi des douze Heures du jour et des douze Heures de la nuit. Ces demi-divinités étaient vêtues d'une tunique brodée en argent, dont la couleur différait suivant le rang que chacune occupait parmi les heures, depuis la couleur noire qui indiquait minuit, jusqu'à la tunique rouge de madame Lobau qui représentait midi, et la tunique jaune de madame Régnault de Saint-Jean d'Angely, qui figurait comme l'aube du matin.

On distinguait aussi, dans cet olympe impérial, les duchesses de Basano, de Castiglione, d'Alberg, d'Elchingen, de Vicence; les comtesses de Montmorency, Victor de Mortemart, de Bouillé, Anatole de Montesquiou, Duchâtel, madame Edmond de Périgord, dont les yeux pleins de charmes brillaient de tout l'éclat de son esprit; madame de Baral, le modèle des grâces; et madame Gazani, l'idéal de la beauté.

Toutes ces divinités cherchèrent à consoler Rome; mais le sourire ne revint errer sur ses lèvres que lorsque les Génies lui apportèrent des cieux

une armure semblable à celle de la France, et l'image d'un enfant qui devait lui rendre son antique gloire.

Cependant Rome et la France, les nymphes, les Génies, les étoiles, Apollon et les Heures, après avoir formé divers tableaux allégoriques, défilèrent devant l'empereur, qui dit en souriant au général Lagrange: « Vous étiez fort bien dans le costume d'Apollon, mais votre lyre était trop petite. — Pour chanter vos exploits, sire! » répondit le général.

A minuit les contredanses recommencèrent.

ÉMILE DE SAINT-HILAIRE.

PAPETERIE WEYENEN.

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 40, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 515.

SONT EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL LA DANSE,

les publications musicales qu'il a éditées:

LE GÉNOIS.

quadrille,

par **MUSARD.**

LE CORSAIRE NOIR.

grand quadrille,

par **JULLIEN.**

LA CHANSON PROVENÇALE.

quadrille,

par **J.-B. TOLBECQUE.**

LE MARDI-GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA,

grand quadrille,

par **MUSARD.**

LES FLEURS D'HIVER,

valse,

par **M. OFFENBACH.**

MAZOURQUES POLONAISES,

par le comte **CHARLES SOLTIK.**

LES FILLES DU DANUBE,

valse de **STRAUSS,**

arrangée par **DUFRÈNE.**

LES BOHÉMIENNES.

nouvelle suite de Valses,

par **M. A. HERGET.**

La Musique de Danse formant la spécialité des publications du Journal LA DANSE, on trouvera au magasin de l'éditeur **SERRE**, tous les quadrilles anciens et nouveaux de **MUSARD**, **JULLIEN** ou **TOLBECQUE**, et les valse, mazourques, etc., publiés jusqu'à ce jour.

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publié dans l'année **DOUZE QUADRILLES** nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et **DOUZE VALSES**, **GALOPS**, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Les personnes qui désireront s'abonner aussi, ou seulement, à la publication supplémentaire des duo, quintette, septuor et grand orchestre, paieront en sus par an: pour deux flûtes ou flageolets, ou cornets à piston, 40 fr. — Premier et deuxième violons, alto, basse et flûte ou flageolet, 20 fr. — Premier et deuxième violons, alto, basse, flûte ou flageolet, cornet à piston, 20 fr. — Grand orchestre, 50 fr.

Le gérant, **SERRE.**

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départements et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. (Affr.)

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an. 56 fr.

Pour six mois. 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.

On reçoit des annonces.

Imprimerie d'Adolphe ÉVERAT et Compagnie, rue du Cadran, 46.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres.

UN AN : 36 FRANCS.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS,

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.

LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES.)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Le numéro de ce jour est accompagné d'une suite nouvelle de VALSES, intitulée : LES BOHÉMIENNES, par M. A. Herget, exécutée à grand orchestre aux concerts de la rue Saint-Honoré.

CHRONIQUE.

* * *Stradella* a subi, lundi dernier seulement, l'épreuve d'une seconde représentation, une indisposition assez grave de M^{lle} Falcon ayant arrêté dans sa course l'opéra de M. Nyeder-Meyer; huit jours ont suffi à la cantatrice pour se rétablir; sa voix n'a rien perdu de son charme; elle est toujours pleine d'inspiration dramatique et musicale. Malheureusement, *Stradella*, malgré les coupures qu'on a faites assez adroitement dans les parties les plus faibles de la partition, n'en reste pas moins, comme nous l'avons dit, une œuvre de conscience et de talent, c'est vrai, mais dont le succès doit se ranger au nombre des succès d'estime. On ira entendre une fois cet opéra; on n'y retournera pas.

* * L'Opéra a fait dimanche dernier, à la fraction du public parisien qui ne peut jouir de ce spectacle qu'un pareil jour, la galanterie la plus délicate et la plus gracieuse; il lui a fait voir son bijou le plus précieux, M^{lle} Taglioni, dans la *Sylphide*, où il a brillé de mille feux. Le premier acte de la *Esméralda*, dans lequel on a rassemblé les principaux morceaux de l'ouvrage, et le *Bal masqué de Gustave*, complétaient l'ensemble de cette représentation extraordinaire. La foule n'a pas manqué. M^{lle} Taglioni a dansé merveilleusement; elle a été applaudie de même; redemandée aux cris du plus vif enthousiasme, elle a reparu, et a reçu les témoignages d'admiration de toute la salle.

* * On remarque depuis quelques jours une trilogie d'affiches-monstres, qui annonce les représentations successives extraordinaires qu'on doit donner, à l'Opéra, au bénéfice de divers artistes. Le nom de notre ravissante sylphide figure dans chacune; ce qui prouve qu'il est une des

puissances les plus attractives. M^{lle} Taglioni était déjà la providence du théâtre de M. Duponchel; elle est devenue maintenant celle des bénéficiaires!

* * La santé de M^{lle} Fanny Elssler étant complètement remise, on parle à l'Opéra de reprendre le *Diable boiteux*, dont les veines de succès sont épuisées.

* * M. Meyer-Beer travaille avec ardeur à la composition d'un opéra nouveau, sur lequel on fonde les plus grandes espérances de succès. Nous pouvons y croire.

* * M. Crosnier, directeur de l'Opéra-Comique, à la suite du duel qu'il a eu dernièrement avec M. Maurice Schlesinger, a montré le courage le plus éminent, l'énergie la plus rare qu'il soit possible d'admirer, dans l'accolade qu'il a donnée à son adversaire. M. Crosnier a reçu à ce sujet les félicitations les plus flatteuses de ses nombreux amis.

* * Le théâtre *Castellane*, reconstruit dans les proportions et dans les conditions d'une salle de spectacle ordinaire, orné d'un luxe recherché de décorations et de peintures, a été ré-ouvert dernièrement. Une foule brillante et choisie assistait à la première représentation de ce spectacle non privilégié. On y a joué *La Quarantaine*, le *Jeune Mari* et le *Retour du Croisé*. Les artistes qui se sont montrés sur cette nouvelle scène appartiennent à la fleur de notre société parisienne. M. de Castellane en est le directeur. Il en a rempli les fonctions avec toute la gracieuseté qu'on lui connaît; il ne lui faudra pas sans doute, comme à ses collègues, cacher une main de fer sous son gant de velours, pour diriger heureusement son personnel dramatique. — Une seule réflexion. — Nous demandons maintenant si les directeurs des vrais théâtres n'ont pas le droit de réclamer contre une pareille innovation, un peu renouvelée du dix-huitième siècle cependant, qui leur enlève ainsi une grande partie de leurs spectateurs habituels?

* * La seconde partie du *Voyage musical*, annoncée depuis quelque temps, a été exécutée vendredi dernier pour la première fois aux Concerts-Musard. Elle y a obtenu un succès aussi éclatant que celui qui avait ac-

cueilli la première partie. Musard a déployé dans la réunion et l'arrangement des morceaux cosmopolites qui forment l'ensemble de ce tout musical, un tact, un goût, une science qui lui font le plus grand honneur. — On exécutera prochainement, à ce Concert, le *Mardi-Gras de Musard à l'Opéra*, nouveau quadrille de Musard, qu'on répète en ce moment. Il jouit déjà d'un grand succès dans les salons de Paris.

* * La composition du spectacle qui sera donné au bénéfice de Nourrit, le 4^{er} avril, est définitivement arrêtée. Le second acte d'*Armide*, les trois derniers actes des *Huguenots*, puis le *Bal masqué de Gustave*, dans lequel sera intercalée la *Napolitaine*, dansée par l'inimitable Taglioni, formeront l'ensemble de cette solennité théâtrale. Le désir de voir Nourrit pour la dernière fois, afin d'exprimer à ce grand artiste les vifs regrets qu'il va nous laisser, suffira pour attirer une foule prodigieuse; elle jouira du spectacle le plus rare et conséquemment le plus extraordinaire.

* * On annonce, pour la représentation au bénéfice de Levasseur, qui aura lieu le 27 courant, *Robert le Diable*, par les principaux artistes de l'Opéra; le *Barbier et la Prova*, par Rubini, Lablache et M^{lle} Grisi; un pas nouveau, dansé par M^{lle} Taglioni; et M^{lle} Mars, dans une comédie. Tout cela dans une soirée! mais c'est merveilleux!

* * Un petit bal d'artistes a eu lieu, il y a quelques jours, au théâtre du Gymnase. On y a vu peu de monde; la fête s'est passée froidement; elle s'est ressentie de l'influence du local, qui est depuis longtemps déjà inhabité.

* * Deux artistes d'un mérite très-distingué, M^{lle} Mars, dont l'engagement annuel était expiré, et Vernet, dont la scène pleurait déjà la perte, viennent d'être réengagés l'une à la Comédie-Française, et l'autre aux Variétés. Tout le monde applaudit à ces actes administratifs, desquels on doit, pour ce dernier, remercier M. Bayard.

* * Le grand Paganini est en ce moment au Havre, où il va s'embarquer pour l'Amérique. Il veut, à l'aide de son magique archet, faire la conquête de l'admiration d'un nouveau monde.

* * *Fair Rosamond*, opéra en quatre actes, musique de M. Barnett, représenté dernièrement à Londres au théâtre de Drury-Lane, a obtenu un succès éclatant. Tous les journaux anglais font le plus grand éloge de cette partition qui, disent-ils, abonde en morceaux du premier ordre.

* * On vient de représenter à Trieste un ballet nouveau, *Francesca di Rimini*, qui a obtenu un succès mérité sous le double rapport de la musique et de la chorégraphie.

* * *Guillaume Tell*, cette œuvre musicale si largement, si richement écrite par Rossini, a été jouée récemment au théâtre de Lisbonne. Les Portugais ont accueilli avec enthousiasme l'une des compositions les plus remarquables du maestro.

* * A Berlin, un petit opéra-comique, intitulé *Catherine*, poème de Fœrster, mis en musique par un enfant de quatorze ans, a déjà été exécuté deux fois avec succès sur le théâtre de la Cour. Ce compositeur enfant avait écrit déjà, dès l'âge de douze ans, un Oratorio, qui fut exécuté à l'Académie de chant.

* * Les danseurs espagnols, que nous avons vus à l'Académie royale de Musique et au théâtre du Palais-Royal, viennent d'être engagés pour quelques représentations aux Variétés: là, comme ailleurs, ils n'attireront personne.

* * Une ancienne danseuse de l'Opéra, M^{lle} Varin, vient d'épouser à Bruxelles le comte Duhamal.

AU THÉÂTRE-FRANÇAIS, la *Vieillesse de Louis XIV* prendra rang sur l'affiche aussitôt après Pâques. Tout Paris sait déjà les magnificences de la mise en scène, des décors, des ameublements, des costumes, et le

prix des broderies de l'habit de Volnys; aussi espère-t-on un grand succès pour ce début de la nouvelle direction. Dieu le veuille! en attendant, la *Camaraderie* fait prendre patience.

— LA PORTE-SAINT-MARTIN prend une mine de désert à faire peur. Boccage a fait ses adieux; M^{lle} Ida débute aux Français avec Auguste; Delafosse et Chilly vont courir la province. M. Harel se console avec l'honnête succès des *Deux Familles*. — *Fait-il pas mieux que de se plaindre!*

— AUX VARIÉTÉS, en attendant les joyeux vaudevilles, les spirituelles comédies, le franc rire et les succès de folie que le directeur a promis de nous ramener un jour ou l'autre, on danse la *Cachucha*.

— Le *Chien du Château* est encore un de ces pauvres rogatons que jette de temps en temps au Gymnase l'*Immortel* du logis, et que Bouffé se tue à sauver à force de talent. Pauvre grand comédien!

— AU VAUDEVILLE, un succès, sur ma parole! un vrai succès enfin! *Père et Fils* a enterré cette pauvre *Champmésé*, morte comme vous savez, si tristement, malgré les trilles perlées et les gracieuses cadences du gosier de fauvette de M^{me} Albert. La nouvelle pièce lui survivra longtemps, grâce au spirituel talent de Lafont; et puis il paraît bien certain que M. Ancelot n'y est pour rien.

LOUISE DUVAL.

Il y avait dans le quartier Saint-Jacques une petite mansarde où vivait une pauvre jeune fille de seize ans, bien simple, bien timide, bien ignorée. Une douce et pure enfant, heureuse et tranquille, travaillant sans souci d'avenir tout le long du jour pour gagner le pain de sa vie; et, lorsque lui venait une joyeuse pensée, ou de l'ouvrage pour sa semaine, ou quelque rayon du soleil à travers le rideau de cobéas de son humble fenêtre; chantant à pleine voix et de tout cœur, comme un pauvre oiseau du bon Dieu quand il a trouvé dans l'herbe le grain semé pour lui, et que l'air est pur et le ciel bleu.

Or, un jour qu'elle rentrait chez elle, revenant de porter la tâche de sa semaine, un jeune homme s'arrêta à la voir passer. Sans songer, elle baissa les yeux sous son regard, puis se prit à rougir, et par un mouvement tout d'instinct et irréfléchi hâta le pas comme pour fuir un danger. Le jeune homme la suivit alors: elle reconnut derrière elle le bruit de ses pas, timides, et mesurés sur les siens; elle sentit qu'il la suivait. Toute tremblante, elle ne s'arrêta pour reprendre haleine et confiance, qu'après avoir fermé derrière elle la porte de son étroite allée. Et quand elle eut monté en courant les cent marches de son escalier, qu'elle eut revu sa petite chambre toute fraîche et tranquille, le beau ciel pur, et le soleil se jouant en longs reflets dorés parmi les feuillées de sa mansarde, elle sourit de sa peur. Alors, par un invincible attrait de curiosité, elle s'approcha de sa fenêtre et regarda au-dessous d'elle dans la rue. — Ce cœur était troublé déjà; un souffle avait passé sur cette glace polie. Qui peut dire tout ce que ces pauvres anges qui doivent tomber, lisent d'espérances, de promesses, d'inexprimables révélations, de séductions infinies dans un premier regard, quand leur heure est venue? Le jeune homme était toujours là, arrêté sous les fenêtres de cette maison. Le lendemain, le jour suivant, elle le retrouva encore, toute tremblante; puis sa crainte passa par degrés; elle se fit peu à peu une habitude de le voir ainsi, épier son passage, attendre son regard, et suivre de loin ses pas. Puis sa pensée vint remplir ses longues journées de travail, et elle se prit à compter les heures jusqu'au jour où il lui fallait sortir pour porter la tâche terminée; à espérer toute la semaine, pour le voir, la sainte promenade de famille du dimanche, sous les grands arbres du Luxembourg, dans ces longues allées pleines d'ombre où elle courait autrefois joyeuse et insouciant enfant, maintenant grave et sérieuse jeune fille, les yeux baissés et le cœur plein de murmures inconnus et de vagues desirs.

Vint le jour où le bon ange de la pauvre fille détourna la tête et pleura. Hélas! c'est là le premier chapitre de beaucoup de tristes et lamentables histoires. Ainsi ont commencé bien des vies de peines et de larmes, de

longues et irrémédiables souffrances, de déplorables misères, de hideuses existences. Oh ! c'est là une bien vieille histoire.

C'est l'histoire de Louise Duval; et maintenant la triste jeune fille, pâle et flétrie, vieillie de malheur et de larmes, vient de faire cette douloureuse confession du passé, à un bon et honnête jeune homme qui l'aime et veut l'épouser, au fils de la vieille fermière chez qui la pauvre abandonnée a trouvé autrefois de l'ouvrage, un asile et du pain. Julien Brichard est un de ces caractères comme il ne s'en rencontre guère que dans les rêves des poètes, une simple et compatissante nature qui comprend la sainte réhabilitation du pardon, qui ne veut pour lui, de cette humble bien-aimée courbant ainsi la tête à ses pieds, que son avenir, et laisse le passé au pardon de Dieu.

Mais dans ce passé il y a eu double malheur, double honte pour Louise Duval. Abandonnée par le jeune homme qui a flétri ses belles années, quand la saison de ses insouciantes plaisirs d'étudiant à pris fin, et qu'il est retourné plein de projets et d'oubli dans sa province, pour y choisir une carrière et s'y faire sa vie; rejetée des siens et maudite, parce que la voix de sa honte a parlé et qu'elle est devenue mère, la malheureuse s'est arrêtée à une dernière pensée d'espoir. Elle ira trouver cet homme, elle mettra cet enfant, son enfant à ses pieds, et demandera un peu de pitié pour lui et du pain à ses entrailles de père. Mais il demeure bien loin, dans une province reculée; il faut marcher jusque-là, et elle meurt de faim. Oh ! seule, elle serait morte sans plainte, sur la borne, dernier et froid grabat du pauvre, où tant viennent poser la tête pour mourir. Mais cet enfant, ce pauvre enfant ! alors sa raison s'est perdue, elle a volé ! ou plutôt, non : avec toute sa conscience, avec toute son âme, elle a volé pour cet enfant de sa misère et de ses larmes, qui avait faim, qui se mourait, qui froidissait dans ses bras; elle a volé ! elle est tombée sous la main de la loi qui juge, de la loi inflexible qui ne demande pas si vous êtes coupable, mais si vous avez volé.

Pendant cinq longues années de détention, l'infortunée a vécu de résignation en attendant le jour de sa liberté pour recommencer sa vie. Elle a retrouvé du courage et des forces, elle va travailler, reprendre la lutte contre la misère, ce pâle ennemi. Mais la surveillance, invisible chaîne qui rattache éternellement à sa honte le malheureux condamné, pèse sur elle maintenant. Point de confiance, point de pitié, point d'ouvrage, point de pain pour la libérée en surveillance. Alors, elle a pris la fuite, elle a mendié par les chemins, elle a erré longtemps, jusqu'au jour où elle a trouvé un asile de paix et de travail dans cette ferme. Mais la surveillance l'a suivie jusque-là; elle va tirer sa chaîne de fer et réclamer sa proie; elle va crier à Julien Brichard, à tous, le reste de cette vie passée, ce ban d'ignominie qu'elle a rompu.

Encore une fois seule et sans ressources, cachée avec son enfant dans une misérable cellule ouverte, sans pain et sans feu, Louise Duval, rejetée de tous, n'a plus d'autre alternative, toujours pour prolonger d'un peu cette pauvre vie d'enfant, que l'infamie ou le vol, l'accablante récidive ! il lui faut donc voler !

Et la malheureuse femme, qui a été prise, va subir devant la loi sa flétrissure, et payer d'ignominie et de larmes ce pain volé. Pendant ce temps, la loi a rencontré encore par les rues son fils, le pauvre petit enfant délaissé, pauvre âme en peine qui pleure et demande sa mère. La loi, cette lettre d'airain qui tue, a prévu aussi cette misère, il y a une place sur le banc des accusés pour lui; c'est un vagabond.

Alors enfin, au moment où le juge cherche autour de lui à qui viendra la pensée de prendre cet enfant, un homme arrive et le réclame comme sien. C'est Julien Brichard, qui a retrouvé Louise et l'a sauvée. Hélas ! pourquoi de tels dévouements sont-ils impossibles !

Voilà le drame de MM. Léon Halévy et Jaime.

C'est là une admirable et noble mission, que commencent ainsi des hommes de talent et de pensée, de science et de poésie ! Une sainte aumône que de faire ses drames au pauvre, et d'instruire le peuple ! Honneur à eux

tous ! Aujourd'hui, M. Léon Halévy, hier Émile Souvestre, demain M. Mallefille : c'est bien ; c'est une bonne œuvre !

Et puis la question de succès est là encore. C'est le succès de *Riche et Pauvre*, c'est celui de *Louise Duval*. Le peuple de ces théâtres, qui faisait foule autrefois pour admirer les costumes du moyen âge et inconnus, les prestigieux décors, les sanglantes péripéties des drames où l'on mourait sous les blessures du fer et les atteintes du poison, s'est habitué à ces émotions des yeux. Il a fait connaissance pour longtemps avec les pourpoints brodés, les capes de fourrure, et les chaperons à plume, et les meurtres historiques. Les Buridan et les Périnet des bals masqués et des boulevards lui ont tué ses Périnet et ses Buridan de théâtres. Il faut lui remuer le cœur maintenant, au peuple; et pour cela, le prendre lui-même; prendre le pauvre, son frère, et le mettre à son tour tout pantelant, cet éternel blessé, sur la scène aux yeux de tous; montrer ses douleurs, ses fautes, et le remède, surtout le remède. Peut-être viendra-t-il sur de telles œuvres de superbes dédains, de minutieuses exigences de censure, comme il est arrivé à ce drame de *Louise Duval*? qu'importe ! Quelques heureux de maintenant détourneront la tête peut-être; mais qu'importe ! Ces places, sont les places du pauvre; ces spectacles, sont les siens à lui. Il ne sait pas, lui, il ne comprend pas vos douleurs dorées, vos émotions qui battent sous le velours et la soie; montrez-lui des cœurs qui souffrent sous la bure, et qui souffrent de la misère et de la faim; montrez-lui ses rudes passions et leurs dangers, et les hontes qu'il coudoie, et les poignantes destinées qui se font dans ses humbles demeures, et il se souviendra. Et alors, ces rudes cœurs brisés s'amolliront dans ces poitrines de travail, des larmes couleront de ces yeux brûlés; l'enseignement du pauvre, sa moralité sortira de son histoire : au peuple à instruire le peuple !

S. DE NOGENT.

L-INFLUENZA.

Les gens de bonne compagnie, les beaux, les dandies parfumés, les gants blancs, les femmes, les jolies femmes l'appelaient Influenza !

Au bal, parmi les gracieux quadrilles semés de fleurs, à ces brillantes et joyeuses fêtes qui s'en vont, aux concerts, aux matinées musicales qui nous viennent maintenant à leur tour; partout Influenza !

Influenza ! le gracieux nom italien harmonieux et modulé, dont la traînante euphonie semblait caresser en passant les jolies lèvres que sa toux obstinée déchirait sans pitié.

Oh ! nous t'appellerons maintenant de ton nom vulgaire et maudit, perverse ! de ton nom qui court les rues, ô Grippe ! Grippe, méchante et traîtresse que vous êtes ! Perfide, qui nous êtes venue un jour de cet hiver, cachée timidement parmi les rhumes de la saison; qui aviez d'abord pour nous tous d'exquises politesses et n'osiez troubler nos plaisirs, qui sembliez vous faire douce et bonne parmi nous, et comme apprivoisée; qui vous laissiez caresser sans gants, mauvaise, et qui avez fini par montrer les dents et nous mordre; qui avez tué nos dernières fêtes, brûlé nos poitrines épuisées, désolé nos longues nuits par vos cruelles insomnies !

Et nous l'avons rencontrée partout, la maudite, pendant ce dernier mois ! Au faubourg Saint-Honoré, à la Chaussée-d'Antin, au faubourg Saint-Germain, à la Place Royale, partout l'Influenza !

Elle était aux théâtres; elle était chez Jullien, chez Musard sous la soie et la bure, sous le masque et le voile; elle courait dans nos rues, le long des boulevards, et enrouait notre carnaval tout triste et haletant.

Elle était à l'Opéra, mêlée aux incessantes clameurs de ce mardi de folie dont vous avez entendu parler. Elle y était, planant au-dessus des joies sauvages, des cris inarticulés, des appels sans nom de la foule. Elle y était, le long des cintres, des balcons et des galeries pliant sous le faix; dans les rangées de velours et d'or des loges encombrées; errant sur le parquet humide, courant au milieu de ces tourbillons, de ces galops fré-

nétiques, sous le carton de ces masques, sous l'or terni de ces broderies d'emprunt, autour de ces dentelles et de ces plumes fanées.

Et ne croyez pas qu'elle se soit enfuie au matin, avec ces cinq mille masques de la nuit; non, elle était restée le long des pilastres silencieux, cachée dans la poussière des grandes draperies peintes, dans l'ombre des loges désertes, attendant ses victimes du lendemain. Dieu sait, et M. Duponchel aussi, combien, depuis ce temps, elle en a frappé de ces belles voix de nos soirs, à combien de nos gracieuses sylphides elle a coupé les ailes!

Enfin elle nous a quittés: nous pouvons la maudire à notre aise et sans crainte, elle est partie. Elle a fui devant un rayon de soleil: Dieu la conduise bien loin!

Nous l'avons cherchée vainement aux bals, aux concerts, aux Tuileries, au salon: elle est bien partie. On ne tousse plus.

Adieu donc flanelles et cachemires, cache-nez et manteaux, juleps et sirops, gomme et jujubes, médecines et médecins! Bonnes gens, Dieu nous garde de son retour!

— L'avez-vous eue?

PAPETERIE WEYNEN.

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 10, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 315.

Ce n'est pas seulement dans les quartiers élégants de Paris que se trouvent les marchands en tous genres, chez lesquels on rencontre uniquement les objets les mieux confectionnés. Nous savons un magasin, modestement situé, rue St-Denis, passage Bourg-l'Abbé, n^{os} 7 et 9, dont le propriétaire à juste titre, mérite la renommée qu'il a acquise, dans la fabrication des parapluies et ombrelles tournant par la tête, et évitant par ce moyen naturel de déviation les accrocs, ou tout accident fâcheux; il tient aussi des cannes de toutes espèces. Il arrive fort souvent que ces objets de luxe et d'utilité continuelle que nous admirons chez plus d'un marchand du Palais-Royal ou de la Chaussée-d'Antin, sont sortis des fabriques de M. Anglard aîné. Nous le recommandons particulièrement à l'attention de nos abonnés.

SONT EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL LA DANSE,

les publications musicales qu'il a éditées:

LE GÉNOIS.

quadrille,
par MUSARD.

LE CORSAIRE NOIR.

grand quadrille,
par JULLIEN.

LA CHANSON PROVENÇALE.

quadrille,
par J.-B. TOLBECQUE.

LE MARDI-GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA,

grand quadrille,
par MUSARD.

LE VOYAGE MUSICAL, grand quadrille, par JULLIEN.

LES FLEURS D'HIVER,

valse,
par M. OFFENBACH.

MAZOURQUES POLONAISES,

par le comte CHARLES SOLTIK.

LES FILLES DU DANUBE,

valse de STRAUSS,
arrangée par DUFRENE.

LES BOHEMIENNES.

nouvelle suite de Valses,
par M. A. HERGET.

La Musique de Danse formant la spécialité des publications du Journal LA DANSE, on trouvera au magasin de l'éditeur SERRE, tous les quadrilles anciens et nouveaux de MUSARD, JULLIEN ou TOLBECQUE, et les valse, mazourques, etc., publiés jusqu'à ce jour.

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publié dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départements et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. (Affr.)

PREMIER PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an. 56 fr.

Pour six mois. 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.

On reçoit des annonces.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres.

UN AN : 36 FRANCS.



LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS,

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.

Nous publierons le 1^{er} avril un grand quadrille de Jullien intitulé : LE VOYAGE MUSICAL.

CHRONIQUE.

* * Nourrit, avant de nous quitter pour toujours peut-être, se montre à l'Opéra, dans chacun des rôles qu'il a créés depuis quelques années avec une puissance de talent si remarquable. Ainsi, *Robert*, *la Juive*, *les Huguenots*, *Stradella* sont pour cet artiste distingué autant d'occasions de se faire applaudir et regretter du public qui, à chaque représentation, le redemande au milieu des transports du plus vif enthousiasme pour l'étourdir de bravos.

* * M. Duponchel commence à comprendre les pertes successives, immenses, irréparables qu'il va faire dans les personnes de Nourrit et de mademoiselle Taglioni; pour tenter de les rendre moins vives, moins sensibles, il s'occupe avec activité de monter un grand opéra de M. F. Halévy, dans lequel Dupré sera chargé du principal rôle.

* * On a reçu dernièrement au théâtre de la Bourse un petit opéra-comique en un acte, dont les indiscrets disent beaucoup de bien; ils attribuent les paroles à M. Louis Lurine et la musique à M. Doche.

* * Mademoiselle Frencilla Pixis a débuté dimanche dernier au Théâtre-Italien, dans la *Semiramide*, par le rôle d'Arsace. Cette jeune cantatrice, qui nous arrive d'Allemagne, possède une voix de contre alto pure et mélodieuse.

* * Savez-vous bien que M. Crosnier n'est pas purement et simplement directeur du théâtre de l'Opéra-Comique? savez-vous bien qu'il a encore plus d'un titre à l'admiration de la France en particulier, et des tambours de la garde nationale en général? Le plus beau, le plus majestueux, le plus envié de ces artistes, c'est celui de commandant de la garde civique de la commune de *Pantin*. Parole d'honneur! il faut le voir, avec ses épaulettes en

argent sur les épaules et son épée au côté, et ses lunettes sur le nez, et son plumet à son bonnet; comme il est fier et hardi lorsqu'il est ainsi revêtu de cette *peau du lion*; quand surtout il se présente aux Tuileries le jour d'une réception royale! Dernièrement, à l'occasion du renouvellement de l'année, ce pauvre directeur de spectacle fut, comme tous les officiers, reçu au château; l'un de ses rêves ardents était d'obtenir de Sa Majesté la faveur d'un regard ou d'une parole; il ne savait comment s'y prendre pour attirer son attention; mais enfin un des généraux placés près du roi eut pitié de l'ambitieuse inquiétude du commandant Crosnier et le fit remarquer à Sa Majesté, qui daigna alors s'approcher en lui disant familièrement : *Bonjour Pantin! bonjour! je ne vous ai pas oublié!!!*

* * On prépare, dit-on, un grand bal au bénéfice des pensionnaires de l'ancienne liste civile; il devra avoir lieu dans la salle des Italiens, louée pour cette solennité humanitaire. On ajoute que quelques personnages élevés dans la société joueront, avec mademoiselle Mars, le drame *l'École des Vieillards*, et que madame Moreau Cinti et mademoiselle Jenny Colon chanteront un grand duo. Ce spectacle nouveau sera suivi du bal, auquel on ne pourra assister qu'en habit noir, et en costume de caractère.

* * Un grand bal par souscription, organisé par les soins et sous le patronage de madame la duchesse de Sutherland et madame l'ambassadrice d'Angleterre, doit être donné la semaine prochaine au profit des Anglais malheureux qui se trouvent en ce moment à Paris. Il aura lieu dans la salle Ventadour.

* * L'autorité ayant été instruite à temps que madame Gordon, cantatrice rendue célèbre par le procès de Strasbourg, se ferait entendre dans un concert particulier qui devait avoir lieu mardi dernier chez madame Bancelin, rue Charlot, est intervenue pour s'y opposer. C'est le commissaire de police qui a reçu le public.

* * Le grand théâtre de Marseille a enfin réalisé la promesse qu'il avait faite au public de cette ville. On vient d'y représenter pour la première fois *Faust*, opéra en cinq actes, paroles de M. Clérissau, musique de Spohr. Cette œuvre musicale a obtenu un immense et légitime succès

qu'elle doit surtout à la manière large, brillante et savante dont elle a été écrite. M^{lle} Clara Margueron et Damoreau méritent des éloges ; elles ont contribué pour une bonne part au succès.

* * Le théâtre *Della Scala*, à Milan, a donné pendant le carnaval des bals très-brillants, où s'est portée l'affluence. Indépendamment de ces fêtes publiques, on parle beaucoup de celle qui a eu lieu chez le comte Coalo Cicogna, et qui a été signalée par l'inauguration d'une vaste salle moyen-âge dont l'aspect sévère contrastait avec le luxe tout moderne des autres salons où se pressaient une foule d'invités.

— *Vaudeville*. Les pièces nouvelles se succèdent à ce théâtre avec une rapidité qui fait au moins honneur au zèle et aux soins de l'administration ; mais ce grand déploiement sert-il à grand chose ? les pièces nouvelles possèdent-elles au moins ce mérite ? c'est ce que ne peut pas prouver le grand orateur, malgré la verve de Lepeintre aîné, le talent plus vrai de Lepeintre jeune et la gentillesse de M^{lle} Louise Mayer. Il faut dire cependant que ce vaudeville nouveau est adroitement fait. C'est une fiche de consolation qu'il est juste de donner aux auteurs, MM. Fournier et Emmanuel. — On prépare en ce moment un grand ouvrage de l'importance de trois actes. On dit que c'est d'un fameux faiseur ; on parle déjà d'un succès d'argent !... *Espérance, confiance, c'est le refrain du...* directeur ! — Le début de M^{me} Émile Taigny doit avoir lieu très-incessamment ; mais c'est dans une pièce de M. Ancelot !!!

— *Théâtre des Variétés*. M. Bayard avait et a encore fort à faire pour arriver à la réhabilitation complète de ce théâtre ; il a entrepris une rude et courageuse tâche ; il faut être un Alcide, non pas celui du Palais-Royal, pour soutenir un pareil édifice, et ramener dans son sein le public qui n'avait plus l'habitude de s'y montrer. Enfin, avec le temps, de l'habileté et des pièces nouvelles du genre gai et grivois que M. Bayard veut bien remettre en faveur, il touchera son but. Ce qui prouve que ce directeur a raison, c'est que déjà les reprises de quelques vieux ouvrages, qui n'en sont pas plus mauvais pour cela, ont ramené une partie des rieurs au boulevard Montmartre. — *Henriette Wilson*, vaudeville en deux actes de MM. Dumanoir et Maillant, joué samedi dernier, a obtenu du succès, quoique d'un genre tout différent de celui dans lequel se trouve placé, selon notre opinion, la nouvelle bonne fortune du théâtre. On pouvait, dans les Mémoires si féconds en faits curieux et singuliers de cette héroïne d'outre-mer, trouver, il nous semble, quelque particularité plus dramatique ou plus gaie. La pièce est cependant spirituellement faite, et surtout spirituellement jouée par M^{lle} Jenny Vertpré, qui aide puissamment de son talent M. Bayard dans son œuvre régénératrice.

— *Théâtre-Saint-Antoine*. Il mérite la faveur dont il jouit dans son quartier. A *Jonathan-le-Maudit*, qui a obtenu un si légitime succès, viennent de succéder les *Enfants du Fermier*. Ce drame frappe droit au cœur du peuple, qui pleure en voyant une jolie et vertueuse fermière séduite par un seigneur noblement mauvais sujet, et qui applaudit à la belle et digne conduite d'un avocat, dont l'amour platonique respecte la fille d'un duc. Tout cela, quant au fond, nous semble un peu usé ; mais les détails assez neufs rachètent ce défaut, et on voit la pièce avec plaisir. Les acteurs ont joué avec ensemble : c'est beaucoup.

LA BAGUE DE LUCY.

.... Everlasting Love!
(OTWAY.)

..... Je voudrais bien savoir, dit lentement le capitaine Richard Staffort, où je serai demain à cette heure. Oh ! qui me dira ma destinée, pour que j'envoie cette bague à ma pauvre Lucy ?

C'était dans la guerre de la Péninsule, à la fin d'une orgie sous la tente, et la veille d'un assaut.

Ces mots prononcés d'un ton grave et triste, au milieu du silence pénible qui suit toujours les grandes joies factices, réveillèrent autour du capitaine les jeunes officiers dont la flamme bleuâtre du rhum pâlisait les têtes endormies.

— Lucy !

— Richard, oh ! conte-nous l'histoire de ta Lucy !

— C'est la première fois que ce nom sort de tes lèvres : jaloux ! le rhum trahit bien des secrets, quand il bouillonne sous sa flamme bleue, le joyeux camarade ! Voyons, qu'est-ce donc que ta Lucy ?

— Tout simplement ma sœur, dit-il. Et, par Dieu ! croyez-vous donc que Richard Staffort, quand il lui vient en l'esprit de songer à sa dernière marche, ira jeter au hasard son dernier souvenir ? dites, le feriez-vous, vous autres, si vous aviez aussi quelque sainte à prier pour vous sur la terre ou au ciel ?

— Richard ! Richard ! tu as l'ivresse du punch triste et rêveuse. Ne bois plus !

— Laissez donc, le capitaine veut nous faire peur.

— Oh ! vous savez que c'est tâche trop difficile, mes maîtres, reprit Staffort ; et le maudit lui-même, s'il venait frapper à votre chevet, comme il fait quelquefois, dit-on, murmurant des mots inconnus à l'oreille de ceux que la mort attend, ne vous empêcherait pas de vous rendormir.... Enfin le voilà.

— Qui donc ? s'écrièrent-ils tous ensemble, avec l'accent de crédulité craintive et superstitieuse qu'amène quelquefois l'ivresse, qui donc ?

— Mac Dundee, reprit négligemment Staffort, qui secouait les cendres de sa pipe et montrait du doigt l'entrée de la tente, où une grande ombre se dessinait vaguement sur la teinte obscure de la toile, Mac Dundee, le major écossais !

— Dieu me pardonne ! s'écria en riant aux éclats un tout jeune enseigne à tête blonde, vieux highlander, nous vous avons pris pour le damné.

— Ralph, êtes-vous bien sûr que vous vous soyez trompé dit alors, un autre qu'on appelait le capitaine Johnstone.

— Eh ! qui sait ? répond Ralph. A une fête que Mac Gregor donna aux braves de son clan après une expédition dans les basses terres, il lui prit fantaisie d'inviter le diable ; et, chose étrange ! cette fois le damné n'y manqua pas : vous allez voir. A la fin du repas, au moment où l'on commençait à boire, on amena à Mac Gregor un inconnu vêtu en chef de clan qui se disait invité. En effet, il murmura deux mots à l'oreille de Mac Gregor, qui pâlit, dit-on. Entendez-vous ? Mac Gregor-le-Grand pâlit en lui faisant signe de s'asseoir. Le highlander s'assit, prit la grande coupe de Fergus et la vida tout d'un trait en regardant le chef. Ses yeux flamboyèrent comme des charbons. Sans rien dire, il tendait la coupe qui se remplissait, et il buvait toujours, sur ma parole, toujours ! et à chaque fois, quand il tendait la coupe épuisée, on entendait sortir de sa poitrine comme le sifflement de l'eau qu'on jette sur un brasier ardent. Et cependant, tous les highlanders, fixés sur leurs bancs autour de lui, le regardaient boire en silence et immobiles. Le lendemain, quand ils se réveillèrent, le chef mystérieux avait disparu ; ils étaient tous étendus sous la table, et vingt tonneaux d'ale, destinés à la fête, étaient vides à l'entour. Allons, major, si vous êtes de sa famille, comme on le dit, à l'épreuve !

— Oui, à l'épreuve ! dit le capitaine Johnstone en faisant asseoir le major à côté de lui ; mais dans tous les cas, mon vicil Écossais, ne me regardez pas, je vous prie. Un jour comme celui-ci, je ne voudrais pas pour dix bols de punch vous avoir en face !

— Johnstone, dit le major, on croira que vous me prenez pour un Français !

— Eh ! ne riez pas, vous autres ! je n'ai peur de rien, pas même de celui dont vous parliez tout à l'heure, à moins qu'aussi lui, il n'ait la seconde

vue. A Dieu l'avenir ! Quand il faut partir pour sa dernière campagne. Eh bien ! l'on part ; mais je suis d'avis qu'il ne faut jamais ouvrir sa commission d'avance. Et, par ma foi, vieux major, buvez, buvez notre punch mais ne me regardez pas !

— Tu n'as donc point de bague à envoyer, toi, comme le capitaine Staffort ? dit le jeune enseigne.

— Il a raison, crièrent les autres. Richard, il nous faut avant tout l'histoire de Lucy ; après, le vieux sorcier des hautes terres te dira, s'il lui plaît, où tu seras demain à cette heure.

— Buvez ! dit Ralph ; et il versait à ses amis le rhum où tremblait la flamme avivée.

— Et d'abord, est-elle belle ?

— Un ange ! reprit doucement Staffort en retirant sa pipe de sa bouche. Oui, sur mon âme ! j'ai rêvé bien souvent que c'était le mien, mon bon ange gardien, avec son doux sourire, et ses yeux du ciel si purs et si beaux sous ses paupières blanches, sous les longues boucles de ses cheveux blonds ! Mac Dundee, si vous voyez des yeux de l'âme, comme on le dit, n'est-ce pas ainsi que vous voyez passer nos anges ?

— Avez-vous donc si belle amie, capitaine Richard ?

— Ne vous ai-je pas dit que c'était ma sœur ? reprit Staffort.

— Vois-tu, murmurait bien bas Johnstone à l'oreille du jeune Ralph, je ne donnerais pas maintenant un farthing du pauvre capitaine Richard Staffort. Oh ! sur lui, sur lui vois le regard de Mac Dundee !

— Or, continuait Richard, pour comprendre le cœur d'une sœur, il vous faudrait avoir été orphelins comme moi, ou du moins n'avoir pas bu cette eau de flamme pendant trois longues heures : que sais-je ? peut-être aussi, sans l'abandon de l'ivresse, aurais-je gardé pour moi seul mon cher trésor de souvenirs, et ce nom de Lucy ne serait-il point tombé de mes lèvres.

— Je ne l'ai jamais connu si grave et si triste : c'est peut-être mauvais signe, en effet, disait Ralph au capitaine Johnstone.

— Je vous ai raconté que ma mère était morte en me donnant le jour : c'est, dit-on, présage de malheur pour toute une destinée : moi, je le crois.

J'avais quatre ans lorsqu'il m'arriva enfin de comprendre un peu de la vie. Du moins, c'est l'âge où je retrouve le premier de mes souvenirs, celui qui ne s'oublie point. Ce devait être encore un malheur.

Il y avait plusieurs carrosses drapés de noir dans la cour de notre maison de Londres, et moi, pauvre petit enfant, je chantais, je battais des mains. On m'avait dit : — Richard, si vous êtes bien sage, vous irez dans une de ces belles voitures ! On avait attaché sur mes épaules un grand manteau noir, et je me trouvais beau de cette parure inaccoutumée. Je me montrais à tous avec la coquetterie insouciant de l'enfance. — Vois donc, disais-je à ma sœur, vois donc le beau manteau ! et à toi aussi la belle robe noire ! n'es-tu pas bien contente ? Alors, tout stupéfait en remarquant les étrangers à figure triste qui causaient doucement dans le parloir, je me taisais pleurant presque ; puis je disais tout bas à ma sœur :

— Chère, qu'as-tu donc ? Lucy, Lucy, ne pleure pas, on te regarde ! Et elle me serrait dans ses bras, me baisait au front, toujours sanglotant.

— Pauvre petit Richard, me disait-elle, tu ne sens donc pas qu'il faut pleurer ? ton père est mort !

Il m'en souvient : elle me prit alors par la main et me conduisit à la chambre de mon père. J'éprouvai un saisissement d'instinct indéfinissable à voir cette chambre tendue de noir, éclairée seulement par deux cierges dont la flamme sombre vacillait au pied du lit. Je regardais tout étonné, sans rien dire ; puis je m'approchai du lit où je pensais que reposait mon père ; monté sur un fauteuil à son chevet, je l'écoutais dormir la tête penchée sur la sienne ; je tirais doucement le linceul qui recouvrait ses traits, et j'étais étonné de sa pâleur. Je lui parlais ; je l'interrogeais, puis j'attendais sa réponse. Il dort bien longtemps, me disais-je, pendant que ma sœur sanglotait à genoux au pied du lit : je regardais ces yeux fermés, ces lèvres pâles, ces traits défigurés ; et par un mouvement irréfléchi je posai

une caresse d'enfant sur cette figure ! alors j'eus peur à sentir le froid de la mort, et je compris !

Mes amis, je ne sais pourquoi j'ai peur encore ! il me semble que jamais le souvenir de cette première sensation n'a été aussi présent à mon esprit !

Oui, cette peur qui me fit tressaillir, enfant, quand ma main toucha la mort, je la sens encore là : c'était affreux ! je me rejetai en arrière dans les bras de ma sœur. Les cœurs d'enfants se comprennent, ou bien c'était, comme je crois, mon bon ange ; il avait lu dans mon âme que je commençais à sentir, et nous pleurions ensemble : la vie m'était révélée !

Vous êtes trop jeunes encore la plupart, pour avoir perdu le souvenir de vos mères ; — car on dit qu'avec l'âge, les souvenirs passent sur l'âme et s'effacent comme l'empreinte d'un vieux shelling. Moi, je sens que je n'aurai pas le temps de l'éprouver. Merci à Dieu ! — Eh bien ! elle, c'était ma mère. Non, c'était ma sœur ! ce nom me dit plus que l'autre, à moi pauvre orphelin. Entourés d'étrangers presque indifférents, pauvres délaissés, nous avions épanché dans nos cœurs tout l'amour dont débordent des cœurs d'enfants. Nous avions compris que nous étions tout l'un à l'autre, et nous vivions à nous deux d'une seule vie. Tout enfant elle-même, sa raison grandit pour moi. Oh ! vous ririez, si je vous disais ces grands chagrins, ces confidences, ces projets, ces plaintes, ces consolations de notre âge, ces pleurs que je versais dans son sein et qu'elle essuyait toujours ; puis ses conseils, sa morale, ses douces gronderies, charmants enfantillages dont le souvenir est encore si doux à mon cœur, et qui valent bien le reste de la vie.

Elle avait dix-huit ans que j'étais encore un enfant ; alors elle était ma providence : tous ses soins, toutes ses pensées, toute sa vie était pour moi. Me venait-il une peine, elle était là pour l'adoucir ; une joie, je la lui devais. Oh ! pourquoi ne suis-je pas resté toujours enfant ! aujourd'hui j'ai vingt-deux ans, j'ai goûté à la vie parmi vous. Oh ! rien, rien n'a pu effacer le sentiment ineffable d'amour qui me lie à ma sœur, rien n'en a jamais approché, ô sainte, sainte amie !

Je l'ai quittée si pâle, si mourante, hélas ! toujours belle, et me souriant pendant que je l'embrassais baignée de mes larmes. — Ne crains pas, me disait-elle, je ne mourrai point, si tu le veux ; tu sais bien que ma vie est liée à la tienne. S'il t'arrivait malheur, ajouta-t-elle en mettant cette bague à mon doigt, si je te perdais, mon bon Richard, alors que je reçoive cette bague et nous nous retrouverions bientôt !

Voilà l'histoire de ma sœur, voilà pourquoi je disais tout à l'heure : qui sait si je mourrai demain, pour qu'il me le dise, que j'envoie cette bague à ma pauvre Lucy ! —

Vers la fin de cette nuit, le vieux major écossais s'approcha du capitaine Staffort.

— Richard, lui disait-il à demi voix, sais-tu l'officier commandé pour garder le camp, du côté du pont, pendant l'assaut de demain ?

— Non, major.

— C'est toi, je pense. Le colonel Wellesley me disait ce soir qu'on te laisserait à ce poste, avec deux compagnies du régiment de Cumberland qui serviront de réserve.

— Vous vous trompez, major, ma compagnie donne la première demain.

Après quelques instants, le vieil Écossais revint encore près du capitaine.

— Richard, lui dit-il, on m'a demandé un officier habile et résolu pour faire une reconnaissance. Veux-tu que je te propose ? il y a du danger.

— Oui, après l'assaut ; autrement je vous remercie, major.

— Tiens, Richard, crois-moi : ne va point à l'assaut demain.

— Pourquoi ?

— Ami, je ne veux point te faire peur, mais je crains pour toi cet assaut.

— Est-il donc vrai que vous ayez la seconde vue? alors, Dieu me garde! major Mac Dundee, je suis commandé pour l'assaut, c'est mon tour de marcher, et j'irai.

Le vieux major lui prit la main et la serra avec émotion.

— Tu as raison, personne ne peut échapper à sa destinée! murmura-t-il à voix basse. Puis il ajouta plus bas encore — Richard, donne-moi ta bague: elle l'aura, sur ma vie!

Sa voix était comme un souffle, mais elle fut entendue de tous, et l'on eût pu voir le capitaine Staffort pâlir un instant, un seul instant; puis ses lèvres frémissaient légèrement. Il ne donna pas d'autre signe d'émotion ou de crainte, et, tirant lentement la bague de son doigt, il la baisa longtemps, la plia dans une feuille de papier sur laquelle il écrivit au crayon: *Lucy Staffort, comté de Sussex*, la pressa sur son cœur et la tendit au major.

— C'est le testament d'un mourant! dit-il.

Ensuite il secoua la tête en arrière, passa la main sur son front, et toute trace de préoccupation disparut de ses traits. Il se leva gai et presque souriant. Il n'y eut rien de forcé ni de contraint dans le geste d'adieu dont il salua ses compagnons: il prit un verre:

— Amis, dit-il, à vous tous encore! c'est le coup du départ!

Il le vida d'un trait, salua une dernière fois, serra la main du major en murmurant à son oreille: — *Remember!* et sortit pour donner quelques ordres. La toile de la tente retomba derrière lui: on entendit un instant le bruit de ses pas qui s'éloignaient, et le refrain d'un air de son pays qu'il avait coutume de fredonner.

Deux heures après, au point du jour, l'attaque eut lieu. La première balle qui partit de la ville frappa au cœur le malheureux Staffort.

Lucy, la pauvre sœur, eut sa bague!

S. DE NOGENT.

* * On vient de mettre en vente chez madame veuve Leduc, éditeur, rue Neuve-Vivienne, n° 47: *WALSE DE ROSSINI* tirée de *MATHILDE DE SABBAN*, et *GALOP*, pour le piano, par Mademoiselle Cellier; prix 2 francs; — et un *RECUEIL DE VALSES*, par la même, prix 4 fr. 50 c. Ces valses nous paraissent destinées à obtenir du succès. — On les trouve aussi au bureau du journal *la Danse*.

— Le Roi vient d'honorer *la Revue des Théâtres* de plusieurs souscriptions, ainsi que l'avaient fait depuis longtemps Monseigneur le duc d'Orléans et le ministre de l'Intérieur. On peut donc dire que ce Journal se publie sous les hauts patronages; aussi bien la hiérarchie artistique, car les principaux artistes de Paris et de la France, sont ses souscripteurs. Ce succès, d'autant plus honorable qu'il n'est dû qu'aux soins apportés dans la rédaction variée, quoique spéciale de *la Revue* par les hommes qui la dirigent, n'est point étonnant, si l'on réfléchit qu'elle est autant le Journal des Gens du monde, que celui des artistes et des auteurs; d'ailleurs il n'est à leurs yeux qu'un stimulant pour tenter de nouvelles améliorations dans un prochain avenir. Elle publie dans ce moment la pièce qui fait du bruit à Londres *la Duchesse de la Vallière*, de M.-E.-L. Bulwer, traduite par M. Jules Belin; bientôt elle va commencer les Biographies des principaux artistes dramatiques de Paris, et la publication d'un roman *Ariel*, par M. Jules Belin.

LA REVUE DU THÉÂTRE.

Journal des auteurs, des artistes et des gens du monde, paraissant à Paris, en 24 pages in-8°, le mercredi et le samedi, publiant les Analyses de toutes les pièces jouées à Paris, les Mises en scène de celles dont on croit le succès assuré, des Études sur l'Histoire de l'Art Dramatique; les Nouvelles théâtrales de Paris, des départements et de l'étranger; les Biographies d'Auteurs ou d'Artistes dramatiques célèbres; des Silhouettes dramatiques, des Contes, des Critiques de Littérature, de Musique et de Peinture, des articles de Mode, etc., etc. — Avec trois ou quatre gravures par mois, dont une de *modes* coloriées, et les autres de *costumes* coloriés, ou de *scènes* et de *portraits* lithographiés. Rédigées par MM. V. HERBIN, rédacteur en chef; G. d'AVRIGNY, J. BELIN, N. BRAZIER, BURAT DE GURGY, F. DUGUÉ, A. DUMAS, FONTAN, memb. de la C. des aut. dr.; GAILLARDET, E. GALLOIS, MOLÉ GENTILHOMME, E. GONZALÈS, A. JUBINAL, E. LABICHE, E. LECLERC, A. LEFRANC, N. LEMERCIER, memb. de l'Ac. et pr. de la C. des aut. dr.; LESGUILLON, A. LEVEAUX, H. LUCAS, MARC-MICHEL, J. PAUTET, L. PAYRAULT, F. PYAT, H. PRÉVOST, H. RIMBAUT, DE ROUGEMONT, v.-pr. de la C. des aut. dr.; A. SECOND, E. SOUVESTRE, STOURM, E. THIERRY, H. TRIANON, C. VILLAGRE, VZANNAS, etc.

Mmes Clément-HÉMERIE, Eug. NIBOYET, A. SÉGALAS, MARCELINE VALMORE, etc.

	PARIS.	DÉPARTEMENTS. Prusse, Suisse, Belgique.	ÉTRANGERS.
Trois mois.	40 fr.	44 fr.	42 fr.
Six mois.	20	22	24
Un an.	40	44	48

EN VENTE

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

LE GÉNOIS. **MUSARD.**
LE CORSAIRE NOIR. **JULLIEN.**
LA CHANSON PROVENÇALE. **TOLBECQUE.**
LE MARDI-GRAS DE MUSARD A
L'OPÉRA. **MUSARD.**
LE VOYAGE MUSICAL. **JULLIEN.**

VALSES, MAZOURQUES, etc.

LES FLEURS D'HIVER. **OFFENBACH.**
MAZOURQUES POLONAISES. **CH. SOLTIR.**
LES FILLES DU DANUBE. (Du FRÈNE) **STRAUSS.**
LES BOHÉMIENNES. **A. HERGET.**

La Musique de Danse formant la spécialité des publications du Journal LA DANSE, on trouvera au magasin de l'éditeur SERRE tous les quadrilles anciens et nouveaux de MUSARD, JULLIEN ou TOLBECQUE, et les valses, mazourques, etc., publiés jusqu'à ce jour.

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publié dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Le gérant, SERRE.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départements et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. (Affr.)

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an. 56 fr.
 Pour six mois. 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.
 On reçoit des annonces.

Imprimerie d'Adolphe ÉVERAT et Compagnie, rue du Cadran, 16.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres.

UN AN : 36 FRANCS.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS,

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.



LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Notre numéro de ce jour est accompagné d'un grand quadrille nouveau de JULLIEN, intitulé : *le Voyage musical*.

CHRONIQUE.

* * L'inauguration du Musée de Versailles aura lieu le 26 du mois d'avril. Il y aura le même soir spectacle au théâtre du château. Les comédiens ordinaires du roi y joueront le *Misanthrope*, avec les costumes du temps, qui doivent être fournis par la liste civile. Une *Entrée de ballet*, dont la composition a été confiée à M. Scribe, terminera le spectacle et servira d'introduction au bal, auquel assistera la famille royale.

* * Dupré est arrivé à Paris. Son début, dans *Guillaume Tell*, aura lieu très-incassamment; on dit qu'il chante admirablement le rôle d'Arnold, la musique de Rossini ayant été l'objet de ses plus ardues études. Mais la musique de Meyerbeer!

* * La représentation donnée au bénéfice de Levasseur, à l'Opéra, avait attiré une foule choisie et brillante. Le spectacle a eu lieu ainsi qu'il avait été annoncé; à l'exception cependant de Rubini, qui, tout à coup indisposé, n'a pu chanter son duo avec Tamburini. Ce morceau a été remplacé par le duo de Rosine, dans le *Barbier de Séville*, chanté par M^{lle} J. Grisi et Tamburini. Nourrit, Levasseur, et M^{lle} Taglioni ont eu les honneurs de la représentation. A onze heures et quelques minutes, chacun s'est retiré paraissant satisfait de la soirée. La recette s'est élevée à 25,000 fr.

* * M^{lle} Jawureck quitte l'Opéra. Le directeur du théâtre de Bruxelles vient de s'attacher cette artiste. C'est à qui gagne perd.

* * Hier, vendredi, a eu lieu dans les riches salons de madame la princesse Belgiojoso, le concert extraordinaire donné au profit des Italiens indigents en ce moment à Paris. Cette solennité musicale, où se sont fait entendre les artistes les plus célèbres, entr'autres MM. Listz et

Thalbert, rivaux en talents, avait attiré l'affluence la plus considérable et la plus opulente. Il est si doux, tout en s'amusant, d'accomplir une œuvre de charité. Huit cents billets au prix de 40 fr. chacun avaient été distribués : 52,000 fr. de recette!

* * Toujours par suite de son imprévoyance coutumière, M. Crosnier, directeur du théâtre de l'Opéra-Comique, ne pourra faire représenter de longtemps, quoiqu'il soit tout prêt, le nouvel opéra d'Onslow, le *Duc de Guise*. Thénard, que son engagement appelle immédiatement à Bruxelles, abandonne le rôle d'Henri III qu'il avait appris. Il était cependant temps qu'une pièce nouvelle vint rehausser le chiffre des recettes au théâtre de la Bourse. Depuis quelque temps il est à la baisse.

* * Les admirateurs du beau talent de M. Daguerre, ne se lassent pas d'aller s'extasier devant les œuvres gigantesques sorties du pinceau créateur du Diorama. *La vallée de Goldau*, *le temple de Salomon*, sont toujours l'objet le plus attrayant de la curiosité publique; c'est surtout au retour de la belle saison, par un soleil rayonnant, qu'il faut juger de l'effet magique de ce spectacle qui vous plonge dans les rêves de la plus parfaite illusion.

* * La *Juive*, opéra de M. Halévy, obtiendra décidément un succès européen. Les Liégeois ont accueilli cette partition aux cris du plus vif enthousiasme. — On a représenté dernièrement à Genève *Gustave*, opéra de M. Auber.

* * L'exécution de Moschelès, de musique classique, et notamment des œuvres de Bach, obtient à Londres un succès tel, que lord Burghersh vient d'inviter le célèbre pianiste de faire entendre dans le Aincnt Concerts un CONCERTO DE BACH. Cette invitation est d'autant plus honorable, que depuis l'existence de ces concerts qui datent depuis plus de quarante ans, on n'y a jamais exécuté un morceau de piano.

* * *Faust*, opéra fantastique, de Spohr, a obtenu aux 2^e et 3^e représentations, à Marseille, un succès encore plus éclatant qu'à la première. MM. Clérissieu et de Groot, fidèles traducteurs de l'œuvre allemande, se sont consciencieusement acquittés de leur double tâche; le premier,



dans la traduction des paroles, et le second, dans celle de la musique. La partition leur avait été envoyée de Cassel, par Spohr lui-même. La musique du ballet, qui a été intercalée dans la partition, est de M. de Groot; ce morceau est plein de fraîcheur et d'heureuses inspirations; il a été fort applaudi. M. Castil-Blaze a trouvé des imitateurs plus heureux que lui aujourd'hui, puisqu'ils ont un théâtre qui leur permet de nous initier aux merveilles des œuvres musicales étrangères.

* * On a exécuté dernièrement, pour la première fois, aux concerts St.-Honoré, une nouvelle suite de *valse*s, intitulée : *Les Amazones*. Elle est due à la plume facile d'un tout jeune compositeur, M. Offenbach, qui se fait distinguer dès son début dans ce genre de composition.

* * *Le Pas de la Camargo*, dansé par M^{lle} Legallois, a été ajouté à la représentation à bénéfice de Nourrit. Abondance de plaisirs ne peut nuire.

* * Les dernières représentations de Nourrit ont été depuis quelques jours interrompues. Il était très-enrhumé; cette indisposition lui a permis cependant de ne pas reculer le jour de sa représentation à bénéfice; elle a lieu ce soir. Il est attendu à Bruxelles le 2 avril.

Comédie-Française. — Première représentation de *la Vieillesse d'un grand Roi*, drame en trois actes, de MM. Lockroy et Arnould. Depuis quelques jours, que cet ouvrage a été joué pour la première fois, la presse quotidienne, petite et grande, a eu l'avantage sur nous, qui ne paraissions que périodiquement, d'exercer à son sujet la plus juste et la plus louable critique. Il y a eu unanimité dans l'opinion exprimée par les divers feuilletonnistes. Ils ont judicieusement prouvé aux auteurs de la pièce nouvelle, qu'ils n'ont fait de leur Louis XIV, vers la fin de sa carrière, qu'une espèce de Géronte que l'histoire méconnaît, et dont elle dément les tristes et fabuleuses actions. L'exiguité de notre feuille ne nous permet pas d'arriver logiquement à un examen de haute nature; nous nous bornerons seulement à dire que le drame de MM. Lockroy et Arnould a été très-froidement accueilli du public, et que M^{lle} Mars elle-même, qui jouait le rôle de M^{lle} de la Chausseraie, jeune et gracieuse fille consolant le grand roi au milieu de ses infortunes de cour et de l'abandon de ses courtisans, n'a rencontré dans tout l'ouvrage, ni saillie électrique, ni effet qui provoque l'enthousiasme. Le succès de l'actrice aurait pu sauver la pièce d'une non-réussite. L'une et l'autre sont restées au même niveau.

— *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation de *Trop Heureuse*. Cette jolie et gracieuse petite comédie n'a pas démerité son titre, et l'accueil qu'elle a reçu du public en est le témoignage le plus flatteur. Le fond de l'action est léger, mais finement et délicatement intrigué; les détails en sont spirituels et brillants. *Trop Heureuse* a servi d'introduction à une toute jeune débutante, M^{me} Émile Taigny, qui se montrait pour la première fois au théâtre, sous les auspices de son mari. C'était une bonne recommandation. D'heureuses dispositions, une physionomie expressive, une jolie voix, une précoce habitude de la scène ont valu à M^{me} Taigny le succès le plus encourageant. On a nommé M. Hippolyte Leroux comme seul auteur de la pièce. Est-ce donc à cause de sa réussite complète, que son collaborateur, M. Ancelot, a gardé l'anonyme? Il la prend peut-être pour une de ses erreurs.

— *Théâtre de l'Ambigu-Comique.* — Première représentation de *Un Coup de vin blanc*. Sous ce titre, nous avons vu dernièrement un petit drame mêlé de couplets, qui mérite le succès qu'il a obtenu. Les auteurs nommés sont MM. J. Bouchardey et Eugène Deligny. — *Gaspardo*, quoiqu'à sa soixantième représentation, fait encore de fort belles recettes. Ce titre paraît être stéréotypé sur l'affiche de l'Ambigu. M. De Cès est vraiment un directeur habile et heureux.

— *Théâtre de la Gatté.* — Première représentation du *Paysan des Alpes*. Directeur, auteur, acteurs et généralement tous ceux qui ont le privilège de s'initier aux mystères des coulisses, croyaient d'avance à la

réussite et préconisaient avec enthousiasme ce nouveau drame; cette opinion intime, émise adroitement, avait bien disposé l'opinion publique. Ce sera un succès, disait-on, et un succès immense, incalculable, prodigieux! Chacun s'y attendait, car le bien est toujours plus désirable que le mal. Tout le monde s'est trompé. Le drame de M. Félicien Mallefille a été représenté, jugé et apprécié contradictoirement aux prévisions louangeuses qui l'avaient annoncé. Une lourde et éclatante chute a fait justice de la pièce. L'arrêt du public paraît être sans appel. L'auteur du *Paysan des Alpes* est néanmoins un homme de quelque talent, qui avait fait jouer avec succès deux drames de mérite : *Les Sept Enfants de Lara* et *Glenarvon*. Le passé le consolera du présent.

— *Théâtre Saint-Antoine.* — Première représentation du *Général Marceau*, drame-vaudeville en trois actes, de MM. Lesguillon et Labrousse. Les auteurs se sont emparés d'une nouvelle de M. Alexandre Dumas, publiée depuis longtemps dans l'un des volumes du *Salmigondis*, sous ce titre : *Blanche de Beaulieu*; ils ont fait de cet épisode un petit drame fort intéressant, où les mots gloire, victoire, patrie, France, lauriers, se trouvent semés adroitement. Avec de pareils éléments de succès, il était impossible que le *général Marceau* ne fût pas vainqueur de l'enthousiasme approbateur du public qui court au théâtre St-Antoine.

MAZURIER.

Alors il y avait beaucoup de danseurs : chaque théâtre avait son ballet. Un mélodrame ne marchait pas sans divertissement. La Porte-Saint-Martin était la succursale de l'Opéra, souvent même il y avait peu de différence entre le mérite des sujets de ces deux théâtres. C'est que l'un n'avait pas, comme aujourd'hui, monopolisé la danse; c'est qu'on ne possédait pas M^{lle} Taglioni, cette ravissante danseuse, qui en a fait un art qu'elle a élevé et ennobli, qu'elle a rendu spirituel, passionné, et auquel elle a fait prendre rang parmi les autres arts. Alors, on dansait partout presque comme à l'Opéra; et Mazurier fit à cette époque plus que ses devanciers, il nous montra un véritable talent, vraiment extraordinaire, vraiment prodigieux.

Il naquit à Bordeaux; son père était caissier de M. Beaujolais, directeur des théâtres de cette ville. Élève de Robillon, il surpassa bientôt son professeur; le bruit de sa réputation se répandit dans la capitale. L'administration du théâtre de la Porte-Saint-Martin lui fit d'assez mesquines propositions, qu'il accepta néanmoins. Il débuta avec le plus grand succès. Il eut dans cette soirée de premier début toutes les ovations possibles : il obtint et couronnes, et rappel, et augmentation d'appointements. Il avait joué *Polichinelle-vampire*. Il fut, dans ce rôle, d'une souplesse surprenante, d'une originalité réellement miraculeuse. Cette vivante marionnette eut sur nous la même influence que celle du théâtre Séraphin a sur ses spectateurs enfantins; car la vue de leur pantin chéri leur fait oublier le pain sec, les verges menaçantes et la grammaire de Lhomond. Et nous aussi, à cette époque, nous laissâmes de côté nos dissensions politiques, les décisions des chambres qui s'ouvraient en ce moment, pour ne nous occuper que des écarts, des deux bosses, des échasses et de la tête coupée du nouveau grotesque. Les grands enfants s'amuserent; il n'y eut plus d'hommes, et plusieurs lois iniques peut-être furent imposées au peuple français, parce qu'il y avait un polichinelle extraordinaire au théâtre du boulevard Saint-Martin!

La réputation que Mazurier avait acquise dans ce premier rôle ne fut pas éphémère : à chaque nouvelle création, il excita le même enthousiasme, il obtint le même succès. Mazurier n'était pas seulement un grotesque désossé, c'était encore un mime éloquent, un comique parfaitement gai; s'il vous étonnait par ses tours de force, pendant les intermèdes, il vous faisait rire par ses grimaces bouffonnes et joyeuses. Jouant dans le ballet des *Six Ingénus* et dans celui des *Meuniers*, il fit croire au public que

c'étaient de nouvelles productions, tant il les avait rajeunies par son originalité.

Dans le *Gascon à trois visages* il parla, et malgré son accent méridional, il nous prouva qu'il n'avait pas besoin de gambades pour être très-amusant; une petite chansonnette en patois bordelais, qu'il chanta avec M^{lle} Mariette, obtint un succès qui se perpétua par l'*Orgue de Barbarie*. Il créa de nouveaux rôles avec une égale gloire, dans les *Marchandes de modes*, la *Laitière suisse*, la *Visite à Bedlam*.

C'est dans la *Neige* qu'il importa du nord, de concert avec Mimi Dupuis, la fameuse *galope* qui, depuis ce temps, eut chez nous une si grande renommée; cette danse fait aujourd'hui la fortune de Musard, de Jullien, et de tous les entrepreneurs de bals masqués.

Le rôle qui a mis le sceau à sa juste et colossale réputation a été celui de *Jocko, ou le Singe du Brésil*.

L'artiste, par cette création, s'est rendu digne de ce nom. Il s'est placé au rang de comédien; ce n'était plus un cabrioleur qui nous étonnait et nous effrayait par ses culbutés et ses chutes dangereuses, c'était un véritable artiste. Avez-vous remarqué sa démarche incertaine et fouguese, sa distraction inquiète, ses mouvements brusques et irréfléchis? il dédaignait les effets de théâtre et ne cherchait que la vérité; il produisait une illusion si parfaite que l'on se disait en le voyant: comme le singe ressemble à l'homme! et non pas: comme Mazurier ressemble à un singe! Avec la peau de la bête, il semblait en avoir pris l'âme; son amitié pour son maître était sincère, franche, inaltérable; il ne lui restait plus rien de l'homme: c'était vraiment Jocko!

Frappé par une balle meurtrière, venait-il expirer aux pieds de son instituteur, il oubliait ses souffrances pour lui prodiguer ses dernières caresses qui, sous le masque de la joie, provoquaient les larmes. Sa dernière pensée était d'apporter à son maître des diamants que dans son intelligence instinctive il avait ramassés pour lui avec peine.

Malgré le masque hideux qui couvrait son visage, Mazurier savait exciter l'attendrissement au point que j'ai entendu une raisonneuse de cinq à six ans, au triste dénouement de la pièce, dire tout en larmes: « Quel dommage! J'aurais bien voulu que Jocko épousât la demoiselle! »

Si la carrière de Mazurier fut brillante, elle fut aussi bien courte. Au milieu de sa gloire, et sans doute à cause de ce que lui coûta sa gloire, il mourut très-jeune. Il a eu de nombreux imitateurs, mais pas un seul successeur. *Jocko* est mort tout entier.

Et de tous ses triomphes, et de toute sa fortune si chèrement acquise, il ne lui reste plus qu'un bout de terrain à perpétuité, et une petite colonne en marbre, à côté des restes de Talma, sur laquelle est écrit: *Mazurier!*

C. P.

LONGCHAMPS. — MODES.

Longchamps se meurt! Longchamps est mort! Et vraiment il ne pouvait en être autrement par la température qui court depuis plusieurs années.

Comment revêtir les étoffes légères et gracieuses du printemps quand la bise souffle âcre et piquante? Comment abandonner pelisses et fourrures quand la neige est là qui menace la poitrine des imprudentes?

Aussi, n'avons-nous aperçu que toilettes d'hiver, derrière les glaces des coupés et des berlins qui se croisaient sur le milieu de la chaussée. Mais pour des modes nouvelles de printemps, il n'y en avait point. Elles ne pouvaient d'ailleurs éclore que sous les feux dorés d'un beau soleil.

En revanche, nous avons remarqué de brillants et de riches équipages. Le Jockey-club avait envoyé là ses plus dignes représentants. Voyez ces

livrées élégantes et somptueuses tout à la fois! Admirez ces magnifiques chevaux de noble race.

Ici, c'est le duc d'Orléans et le duc de Nemours dans un coupé magnifiquement attelé, et suivi d'une calèche restée vide; là, c'est M. le comte d'Appony, qui nous éblouit en passant par l'éclat de l'or répandu avec profusion sur la livrée de ses grooms et de ses laquais.

Voilà encore M. le colonel Thorn traîné par quatre chevaux menés à grandes guides; puis les jeunes comtes Greiffuche, ces millionnaires adolescents!

N'oublions pas M. le comte Charles de la Grange, dont la calèche bleu-clair et les quatre chevaux gris-de-fer attirent tous les regards: cet équipage rayonne d'élégance et de bon goût.

La presse et la littérature ont aussi leurs envoyés à ce congrès *pur-sang*. MM. L... W... et Eug... S... représentent ces deux puissances modernes.

A propos du premier, nous avons vu quelques feuilletonnistes émus d'une sainte indignation en présence d'un journaliste mené à quatre chevaux, et flanqué d'un chasseur tout chamarré d'or. Quant à nous, nous nous sommes félicités de voir l'un des nôtres parvenu à ce degré de *comfort* et de luxe. C'est d'un bon augure pour tous ceux qui ont embrassé la même carrière; et il est doux à eux de penser qu'un jour viendra peut-être où ils pourront, à leur tour, courir Longchamps en brillant équipage.

Maintenant, que dirai-je des modes qui ne soit connu de tous?

Cependant nous avons remarqué ces deux jours-ci, depuis que le soleil luit, quelques fashionables émérites, bravant les rigueurs de la température glacée, mettre au jour quelques modes de printemps. Voici ce que nous avons vu:

Les habits élégants sortis des ateliers de Bergé sont en *drap mêlé*, croisés, arrondis sur les devants, avec collet formant V sur la poitrine, basques longues et s'élargissant un peu par le bas.

Les pantalons, presque collants, en casimir ou en tricot, doivent être de couleur *grise* ou *américaine*.

Les redingotes sont en drap mêlé, à une rangée de boutons, et avec larges revers. La jupe est courte et étroite. Les étoffes écossaises sont proscrites. Les cheveux sont toujours taillés à la Don Juan; chaque boucle de cette gracieuse coiffure doit être signée *Sinot*.

Quant à ce qui concerne la toilette des dames, nous pouvons annoncer pour les premiers beaux jours une immense variété d'étoffes nouvelles, mousselines aériennes, gazes de laine légères et souples, etc., etc.

En attendant cette révolution promise, les étoffes *Memphis*, *Glasgow* et *Stradella*, les couleurs *grisailles*, *groseilles*, *gris-cerise* se soutiennent en grande faveur.

La question des manches est tout-à-fait tranchée; elles sont généralement plates; les épaulettes descendent très-bas.

Les passes des chapeaux, toujours relevées, ne sont plus en entonnoir; mais arrondies en auréole, formant ainsi un cintre gracieux autour du visage.

Les côtés du chapeau descendent moins et laissent voir davantage le menton et le bas des joues. Les bavolets sont aussi très-raccourcis.

La moire reprend beaucoup de vogue; les rubans moirés et ombrés sont d'un goût parfait. Les capotes écruës, avec des bouquets de plumes de la même nuance, sont aussi fort élégamment portées.

Vienne maintenant le printemps avec sa tiède température, et nous vous en dirons davantage!

E. DE R.

PAPETERIE WEYNEN.

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 10, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 515.

EXTERNAT

DE JEUNES DEMOISELLES.

Rue Poissonnière, 15.

Cette maison, où l'enseignement est dirigé par mademoiselle DESMAREST, élève de M. LEVY, et d'après les principes de ce savant instituteur des femmes, nous a paru recommandable surtout par les soins constants qui sont donnés particulièrement à chaque élève. La disposition des classes, qui ne permet de recevoir dans chacune qu'un nombre restreint de jeunes demoiselles, est favorable sous ce rapport, non moins que sous celui de leur santé. — Un jardin fort agréable et assez spacieux est, en outre, consacré à leurs récréations. Nous avons remarqué avec plaisir que dans cet établissement l'éducation n'est pas négligée pour l'instruction: on s'y occupe, en effet, de cultiver les qualités du cœur comme de développer celles de l'esprit.

SCIENCE MÉDICALE.

Ovide a dit que le sourire d'une bouche édentée est un préservatif contre l'amour, et Martial, que, sans dents, il n'est pas de figure gracieuse et agréable. Il n'y a rien, à notre avis, de plus rationnellement vrai. Personne ne doit ignorer en outre que les dents sont les premiers agents de la nutrition, et conséquemment de l'existence. On comprendra donc le mérite des recherches et des études sérieuses et étendues auxquelles le chirurgien dentiste doit se livrer pour arriver à découvrir les moyens conservateurs des dents, et, quand on les a malheureusement perdues, pour remplacer et rendre à la bouche un ornement que le besoin de plaire fait regretter, et que l'estomac, dont les fonctions sont souvent interrompues par le défaut d'une préparation suffisante, exige impérieusement.

C'est dans le double point de vue de prévenir d'abord les inconvénients de la perte des dents que M. Audibrant, chirurgien dentiste, membre de plusieurs corps savants, et dont la réputation est basée sur une longue et habile expérience, a composé son *Elixir anti-scorbutique*, approuvé par diverses sociétés de médecine; et c'est ensuite pour remédier à l'absence partielle ou totale des dents, qu'il s'est livré aussi à la fabrication des dents artificielles minérales, imitant à s'y méprendre les dents naturelles, et remplissant par leur solidité et leur confection les mêmes conditions.

MM. les dentistes trouveront chez M. Audibrant, rue de Valois-Palais-Royal, N° 2, un assortiment de dents minérales bien supérieures à celles qui ont été employées jusqu'à ce jour.

En Vente

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

- LE GÉNOIS. MUSARD.
- LE CORSAIRE NOIR. JULLIEN.
- LA CHANSON PROVENÇALE. TOLBECQUE.
- LE MARDI-GRAS de Musard à l'Opéra. MUSARD.
- LE VOYAGE MUSICAL. JULLIEN.

VALSES, MAZOURQUES, etc.

- LES FLEURS D'HIVER. OFFENBACH.
- MAZOURQUES POLONAISES. CH. SOLTIR.
- LES FILLES DU DANUBE. (DUPRÈNE). STRAUSS.
- LES BOHÉMIENNES. A. HERGET.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

ÉDITÉES PAR

E. TROUPENAS ET COMPAGNIE,

Rue Neuve-Vivienne, 40.

Mélange et six airs faciles de *l'Ambassadrice*, pour le piano, par Adam, chaque, 6 fr. — *Caprice*, par Bertini, pour piano, 6 fr. — Rondo brillant par Fessy, pour piano, 6 fr. — Deux recueils de valse de Strauss à quatre mains, chaque, 5 fr. — *Esméralda*, avec accompagnement de piano par F. Liszt, air de Quasimodo. — Romance. — Trio.

FRÈRE,

Passage des Panoramas, 16.

F. Hunten, op. 84, *les Fleurs d'Italie*, trois airs variés pour le piano. Cet ouvrage est en trois suites. Chaque, 5 fr. — *H. Martin*, variations brillantes pour le piano sur *Anna Boléna*, prix, 6 fr. — *L'Homme-soirée*, actualité, pour le piano, par MM. Jaime, Frédéric de Courcy et Ch. Plantade, prix, 2 fr.

MAURICE SCHLESINGER,

Rue Richelieu, 97

Ouverture et orgie des *Huguenots*, à grand orchestre, par Meyerbeer, 48 fr. — Cinq pas redoublés et un galop sur des motifs des *Huguenots* de Meyerbeer, par Berr, six suites, chaque, 4 fr. 50 cent. — *Panoska*: les Inséparables; trois grands duos brillants, piano et violon: N° 1, divertissement sur les *Huguenots*, 9 fr. N° 2, grand duo brillant sur *l'Éclair*, 9 fr.

H. LEMOINE,

Rue de l'Échelle, 9.

Nouvelle édition. *Méthode pratique et théorique pour le piano*, rédigée par Henri Lemoine, professeur de piano; prix 25 fr. Cette nouvelle édition est considérablement augmentée et revue avec le plus grand soin.

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publié dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Le gérant, SERRE.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départements et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. (Affr.)

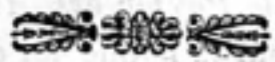
PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an. 56 fr.
 Pour six mois. 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.

On reçoit des annonces.

SAMEDI 8 AVRIL 1837.



Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres

UN AN : 36 FRANCS.

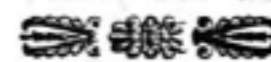


LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

N° 10. — DEUXIÈME ANNÉE.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDIT.

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.



Notre Numéro du 15 de ce mois sera accompagné d'une nouvelle suite de valse, intitulée: les AMAZONES, par M. OFFENBACH.

CHRONIQUE.

Une fête brillante et somptueuse, rare et merveilleuse, se prépare en ce moment à l'Académie royale de musique, à l'occasion de la représentation d'adieu de Mlle Taglioni. Notre sylphide va nous quitter pour toujours! En s'arrachant à notre enthousiasme et à notre admiration, elle nous laissera d'agréables souvenirs et emportera aussi nos sincères regrets. Taglioni dansera pour la dernière fois, à Paris, le 22 de ce mois! Oui, pour la dernière fois; ces mots sont vraiment désolans pour nous autres pauvres Parisiens! Le spectacle extraordinaire de cette représentation se composera du premier acte du *Dieu et la Bayadère*, de la *Sylphide* par Mlle Taglioni; d'un acte d'opéra, dans lequel Dupré chantera pour la première fois, et d'une *Fête vénitienne*, où Mlle Taglioni dansera un pas nouveau, dont la musique a été faite exprès par M. Auber. Le nom de la bénéficiaire, uniquement placé sur l'affiche, suffirait comme l'élément le plus attractif pour faire affluer la foule. Le reste du spectacle passera donc comme superfluité. Tout ce que notre grande et opulente cité renferme de gens riches et élevés, voudra se montrer à cette représentation qui fera époque dans les fastes du théâtre. Que les plus empressés se hâtent de louer des loges!

L'Opéra vient de perdre définitivement une de ses illustrations dramatiques. Nourrit est parti, chargé de couronnes et des éloges unanimes de la presse. Sa représentation à bénéfice a été des plus brillantes. Elle avait amené un public distingué et nombreux. Nourrit a chanté la musique de Gluck, dans *Armide*, avec une pureté et une limpidité exquis, avec une élégance d'expression qui ont doublé les

regrets qu'il nous a laissés en partant. Dans les *Huguenots*, il a obtenu le même succès, excité le même enthousiasme. Le spectacle a été terminé par le *Bal masqué de Gustave*, dans lequel ont paru les principaux acteurs des théâtres de Paris.

La reprise du *Diable boiteux*, dont les représentations avaient été interrompues par la maladie de Mlle Fanny Elssler, a eu lieu lundi dernier. Ce ballet plait aux yeux par le luxe de ses costumes et la magnificence de ses décorations, sans charmer l'esprit, car l'action est mal combinée et surtout peu intéressante. Laissons ceci; c'était chose appréciée et jugée. Quant à Mlle Fanny Elssler, elle a été revue avec quelque plaisir par une foule plus curieuse de la danse ardente et vive, empreinte d'un certain cachet de volupté et de séduction, que de la danse noble et élevée. Après la *Cachucha*, Mlle Elssler a été accablée de couronnes, entre autres d'une couronne monstre, et des applaudissemens du parterre. Son succès sera-t-il de longue durée?

C'est le 17 de ce mois que Dupré débutera à l'Opéra; après avoir chanté le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*, il se montrera dans *Stradella*. La musique de cet ouvrage est encore plus facile que celle de Rossini.

Le théâtre Italien a fait sa clôture définitive, le dimanche 2 avril, par *Otello*. Cette troupe étrangère est allée charmer les dilettanti d'outre-mer; elle est en ce moment à Londres.

Le directeur de l'Opéra-comique relève de maladie; son théâtre en souffre beaucoup.

M. Onslow, compositeur, et auteur de la musique du *Duc de Guise*, qui sera représenté dans deux mois au plus tôt à l'Opéra-comique, est nommé membre de la légion-d'honneur.

Les concours pour les grands prix de Rome vont commencer. Les six membres de la section de musique de l'Institut, MM. Chérubini, Lesueur, Auber, Paer, Halévy, Berton se sont réunis, samedi dernier, et ont arrêté le sujet de fugue pour le concours d'essai des



aspirans au grand prix de composition musicale. Le concours préparatoire a eu lieu jeudi, et les élèves sont en loge aujourd'hui 8 avril.

*. Ferdinand Mimet, danseur distingué, anciennement attaché à l'Académie royale de musique, et retiré depuis quelques années à Bordeaux, vient d'y mourir. Il sera regretté de tous les artistes qui ont été à même d'apprécier ses excellentes qualités et la modestie qui honorait son talent.

*. Mlle Joly, si célèbre au théâtre, disait, en parlant de son père, maître à danser de la cour de Versailles : *Des grands donnent à mon père six francs par mois pour enseigner menuet et rigodon à toute leur famille. Quel temps ! quel siècle !* Aujourd'hui un rigodon se paye 30 et 40,000 francs par an, et nos danseuses n'émigrent pas à moins de 60 livres sterling !

*. Le concert Musard est toujours veuf de son précieux chef d'orchestre. Sa maladie le retiendra encore quelques jours éloigné du public qui l'affectionne. Il faut dire cependant que, malgré cette absence, l'établissement jouit toujours de la même vogue, qu'il sait dignement mériter.

*. *Le Panorama de la Moscova est toujours et sera long-temps encore l'objet de l'admiration de tout le monde. Cette merveille de l'art gagne beaucoup à être vue dans la belle saison, à cause des effets de lumière; aussi le public connaît-il bien la route qui y conduit.*

Vaudeville. — Le Cornet à piston, vaudeville en un acte. Voilà encore une de ces bouffonneries où Arnal, à travers une foule de qui-proquos plus gais les uns que les autres, vient dérider nos fronts soucieux, absorbés par les débats politiques. Arnal-Beaujeu est cornet à piston à Paris, où son talent, bien éloigné de celui du célèbre Dufrene ne lui permet pas de gagner sa vie. Il est repoussé de tous les orchestres de théâtres. Pour se venger de l'ingratitude de ses compatriotes, il part pour Londres, où l'attendent les retours de fortune les plus heureux, les plus inattendus. Arrivé en Albion, on l'invite à une soirée pour jouer; mais c'est au wisk; un amateur l'avait pris pour un fameux joueur portant le même nom, Beaujeu, avec lequel il désirait faire une partie dont l'enjeu est de 500 mille francs. Beaujeu, le cornet à piston, se place à la table de jeu, et gagne l'amateur ! Il est bientôt reconnu pour un musicien et il ne tarde pas à aller se placer dans l'orchestre pour faire sa partie de cornet. Ce petit vaudeville a complètement réussi : les auteurs nommés, sont MM. Dupin et Eugène.

Théâtre des Variétés. — L'Étudiant et la grande Dame, vaudeville en deux actes de MM. Scribe et Mélesville. Quand un ouvrage nouveau, de quelque genre qu'il soit, opéra ou drame, comédie ou vaudeville, saisit votre attention à la première scène, la tient en suspens, et vous conduit ainsi jusqu'au dénouement, on peut dire et écrire : voilà un bon et intéressant ouvrage, allez le voir ! Le sujet de l'Étudiant et la grande Dame n'est pas, il faut bien l'avouer, très-neuf d'invention, et on pourrait facilement découvrir dans quelques pièces anciennes, entr'autres le Sauveur, plus d'un point de ressemblance, dont la comparaison ne serait pas en faveur du vaudeville nouveau. Mais enfin il serait injuste à nous de nous arrêter à un pareil examen, puisque l'enfant de MM. Mélesville et Scribe, nous a intéressés et amusés pendant deux heures. A propos, si, depuis la première représentation, on en a raconté la durée, on a bien fait. L'Étudiant et la grande Dame a donc obtenu un succès bien franc, bien légitime; les acteurs, Mlle Pauline surtout, qui a joué avec ame et sensibilité le rôle de milady, méritent les plus justes éloges. Le théâtre des Variétés commence à sentir l'influence heureuse exercée sur lui par son habile directeur, M. Bayard. Le public y revient.

Théâtre de la Gaité. — Le Réfractaire, vaudeville en deux actes. Et de deux en huit jours ! Cette pièce et le Paysan des Alpes, grand drame. Voilà qui prouve incontestablement la bonne foi de nos confrères qui parlent du brillant succès qu'obtient chacun des ouvrages nouveaux représentés à ce pauvre théâtre. Nous avons encore été, jeudi dernier, témoins de l'espèce de chute du Réfractaire, qui prouve cependant une chose, que les auteurs, MM. Maillan et Cormon, sont gens de talent et d'esprit. Peut-être ce vaudeville aurait-il réussi, si une maladresse du directeur n'avait paralysé d'avance cet heureux résultat, par l'usage immodéré d'une cabale soudoyée, dont l'habitude est généralement de compromettre le succès des pièces nouvelles. A une autre donc, M. Bernard ! Du courage, peut-être dans le grand nombre en rencontrerez-vous une digne d'un sort plus prospère ! C'est ce que nous vous souhaitons bien sincèrement.

ZUG LE BEAU DANSEUR.

Il existe à Berne, près de la porte de Genève, une grande place de forme octogone, au milieu de laquelle s'élève la statue de Guillaume-Tell. Là, se réunissent chaque matin les différens habitans des montagnes voisines qui viennent apporter à la ville leur petit lait et leur fromage; là, se rencontrent aussi les types originaux de toutes les parties de l'Europe, drolâtiques admirateurs de la belle nature, dont les uns poussés par l'ennui et les autres par la curiosité, vont chercher en Suisse, les premiers, un remède à des maux le plus souvent imaginaires; les seconds, des merveilles qui changent de nom dès le moment où on les voit.

C'est au milieu de cette place historique que le dimanche et les jours de fêtes, les voyageurs, et surtout les voyageuses, se pressent pour admirer la magique stature et les formes appolloniennes des habitans, ainsi que l'étrangeté et la bizarrerie de leurs costumes. Sur cette plate-forme, appuyée sur le troisième pilier à droite, remarquez cette taille élégante, cette physionomie ardente et fière qui exprime le courage, la franchise, l'amour de la liberté; en un mot, voyez ce jeune et frais garçon ! comme sa vue éveille l'attention des jolies spectatrices : elles laissent échapper, malgré elles, cette exclamation qui trahit leur émotion secrète : Dieu, qu'il est beau !

C'est Zug, l'élégant danseur de Berne !

Tout près de lui, et pour ainsi dire sur le même escabeau, se trouve assise une sémillante et gracieuse fille. Beauté idéale, poétique, fleur rare et précieuse, qui ne croit que sur le sol helvétique : ses traits fins et réguliers, encadrés sous des touffes de cheveux couleur d'ébène, relèvent sur un front d'une blancheur extrême; ses dents ont un éclat nacré qui défierait l'artifice du célèbre Audibrant; sa taille est souple et svelte; pour coiffure, elle porte le petit chapeau soufré; son pied paraît à l'aise dans un soulier fin, étroit, elzevirien; enfin, c'est un ensemble, une harmonie dans toute sa personne, dont aucune dissonance ne dérange le parfait accord.

C'est Marie, la belle fiancée de Zug.

Tous deux sont nés dans cette superbe et riche vallée d'Hasli, dont les habitans jouissent à juste titre d'une grande renommée de beauté, qui ne peut leur être disputée avec gloire dans toute la chaîne des Alpes.

Il y a quelques années, nous avons assisté à une fête toute nationale et des plus pittoresques, fondée par une société bernoise, dont le but est d'encourager la danse et les jeux gymnastiques en Suisse, en accordant des récompenses aux bergers qui s'y distinguent.

Le théâtre principal de leurs exploits est situé près de l'embouchure du Giesbach, sur une terrasse couverte d'un épais gazon, appelée

le *transplatz* (la place de la danse) s'avancant en saillie sur le lac de Brientz, dont les flots moutonneux viennent se briser avec fracas contre les rochers aigus qui la défendent. Une immense ceinture de montagnes limite l'horizon et s'arrondit autour de la rive opposée. La *Jungfran* élève majestueusement son triple sommet couvert de neiges éternelles, et un long glacis, s'abaissant jusqu'aux bords du lac, en suit les sommités et leur imprime ses formes onduyantes.

Nous sommes arrivés de grand matin sur ce plateau que la foule encombrait déjà, malgré la rigueur du froid contre lequel on ne trouvait d'abri qu'en se réfugiant dans l'intérieur d'un misérable chalet, où une épaisse fumée, s'échappant en gros flocons d'une vingtaine de pipes, vous exposait au danger d'être asphixié. Il valait mieux subir encore ce triste inconvénient que de lutter contre un vent impétueux qui tourmentait les robes et les chapeaux de nos curieuses, et rougissait indistinctement les nez jeunes ou vieux. Le soleil vint bientôt de ses feux dorés éclairer la chaîne imposante des glaciers qu'on voyait dans le lointain à demi voilée; les vapeurs légères se dissipèrent, pour nous la laisser voir alors tout entière.

A ce moment les jeux commencèrent.

Zug était à la tête des lutteurs; son adresse et sa légèreté attiraient surtout l'attention des spectateurs; à chacun de ses triomphes des applaudissemens et des acclamations unanimes portaient son nom vainqueur jusqu'aux échos des montagnes les plus éloignées.

Les yeux étincelans, la poitrine hâletante, Marie, tremblante pour son fiancé, laissait par instant échapper des cris involontaires. Pauvre Marie! comme elle semblait souffrir dans ces momens d'incertitude et d'angoisses! Mais aussi combien elle fut heureuse, quand, aux sons des haut-bois qui donnaient le signal de la danse, Zug, proclamé vainqueur, s'avança fièrement vers elle et passa son bras autour de son corsage aérien, Marie était le seul et unique prix réel qu'ambitionnait Zug, et il venait de le gagner! Ivres tous deux de leur bonheur, enlacés l'un à l'autre, ils s'élançent à vol d'oiseau, parcourent follement l'espace, insoucieux du danger imminent qui les menace, ils dépassent imprudemment la limite et vont tourbillonner jusqu'aux bords du précipice. Leurs pieds, cependant aguerris, suient avec le sol qui s'abaisse, et leurs corps liés ensemble roulent et rebondissent sur les rochers et vont ouvrir les eaux du lac, qui jaillissent avec force après leur passage et se referment paisiblement sur eux!

Une morne et silencieuse stupeur succède à cette scène de mort. Un instant après, Zug apparaît plus loin, trainant à la remorque un lourd fardeau, et cherchant par des élans vigoureux à regagner le rivage. Mais hélas! Ses mains ensanglantées se crispent vainement contre les aspérités des rochers et ses cris de désespoir arrivent jusqu'à nous, sans que nous puissions leur porter aucun secours!

Zug, épuisé par tant d'efforts inouis et infructueux veut encore retenir Marie, dont il vient d'élever la belle tête au-dessus de l'eau; mais ses forces le trahissent, elle lui échappe de nouveau pour s'engloutir encore! Alors, par un mouvement frénétique, rappelant un reste d'énergie, l'infortuné se replonge dans les eaux du lac et disparaît pour la seconde fois..... Enfin, on aperçoit au loin une barque se détacher du rivage, elle flotte incertaine pour découvrir la trace des victimes..... Zug reparait encore à la surface de l'eau, soutenant le corps de Marie; il entend la voix de ses libérateurs, nage avec rage vers eux et prêt à s'engloutir pour toujours, il saisit miraculeusement l'un des bords de la chaloupe!

Ils sont sauvés! s'écrie-t-on de toutes parts! et le *transplatz* devient aussitôt désert.

Arrivés au pied de la montagne, nous avons trouvé Zug encore évanoui. Il n'est revenu à lui que pour pleurer sur le cadavre de sa fiancée!

L. DE ST. ROMAIN.

LE CONTRAT DE L'ACTRICE.

Voyons, citoyen préfet, disait Napoléon au comte de L...., dans le cercle intime des Tuileries, vers la fin du consulat, faites-vous diable boiteux un instant, et redites-nous quelques petits scandales de la ville: maintenant qu'Hortense est dame, son oreille doit s'aguerrir à ces drôleries-là.

— Si vous daignez, citoyen consul, me permettre une petite excursion sur les terres de votre famille, je raconterai une anecdote assez originale que j'appris, hier, au foyer des acteurs de l'Opéra.

— Dites, dites toujours; ma famille n'est pas exceptée de vos révélations, et l'on ne rit jamais mieux que quand on rit des siens: c'est la charité du temps.

— Vous avez ignoré, peut-être, reprit le préfet du palais, que votre frère Lucien avait eu, quelques mois durant, une affaire de cœur avec Mlle Mézerai, de la Comédie-française.

— Si je pouvais être surpris de quelque chose, ce serait qu'il eût oublié celle-là.

— Mlle Mézerai, continua le narrateur, fut inscrite sur la liste du citoyen Lucien, au commencement de l'année 1800; il était alors ministre de l'intérieur; la charmante actrice pensa qu'elle pouvait mesurer ses prétentions sur une vaste échelle. Un soir que son amant lui exprimait avec vivacité l'admiration que venait de lui inspirer sa grâce enchanteresse dans un rôle nouveau, elle hasarda la demande d'un hôtel convenablement meublé: or, un hôtel n'est meublé d'une manière convenable que lorsqu'il l'est avec magnificence; et le ministre surpassa les désirs de la jeune première.

Mais les admirations, surtout en amour, sont d'autant plus inconstantes qu'elles ont été plus vives: c'est une conséquence physiologique toute simple; une tension extrême d'organes ou de facultés produit un prompt épuisement.

Cependant le ministre avait remis à Mlle Mézerai un bon contrat relatif à son hôtel; il vola, avec une pleine sécurité, à de nouvelles conquêtes. L'actrice ne s'affligea pas gravement de cet abandon: on sait que certaines dames de la comédie engagent rarement une forte dose de sentiment dans le commerce des amours: c'est pour elles un rôle affranchi de la règle des vingt-quatre heures.... voilà tout. Mlle Mézerai répondit même à quelqu'un qui lui adressait un compliment de condoléance, sur l'éloignement de son adorateur à portefeuille: « Laissez donc, il n'est plus ministre; que voulez-vous qu'on fasse du cœur d'un sénateur? on en serait presque aussi embarrassé que du nez d'un marguillier. »

Trois années s'étaient écoulées depuis que Mlle Mézerai était en jouissance du fameux hôtel, lorsqu'elle vit entrer dans son boudoir un monsieur (2) fort poli, qui, après bon nombre de salutations, lui demanda si elle avait l'intention de renouveler son bail.

— Quel hail, Monsieur?

— Celui de l'hôtel que vous occupez, et dont je suis le propriétaire.

— Dont vous étiez....

— Dont je suis encore, si vous voulez bien me le permettre, Mademoiselle.

— La plaisanterie est d'un genre nouveau, j'en conviens; mais comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je la trouve infiniment trop prolongée.

— Je suis pourtant forcé de maintenir le texte qu'il vous plaît d'appeler une plaisanterie, reprit en riant l'inconnu, et je reviens à ma première question, en vous demandant, Mademoiselle, si vous désirez renouveler votre bail.

— C'est aussi trop fort.

Et se levant avec précipitation, Mlle Mézerai courut à son secré-

taire, en tira la grosse d'un acte fort en règle, et, le remettant d'un air triomphant au visiteur, elle dit :

— Tenez, monsieur, lisez.

— Je connais cela, mademoiselle, répondit l'inconnu après avoir vérifié l'acte par un coup-d'œil rapide.... C'est un bail de location dont la durée expire dans huit jours, et je viens vous offrir d'en passer un nouveau.

— Un bail de location ! s'écria l'actrice stupéfiée.

— Vous ne l'aviez donc pas lu ? demanda le propriétaire avec un sourire malicieux.

— Hélas ! non, monsieur, et je vous jure que je croyais bien être chez moi.

— Alors, vous êtes volée, mademoiselle ; car, enfin, vous avez compté le prix de cet hôtel...

— Ah ! ce paiement ne m'a pas ruinée, répliqua la demoiselle en rougissant un peu.

— N'importe, il est toujours fort désagréable d'être dupe d'un marché, dit le visiteur en regardant sa locataire du coin de l'œil ; et désormais, quand vous placerez vos capitaux, il faudra lire les actes passés avec les parties contractantes.

— Ah ça ! reprit vivement Mlle Mézerai, les meubles de cet hôtel m'appartiennent bien, sans doute ; et je suppose que M. Lucien, un ministre, le frère du premier consul, n'a pas poussé l'indélicatesse jusqu'à me loger en garni.

— Quant au mobilier, mademoiselle, je n'y prétends rien.

— En ce cas... La jeune première du Théâtre-Français ne termina point sa phrase ; mais il était aisé de deviner qu'elle voulait dire : En ce cas, je suis encore assez bien partagée pour le prix coûtant.

La conversation entre le propriétaire et sa locataire continua quelque temps. Mlle Mézerai, s'inspirant de toute la finesse du rôle de Suzanne qu'elle jouait à ravir, chercha, dit-on, à d'couvrir s'il ne lui serait pas possible de renouveler son bail aux conditions du précédent acte : on n'a pas su si l'affaire s'arrangea.

Cette anecdote fit beaucoup rire le petit comité des Tuileries ; le premier consul fut celui des auditeurs qui s'en égaya le moins.

— Ce tour, copié des gentillesses de l'ancienne cour, dit Napoléon sérieusement, n'a pas même le mérite de l'originalité : Lucien s'est fait le plagiaire du marquis de Louvois, mystifiant Mlle Contat.

TOUCHARD-LAFOSSE.

EN VENTE

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

LE GÉNOIS MUSARD.
LE CORSAIRE NOIR JULLIEN.
LA CHANSON PROVENÇALE TOLBECQUE.
LEMARDIGRAS DE MUSARD A L'OPÉRA. MUSARD.
LE VOYAGE MUSICAL JULLIEN.

VAUSES, MAZOURQUES, etc.

LES FLEURS D'HIVER OFFENBACH.
MAZOURQUES POLONAISES CH. SOLTIK.
LES FILLES DU DANUBE (DUFRENE) STRAUSS.
LES BOHÉMIENNES A. HERGET.
LES AMAZONES (Valse) OFFENBACH.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

ÉDITÉES PAR

E. TROUPENAS ET COMPAGNIE,

Rue Neuve-Vivienne, 40.

Mélange et six airs faciles de l'*Ambassadrice*, pour le piano, par Adam, chaque 6 fr. — *Caprice*, par Bertini, pour piano, 6 fr. — Rondo brillant par Fessy, pour piano, 6 fr. — Deux recueils de valse de Strauss, à quatre mains, chaque, 5 fr. — *Esmeralda*, avec accompagnement de piano par F. Liszt, air de Quasimodo. — Romance. — Trio.

FRÈRE,

Passage des Panoramas, 46.

F. Huxten, op. 84, les *Fleurs d'Italie*, trois airs variés pour le piano. Cet ouvrage est en trois suites. Chaque, 5 fr. — H. Martin, variations brillantes pour le piano sur *Anna Boléna*, prix, 6 fr. — *L'Homme-soirée*, actualité, pour le piano, par MM. Jaime, Frédéric de Courcy et Ch. Plantade, prix, 2 fr.

MAURICE SCHLESINGER,

Rue Richelieu, 97.

Ouverture et orgie des *Huguenots*, à grand orchestre, par Meyerbeer, 18 fr. — Cinq pas redoublés et un galop sur des motifs des *Huguenots* de Meyerbeer, par Berr, six suites, chaque, 4 fr. 50 cent. — *Panofka* : les inséparables ; trois grands duos brillants, piano et violon : No 1, divertissemens sur les *Huguenots*, 9 fr. No 2, grand duo brillant sur l'*Eclair*, 9 fr.

H. LEMOINE,

Rue de l'Échelle, 9.

Nouvelle édition. *Méthode pratique et théorique pour le piano*, redigée par Henri Lemoine, professeur de piano ; prix 25 fr. Cette nouvelle édition est considérablement augmentée et revue avec le plus grand soin.

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publié dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VAUSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

ON S'ABONNE A PARIS,

93, Rue Richelieu,

Dans les Départemens et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. Affr.

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an 36 fr.
Pour six mois 18

On ne souscrit pas pour moins de six mois.
On reçoit des annonces.

DU 15 AU 24 AVRIL 1837.

N° 11. — DEUXIÈME ANNÉE.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres

UN AN : 56 FRANCS.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS.

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.



LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Le numéro de ce jour est accompagné d'une nouvelle suite de VALSES composée à grand orchestre par M. OFFENBACH, et dédiée à Mme Hélène FOULD. Le Piano que nous publions a été arrangé avec talent par M. Marmontel

CHRONIQUE.

* * Un petit chef-d'œuvre d'art, la statuette de Mlle Taglioni, vient de sortir des mains de l'habile sculpteur Barre, dont la jeune et déjà brillante réputation grandit à chacune des productions nouvelles qu'il livre à notre admiration. Ce qu'il faut avant tout signaler dans le plâtre de M. Barre, c'est la parfaite ressemblance avec son modèle; pas un peintre n'était parvenu encore à l'atteindre aussi complètement; l'artiste a saisi notre *sylphide* au moment où elle prend son vol, c'est la véritable expression : rien de plus léger, de plus gracieux et de plus aérien que l'attitude dans laquelle il l'a placée; l'illusion en est si trompeuse, qu'on la croit en l'air et volant de ses propres ailes. Honneur à M. Barre, qui a vaincu avec autant de talent et de bonheur les difficultés nombreuses qu'on devait naturellement rencontrer, en tentant d'*immobiliser* l'action de la danse!

* * On va reprendre, assure-t-on, à l'Opéra, le *Barbier de Séville*, de Rossini, arrangé pour la scène Française par M. Castil-Blaze. Cette idée ne nous paraît pas heureuse. Pour prouver que nous n'avons pas tort, attendons que ce fait se réalise.

* * Trois nouveaux concurrents se mettent sur les rangs pour obtenir la direction de l'Odéon : le premier est M. Védel, qui se propose de faire ce qui déjà a été fait par l'ancien directeur de la Comédie-Française, c'est-à-dire de partager sa troupe et son répertoire avec l'autre rive de la scène; le second est M. Bernard, qui, avec les opéras étrangers traduits, a fait jadis une petite fortune; et le troisième est Duport, l'ancien danseur de l'Opéra.

* * Perrot, le seul danseur qui puisse voler de pair avec Mlle Taglioni, est de retour à Paris. M. Duponchel ferait un acte éclatant d'habileté, s'il le réengageait.

* * L'espérance, l'avenir, le soutien de l'opéra, Duprez enfin a débuté dans *Guillaume Tell*, ainsi que cela avait été dit et préparé. C'était un grand événement pour le monde dilettante que le début de ce chanteur, appelé à succéder à Nourrit! Aussi s'est-il effectué devant une affluence prodigieuse et distinguée de spectateurs. Les bruits flatteurs qui avaient précédé la réputation merveilleuse de Duprez n'étaient point exagérés; il l'a prouvé d'une manière éclatante. Ce ténor possède une voix de poitrine sonore, puissante, parfaitement accentuée, dont il se sert avec habileté et adresse; ses plus beaux effets sont dûs, nous croyons, à l'étude, au travail, et à l'art; les notes de têtes qu'il donne se lient mal à celles de poitrine et manquent de pureté. Comme comédien, Duprez est bien éloigné de Nourrit; son physique est grêle et sa taille petite; quoi qu'il en soit, il a obtenu un immense succès à son premier comme à son second début; l'enthousiasme qu'il a excité dans la salle ressemblait beaucoup à de la frénésie. Pour mieux juger ce chanteur extraordinaire, il faudrait l'avoir entendu chanter la musique de Mayerberr.

* * L'érection de la statue de Talma par David aura incessamment lieu sous le vestibule du Théâtre-Français.

* * M. Adolphe Adam vient de dédier la partition de son *Postillon de Lonjumeau* au Roi de Prusse. En échange de cette dédicace, le jeune compositeur a reçu une bague richement entourée de diamans. On ne pourra pas dire que M. Adam ne travaille pas pour le Roi de Prusse.

* * L'habile directeur Crosnier n'a pas d'autres moyens pour soutenir le pauvre théâtre de l'Opéra-Comique, dont la destinée lui est confiée, que de le mettre en actions. C'en est une mauvaise dont il ne se rendra pas coupable, parce qu'on ne le laissera pas faire.

THÉÂTRES.

— *Comédie-Française.* — *Le Bouquet de Bal*, comédie en un acte. — M. Charles Dénoyer, habitué aux succès sur nos scènes de second ordre, vient de lancer un tout petit ouvrage devant le public de haute et puissante dame, la Comédie-Française. Une intrigue toute légère, toute simple est renfermée dans cette pièce, dont le dialogue assez franc, et les détails assez spirituels ont assuré le succès, sans importance pour l'administration, comme pour l'auteur, sans doute. *Le Bouquet de Bal*, toujours frais, restera néanmoins en bonne odeur à ce théâtre.

— *Vaudeville.* — *Polly*, drame vaudeville en trois actes, d'une grande importance pour ce théâtre, n'a pas obtenu à la première représentation le succès qu'on en avait espéré aux répétitions. Mlle Fargueil y a fait sa rentrée, après une longue absence. MM. Mélesville et Carmouche ont été nommés comme auteurs, au bruit de quelques murmures improbateurs.

— *Gymnase Dramatique.* *Un Colonel d'autrefois*, vaudeville en un acte. — Dans ce temps là, on achetait un régiment, comme on achète aujourd'hui une paire de bottes ou un parapluie. Le duc de Créqui fit l'emplette, pour son fils alors âgé de quinze ans, de celui de Beaujolais. Le voilà donc colonel et imberbe, ignorant jusqu'au plus simple commandement militaire; au moment de son entrée en possession, il reçoit du major très rigoureux sur la discipline, des conseils qu'il suit en le mettant lui-même aux arrêts; et de la fille du major, des leçons de manœuvres dont il profite bientôt avec avantage devant son régiment en état de révolte; à l'aide de ce qu'il a appris du père et de la demoiselle, il empêche un mariage qui n'était pas du goût de celle-ci, tout en favorisant ses amours avec un jeune officier, et il fait rentrer dans l'ordre et dans le silence son régiment insubordonné. Il y a quelques scènes fort amusantes et fort bien faites dans cette pièce; entr'autres, celle où la fille du major fait l'instruction militaire du colonel enfant. Mlle Eugénie Sauvage remplissait ce rôle; il nous semble qu'elle ne devrait jamais se montrer sous d'autre costume que celui qui appartient à son sexe. Klein et Numa ont été assez divertissans. On a nommé comme auteurs, MM. Mélesville et Angél. — L'excellent comédien Bonffé est toujours le plus précieux bijou du Gymnase, aussi M. Poirson le fait-il briller chaque soir avec éclat devant le public de son théâtre.

— *Variétés.* — *Crouton Chef d'école*, tableau en un acte. — Il y a plus qu'une revue critique du salon de 1837 dans cette petite pièce; il y a une intrigue qui, quoique peu neuve et peu originale, suffit cependant pour doubler l'intérêt attaché ordinairement à ces sortes de productions. Celle-ci a le mérite d'être gaie et amusante; on ne peut pas le lui contester. Crouton chef d'école est un pauvre peintre d'enseigne qui se trouve avoir exposé à son insu une *Danaé*; quoiqu'il n'en soit pas l'auteur, il consent à passer pour lui; ce tableau devient incessamment l'objet de l'admiration publique: c'est un chef-d'œuvre! Il faut à Crouton une foule d'ovations auxquelles il se prête de la meilleure grâce du monde, sans s'inquiéter si le véritable auteur ne viendra pas revendiquer les honneurs et les faveurs qu'il reçoit en son nom. Après avoir traversé quelques scènes d'amour et de quiproquos, dans lesquelles est jeté un fou peu divertissant, on découvre l'artiste qui a peint le tableau, et on reconnaît que les mots: *Crouton fecit* inscrits au bas, ont été tracés de la main de Girodet; il en avait fait ainsi la critique. Tout cela est bien entortillé, comme on voit; mais il y a eu succès, nous le constatons. Les auteurs sont MM. Théaulon et F. de Courcy.

Palais-Royal. — *La Comtesse du Tonneau*, comédie en deux actes, mêlée de chants. Les succès se tiennent à cet heureux théâtre, comme les anneaux d'une longue chaîne. *La Comtesse du Tonneau* en donne

une nouvelle preuve dans celui qu'elle vient d'obtenir à grand fracas d'applaudissemens. Tout en remplaçant encore sur la scène les personnages, un peu usés au théâtre, de Louis XV et de Mme Dubarry, M. Théaulon, l'auteur, homme d'esprit et de talent, a su leur imprimer une physionomie neuve et originale; il les a placés, dans une intrigue où l'intérêt, l'esprit, le sentiment et la gaieté sont répandus avec profusion et avec goût. C'est dans les mémoires de Mme Dubarry, l'un des ouvrages sortis de la plume féconde d'un de nos plus spirituels romanciers, M. Touchard Lafosse, que M. Théaulon a trouvé la donnée principale de *La Comtesse du Tonneau*. Il aurait peut-être pu tirer encore un meilleur parti de l'anecdote sur la quelle il a bâti sa pièce; mais puisqu'elle a complètement réussi, il se trouve naturellement justifié par ce succès. On en doit une large part à notre spirituelle actrice Déjazet, qui a déployé dans le rôle de Jeanneton une verve d'espièglerie, un entrain, une grivoiserie, qui lui ont mérité les honneurs du rappel; elle a cédé aux demandes instantes du public et est venue, tout émue, recevoir les marques d'enthousiasme de toute la salle.

— *Porte St-Martin.* — *Urbain le Mauvais*, drame mêlé de chants, a été traité par les cinquante personnes qui composent le public peu noble et peu courtois de ce théâtre, ainsi que sa qualification le permettait. Le pauvre garçon n'a pas eu le petit mérite de savoir intéresser un seul des spectateurs soudoyés. C'est donc une triste chûte que nous enregistrons. Que M. Laurencio, l'auteur, n'en soit pas malade.

— *Ambigu-Comique.* — *Paul et Julien*, Vaud. en deux actes. — C'est un dimanche qu'on a donné, pour la première fois, cette petite pièce, le *Pêcheur Gaspardo* n'ayant pas permis qu'elle fut jouée au milieu de son incommensurable succès. Les habitués de ce jour de repos n'ont pas trouvé cela mauvais. C'était du nouveau pour eux qu'une première représentation le dimanche! — *Paul et Julien* sont deux frères jumeaux, dont l'un veut embrasser la carrière militaire, et l'autre celle de l'industrie; ils excitent tour à tour par leur position devenue brillante l'ambition amoureuse et indécise d'une jeune fille qui finit par donner la préférence à l'industriel. A travers cette combinaison de scènes peu intéressantes se trouve jeté un personnage fort gai et fort amusant, sous les traits de francisque jeune; cet acteur peut revendiquer à bon droit la plus grande part du succès qu'à obtenu ce petit ouvrage, sans conséquence d'argent pour le théâtre.

— *Folies-Dramatiques.* — *Micaela*, drame vaudeville en trois actes. — Un ère de prospérité semble s'annoncer pour ce théâtre; elle se signale par un bon choix de pièces nouvelles et par la présence de nouveaux acteurs intelligens, et surtout par celle de jolies et gracieuses actrices. Avec la bonne dose d'habileté et d'expérience que possèdent les Directeurs, il est certain que les Folies-Dramatiques, occupant jadis la dernière place dans la hiérarchie théâtrale, reprendront un rang de distinction à côté de la Gaité et de la Porte-Saint-Martin. Après le succès légitime du drame de M. Deyeux, le *Muet de Barcelone*, nous avons à constater la réussite complète de *Micaela*, drame vaudeville de MM. Cogniard, Poujol et Maillard. Cet ouvrage, fait avec conscience et talent, renferme plusieurs scènes remarquables, qui sont jouées avec assez d'ensemble par les acteurs, et surtout par Neuville et Mlle Nathalie, dont quelque théâtre de vaudeville s'emparera probablement au préjudice du public du boulevard du Temple.

— *Cirque-Olimpique.* *Les Massacres de St-Domingues*, grand drame militaire en trois actes. — Le premier massacre commis par les auteurs, MM. Prosper et Anicet, c'est celui qu'ils ont fait du noble et sublime caractère du noir Toussaint-Louverture, le libérateur, le pacificateur des îles de St-Domingue. Est-ce à eux ou à la censure qu'on doit l'ignoble travestissement qu'a subi cet homme, que l'histoire contemporaine compare à Napoléon, et qu'elle fait aussi grand dans son pays qu'il a affranchi de l'esclavage, que l'empereur l'était chez nous?

Mais laissons aux feuilletonnistes la mission honorable de blâmer et de stigmatiser les vrais coupables d'un aussi triste sacrilège, et contentons-nous, dans notre petit cadre, de constater l'immense succès obtenu par les décorations, la mise en scène, les danses, et surtout par un énorme chien qui a joué avec une intelligence surprenante, une scène fort intéressante. Mme Albert est toujours une fort belle femme; mais elle n'a pas cessé d'être une fort médiocre actrice.

MARIA-DOLORÈS.

Je n'ai point connu la danseuse *Maria-Dolorès*, l'illustre devancière de *Mata-Florida*; mais ce que l'on m'en a dit, je vais vous le raconter.

La Dolorès, appelée par la tendresse du diminutif espagnol *Dolorita*, fit ses premiers pas, c'est bien le mot, dans le sanctuaire et devant le maître-autel de la communauté de *Huelgas*, une des plus riches et des plus considérables communautés de toute l'Espagne.

Jeune, belle, et surtout précoce comme toutes les femmes bien nées, fatiguée de son amour divin qui, suivant elle sans doute, n'embrassait pas tous les amours; indignée, peut-être, d'avoir toujours à danser pour une foule de saints en toile peinte, en pierre, en marbre et en or, spectateurs impassibles qui ne souriaient ni à ses sourires, ni à ses regards, ni à ses agaceries voluptueuses. — Un soir elle dit adieu à la vie du cloître pour aller vivre de la vie de tout le monde: elle quitta le rosaire pour l'éventail, le voile de la béguine pour la mantille de la coquette, la cellule d'une religieuse pour le boudoir d'une jolie femme, les grilles d'un couvent pour les coulisses d'un théâtre. — Elle se fit danseuse!

L'église réclama, de toute sa puissance et de toute la force de ses poumons, contre cette révolte des sens et de la chair: mais le grand chancelier d'Espagne intervint dans ce curieux débat de la religion et de l'amour: *Dolorès* était belle; *Dolorès* dansait comme un ange: on lui permit, au nom du roi, de se damner et de faire damner les autres. —

« Allons, ma bonne fille! tu es jeune, fraîche, jolie; tu as la peau blanche, les yeux bleus, les cheveux noirs, et tu sais danser: va donc à la grande ville, ambitieuse; marche! et surtout, danse! — »

Engagée, peu de temps après, dans une troupe de danseurs ambulans, *Dolorès* devint, pour la vie, la maîtresse amoureuse et adorée d'un de ses camarades, *el Curro*, noble étudiant, fugitif comme elle, et qui venait de renoncer à la gloire de la science pour courir après la gloire du plaisir, comme *Dolorès* avait renoncé à l'éternelle béatitude du ciel pour se livrer, corps et âme, aux passagères jouissances de la terre.

Trois ans plus tard, *el Curro* et *Dolorès* étaient déjà la providence du théâtre *d'el Principe*, à Madrid; la Cour elle-même partagea l'engouement de la ville entière pour le couple gâté, suivant une expression du temps; *l'Escorial* convoqua des chanteurs, des poètes, des musiciens, pour célébrer et honorer une religieuse qui avait renié son dieu, et un gentilhomme qui avait renié son nom!

La grandesse d'Espagne chercha, dans les souvenirs de la vieille politesse Castillane, des salutations et des respects, afin de s'incliner encore plus devant la marotte d'un baladin; les nobles dames du palais inventèrent les sourires les plus doux, la bienveillance la plus exquise, afin de mieux accueillir et embrasser une baladine!

Ce furent là de beaux jours et de belles fêtes pour le danseur que la Cour appelait familièrement *Cavallero*, pour cette danseuse que le roi des Espagnes et des Indes caressait chastement sur le front, en la nommant tout bas: *Dolorita*!

Pauvre fille! pauvre *Dolorès*! pauvre danseuse! aujourd'hui, tenez,

à l'heure où je vous parle, elle pleure, elle gémit, elle se souvient, elle souffre, elle ne danse plus! et je vais vous dire pourquoi:

Une gloire manquait à toutes les gloires d'*el Curro*, une gloire enviée par-dessus tout en Espagne; la gloire du Tauréador empêchait le danseur de dormir; les castagnettes alourdirent sa main si preste et si légère; le tambourin résonna mal à son oreille, et la couronne de fleurs pesa trop sur son front et sur sa tête. Il brisa donc ses castagnettes; il déchira son tambourin; il éparpilla les fleurs de sa couronne, pour aller demander à la foule brillante du cirque le manteau d'écarlate, les banderolles rouges, des sandales et une épée.

L'Espagne l'avait proclamé son plus beau danseur: *el Curro* voulut être aussi le plus brave Tauréador de l'Espagne, et il le fut bientôt.

Jamais l'arène de Madrid n'avait vu dépenser autant de courage, de souplesse, de force, de grâce et d'esprit. Chaque lutte d'*el Curro* était une solennité pour toute la ville; chaque course était signalée par un nouveau trait de sa hardiesse, de son bonheur et de son sang-froid: il jouait sa vie contre un bravo ou un applaudissement; il narguait son adversaire et le menaçait en se jouant de lui; il le défiait avec un geste, l'irritait avec un juron, avec un éclat de rire, avec une poignée de poussière.

Un beau jour, ou plutôt un mauvais jour, après un combat de deux heures, l'animal, furieux d'abord, parut vouloir se calmer et s'arrêta; le dernier signal de la course se fit entendre, et le peuple tout entier se leva pour assister de plus près à un dénouement, et à une mort promise.

El Curro, aussitôt, ramasse son épée, et attend de pied ferme, le front haut, la tête découverte, le jarret tendu; mais, dédaigneux ou impuissant, le taureau demeure calme et se couche; indifférent aux cris de la multitude, rien ne semble plus l'émouvoir, ni les insultes des spectateurs, ni les fanfaronnades de son adversaire, ni les pierres, ni les flèches qui tombent sur lui de toutes parts; tout-à-coup il se relève froidement, à son gré et à son aise, mesure de l'œil l'espace du cirque, se promène, se retourne brusquement, aperçoit *el Curro* à quatre pas de lui, et s'élançait....

Surpris par cette manœuvre, le Tauréador essaie un écart, trompe le taureau, et veut fuir pour mieux le vaincre; mais le peuple indigné le désapprouve, le blâme et le siffle....

Alors, m'a-t-on dit, *el Curro* s'arrêta à son tour: Il regarda fièrement cette foule de juges et d'ingrats, jeta bas sa mante et ses banderolles, s'agenouilla et tendit son épée. L'animal irrité enfin, bondit autour de lui, recula, prit son élan, et au même instant le Tauréador et le taureau roulèrent à vingt pas l'un de l'autre, tous les deux blessés au cœur, tous les deux vainqueurs et mourans: Quelle mort pour un taureau! quelle mort pour un danseur!

La joie publique éclata par des transports d'enthousiasme; et au milieu des hurras, des cris et des applaudissemens, une femme jeune et belle se précipita dans le cirque, furieuse, échevelée, un poignard à la main: elle se jeta sur le taureau qui expirait, le frappa à coups pressés, et alla tomber elle-même aux pieds du Tauréador.

Cette femme, c'était la *Dolorès* qui venait voir mourir *el Curro*, son amant!

Voilà pourquoi la danseuse pleure, souffre et se désole aujourd'hui, en se souvenant de sa gloire, de son bonheur et de ses amours d'autrefois.

Le double deuil du Tauréador et du danseur fut signalé à Madrid, par des cérémonies et une pompe vraiment inimaginables. La Cour et la ville assistèrent aux obsèques d'*el Curro*, et la voiture d'apparat de Ferdinand VII accompagna ses dépouilles mortelles jusque dans l'enceinte du *Campo-Santo*.

Là, un prédicateur célèbre de la chapelle royale, Don Luis Lalara,



prit la parole et prononça officiellement l'oraison funèbre de la victime; et dès qu'il eut cessé de parler, tout le peuple entier se prit à pleurer, en dansant autour de cette fosse mortuaire que les fossoyeurs eux-mêmes oubliaient de combler.

Et jusqu'au soir, cette foule resta là et se répandit dans le cimetière, exécutant à grand bruit, à grands pas et à grands gestes, une véritable danse des morts dansée par des vivans, à travers les fleurs,

les marbres, les pierres, les saules, les gazons tumulaires et les ossements.

Bienheureux ou malheureux peuple!

En France, un ministre disait de la nation: Ils chantent, ils paieront. Ne pourrait-on pas dire de l'Espagne: Ils dansent, ils mourront!

Louis LURINE.

PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES,

rue Poissonnière n. 15.

Cette maison, où l'enseignement est dirigé par Mlle DESMAREST, élève de M. LEVY, et d'après les principes de ce savant instituteur des femmes, nous a paru recommandable surtout par les soins constants qui sont donnés particulièrement à chaque élève. La disposition des classes, qui ne permet de recevoir dans chacune qu'un nombre restreint de jeunes demoiselles, est favorable sous ce rapport, non moins que sous celui de leur santé.—Un jardin fort agréable et assez spacieux est, en outre, consacré à leurs récréations. Nous avons remarqué avec plaisir que dans cet établissement l'éducation n'est pas négligée pour l'instruction: on s'y occupe, en effet, de cultiver les qualités du cœur comme de développer celles de l'esprit.

PAPETERIE WEYNEN

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 10, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 315.

— Au milieu des merveilles de toute nature qui appellent et captivent l'attention publique, il en est une que nous devons signaler à notre tour parcequ'elle a déjà reçu de presque toute la presse parisienne son brevet de chose rare et extraordinaire. Nous voulons parler du jonc phénoménal exposé chez son propriétaire M. Farge, passage des Panoramas, galerie Faydeau, n° 6. On lit sur l'étiquette qu'il porte: « Prix, 5,000 fr. ! Il est offert une somme de 500 fr. à la personne qui en découvrira un pareil ! » Les amateurs de curiosités pourront, au besoin, en allant admirer le jonc de M. Farge, faire emplette de fort jolies cannes à pomme d'or, de badines en baleine noire ou blanche, de cannes en rhinocéros, ou en écaïl, ou en os de requin; et en général de toute espèce de cannes de fantaisie confectionnées dans le goût le plus moderne et le plus original. M. Farge tient aussi un grand assortiment de parapluies et d'ombrelles garnies en étoffes des plus nouvelles.

SCIENCE MÉDICALE.

Ovide a dit que le sourire d'une bouche édentée est un préservatif contre l'amour, et Martial, que, sans dents, il n'est pas de figure gracieuse et agréable. Il n'y a rien, à notre avis, de plus rationnellement vrai. Personne ne doit ignorer en outre que les dents sont les premiers agens de la nutrition, et conséquemment de l'existence. On comprendra donc le mérite des recherches et des études sérieuses et étendues auxquelles le chirurgien dentiste doit se livrer pour arriver à découvrir les moyens conservateurs des dents, et quand on les a malheureusement perdues, pour remplacer et rendre à la bouche un ornement que le besoin de plaire fait regretter, et que l'estomac, dont les fonctions sont souvent interrompues par le défaut d'une préparation suffisante, exige impérieusement.

C'est dans le double point de vue de prévenir d'abord les inconvéniens de la perte des dents que M. Audibrant, chirurgien dentiste, membre de plusieurs corps savans, et dont la réputation est basée sur une longue et habile expérience, a composé son *Elixir anti-scorbutique*, approuvé par diverses sociétés de médecine; et c'est ensuite pour remédier à l'absence partielle ou totale des dents, qu'il s'est livré aussi à la fabrication des dents artificielles minérales, imitant à s'y méprendre les dents naturelles, et remplissant par leur solidité et leur confection les mêmes conditions.

MM. les dentistes trouveront chez M. Audibrant, rue de Valois-Palais-Royal, N° 2, un assortiment de dents minérales bien supérieures à celles qui ont été employées jusqu'à ce jour.

— A louer, tout de suite, dans l'un des quartiers les mieux habités de Paris, boulevard des Italiens, n° 2, entre les deux passages de l'Opéra, un joli appartement meublé avec goût et élégance. S'adresser, pour les renseignemens, au concierge de la maison.

EN VENTE

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

LE GÉNOIS **MUSARD.**
LE CORSAIRE NOIR **JULLIEN.**
LA CHANSON PROVENÇALE **TOLBECQUE.**
LEMARDI GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA. **MUSARD.**
LE VOYAGE MUSICAL **JULLIEN.**

VALES, MAZOURQUES, etc.

LES FLEURS D'HIVER **OFFENBACH.**
MAZOURQUES POLONAISES **CH. SOLTIR.**
LES FILLES DU DANUBE (DUFRENE) **STRAUSS.**
LES BOHÉMIENNES **A. HERGET.**
LES AMAZONES (Valse) **OFFENBACH.**

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publiée dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Le gérant SERRE.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départemens et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. Affranchir.

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an 36 fr.
 Pour six mois 18

On ne souscrit pas pour moins de six mois.
 On reçoit des annonces.

Imprimerie de A. BELIN, rue Sainte-Anne, 55.

Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres

UN AN : 56 FRANCS



LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS.

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — SCMITZ.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.



Le numéro de ce jour est accompagné d'un quadrille nouveau, pour piano, intitulé : *TIVOLI*, composé par M^{lle} CHARLOTTE BROWN, et exécuté à grand orchestre aux concerts Jullien.

CHRONIQUE.

* Au Théâtre Castellane, une des dernières et sans contredit la plus brillante solennité musicale, a été la représentation l'*Abencerrage* : un libretto bien conduit, des vers gracieux, et par momens, des strophes ravissantes, pleines de poésie, d'âme et de cette délicatesse de sentiment qui distingue toutes les productions de M^{me} Louise Colet, la charmante muse du Midi; une musique pure, harmonieuse, savante quelquefois, toute semée de ravissantes mélodies, dont quelques unes, grâce à l'obligeance de l'auteur, M. Colet, pourront être appréciées bientôt par les abonnés de la Danse, devaient assurer à cet opéra, sur le Théâtre de l'hôtel Castellane, un succès que serait heureuse de recueillir notre scène lyrique.

* Voici les noms et l'ordre de réception des élèves admis à concourir pour le grand prix de composition musicale : MM. Deldevez, élève de MM. Berton et Halévy; Gounod, élève de MM. Lesueur et Halévy; Placet, élève de M. Berton; Chollet, élève de M. Lesueur; Bezozzi, élève du même maître. Le sujet du concours est une grande scène lyrique, intitulée : *Marie Stuart et Rizzio*. Les paroles sont de M. Léon Halévy, auteur de la tragédie du *Czar Démétrius*.

* M. Pilati, vient de faire représenter avec succès au Théâtre d'Adelphi, à Londres, un nouvel opéra intitulé : *le Roi du Danube*.

* Nourrit a fait ses adieux aux Bruxellois dans l'opéra de la *Juive*, admirable partition de M. Halévy. Il les a quittés en emportant 15,548 f. — de récolte. Ce célèbre chanteur est en ce moment à Marseille, où il doit faire retentir les voûtes du théâtre de ses puissantes mélodies, devant une salle comble, se renouvelant à chacune de ses représentations.

* M. Potier, pianiste distingué, l'un des fils du célèbre acteur, vient d'épouser M^{lle} de Cussy, fille d'un artiste.

* M. Félix Gatayes, jeune pianiste que son talent placera bientôt à côté des Haendel et des Liszt, de retour d'un voyage en Suisse et en Italie, dans lequel il a recueilli des couronnes et des écus, est en ce moment à Paris. Ce qui a contribué surtout à agrandir sa réputation de compositeur distingué, c'est un duo javanais pour deux pianos, de sa composition, qu'un marchand de musique de Genève, où il l'a exécuté, a acheté et fait graver. M. Gatayes va continuer ses excursions dans les pays étrangers. Après avoir laissé des traces de son court séjour à Paris, où il se fait entendre dans les concerts, il repartira pour Londres et de là pour l'Italie, où l'attendent de nouveaux succès. — Nous publierons très-incessamment une suite de valse de M. Félix Gatayes, dont nous venons de faire l'acquisition.

* M. et M^{me} Paul Taglioni, sont repartis pour Berlin, d'où ils n'étaient venus à Paris que pour danser le *pas styrien*, dans la représentation donnée au bénéfice de leur sœur. Les cœurs d'artistes se comprennent.

* Une transfuge du théâtre de Bruxelles, M^{me} Strolz, vient de signer un engagement avec le directeur de l'Opéra. Elle doit débiter dans la *Juive*, et chanter le rôle créé par M^{lle} Falcon.

* Une souscription ayant été ouverte par les députés du Rhône, pour donner le 6 mai un bal au profit des ouvriers de Lyon, M. Duponchel s'est empressé d'offrir la salle de l'Opéra, et Musard son orchestre. Le public a donné son argent, et l'œuvre s'est accomplie dignement.

* Les répétitions de la *Chatte changée en femme* sont reprises à l'Opéra. On assure qu'un petit ballet en un acte, dont le sujet a été emprunté à un récit de M. de Châteaubriant, succèdera à ce grand ballet. M^{lle} Athalie Fitzjames y fera son premier début.

* *Marino Faliero*, opéra de Donizetti, vient d'obtenir un grand succès à Bologne, parmi les compatriotes du compositeur.

* M^{lle} Taglioni, avant de se rendre à Londres, où elle est en ce moment, a donné deux représentations sur le théâtre de Rouen. Bouquets et couronnes, enthousiasme admirateur, et applaudissemens frénétiques, rien ne lui a manqué. Les Rouennais sont aussi galans que les Parisiens. Et puis le beau n'est qu'un : il plaît à tous et partout.

* On parle de reprendre *Lestocq*, et d'autres pièces anciennes,

à l'Opéra-Comique. Toutes ces reprises ne nous empêcheront pas d'apercevoir les embarras où se trouve le directeur Crosnier, homme toujours prodigieusement habile. Au contraire, elles les démontrent et les prouvent. *Le Duc de Guise* sera représenté en l'année 1858, s'il est su.

* Duprez obtient toujours beaucoup de succès dans *Guillaume Tell*; sa voix est vraiment d'une sonorité admirable, elle produit un puissant effet sur le public. Ce chanteur a renoncé complètement au rôle de *Stradella*. C'est dans les *Huguenots* qu'il doit soumettre son habile instrument à de nouvelles épreuves musicales. Nous sommes prêts à l'entendre.

THÉÂTRES.

— *Gymnase-Dramatique*. — Ce théâtre accueille aussi bien les ouvrages gais que ceux du genre larmoyant; et le public fait absolument comme ce théâtre. Après le léger succès d'*Un Colonel d'Autrefois*, nous enregistrons aujourd'hui le nouveau succès d'un petit drame en deux actes, la *Vendéenne*, dont M. Paul Dupont est l'auteur. La donnée en est d'une excessive simplicité, et les détails aussi. C'est ce qui réussit le mieux quelquefois à la scène. Un Vendéen, qu'on accuse d'être le complice de Georges Cadoudal, est condamné à mort. Marie, sa fille, soutenue et dirigée par un jeune aide-de-camp du premier consul, vient à pieds à Paris pour obtenir la grâce de son père... Sublime et héroïque dévouement! Elle est introduite clandestinement auprès de Joséphine, qui, après lui avoir refusé cette grâce, cède à ses douleurs et l'accorde enfin au moment même où Napoléon reçoit le titre d'empereur. C'est une occasion de clémence qui arrive heureusement pour le dénouement de la pièce. Une toute petite actrice, âgée de quinze ans, a débuté par le rôle de la *Vendéenne*. Elle se nomme Rachel; elle a réussi, malgré son organe de trente ans; elle a même subi l'ovation du rappel.

— *Gaité*. — Nous avons à vous entretenir de deux pièces nouvelles représentées dernièrement à ce théâtre : l'*Ecole de Danse à soixante-quinze centimes le cachet*, vaudeville en un acte, et *Une Femme Malheureuse*, grand drame en quatre actes. La première est une de ces bouffonneries qui ne manquent jamais leur effet sur le public facile au rire des théâtres du boulevard. Elle a réussi. — La seconde, *Une Femme Malheureuse*, malgré toutes ses douleurs, l'est encore beaucoup moins que l'administration de la Gaité, qui, depuis quelques mois, prouve bien peu de bonheur et d'habileté dans le choix de ses grands ouvrages. Ce drame est le pendant du *Joueur*, moins les conditions de mérite qui en ont fait l'immense succès; là, c'était toute l'existence d'un joueur avec les résultats funestes de cette fatale passion : le tableau était vrai et plein de moralité; ici, il est faux et ne touche pas : c'est un libertin dont la vie se passe à flétrir et à déshonorer des malheureuses; car, quoique le titre n'indique qu'une seule victime, il y en a plusieurs dans l'ouvrage, sans compter encore le public, qui nous a semblé cette fois la première. Les auteurs de ce drame, qui n'a pas eu de succès, sont MM. Gustave Lemoine et Ory. — Mlle Théodorine a débuté par le rôle d'*Une Femme Malheureuse*. C'est bien malheureux pour elle et pour son talent.

ADIEUX DE TAGLIONI.

Encore un diamant qui se détache et qui tombe de la couronne du royal Opéra; encore une brillante étoile qui file au firmament de ce splendide et merveilleux théâtre! Et de deux en vingt jours, Nourrit et Taglioni! Le chant et la danse sont en deuil; laissons-les pleurer ensemble leurs plus dignes représentans! — Notre danseuse aérienne s'est montrée pour la dernière fois, le 22 avril, sur la scène de ses innombrables triomphes. Le Paris noble, riche, élégant, le Paris protecteur des arts et ami des grands artistes était présent; il garnissait la salle de l'Opéra jusqu'au comble. C'était vraiment une magnifique et solennelle fête privilégiée; car il y a eu beaucoup d'appelés, mais bien peu d'élus. Malgré la longueur du spectacle, qui a duré de sept heures à une heure et demie du matin, l'enthousiasme ne s'est pas un seul instant refroidi pour celle que nous ne devons plus revoir, peut-être; au contraire, *Bayadère* pudiquement voluptueuse, ou *Sylphide* de l'air, ou *Diane* des forêts, Taglioni, plus

ravissante, plus merveilleuse, plus enchanteresse que jamais, au commencement de la soirée comme vers la fin, a su, dans chacune de ses sublimes créations, provoquer et multiplier les extases admiratifs, les cris d'acclamations et les frénétiques applaudissemens. Elle a dansé avec une légèreté, une vigueur, une grâce qui lui appartiennent à elle seule. Redemandée de toutes les parties de la salle, comme par une seule voix, elle a reparu tout émue d'un pareil triomphe, et aussitôt une pluie de bouquets, de fleurs et de couronnes a inondé la scène; alors, l'enthousiasme était au plus haut degré d'effervescence, et l'émotion sympathique que ces touchans adieux inspiraient dans le public, comme au milieu de tous ceux qui l'entouraient, s'exprimait bien visiblement sur toutes les physionomies. Mlle Taglioni nous a quittés en emportant les regrets de la foule dont elle était admirée. Son souvenir restera éternellement dans nos cœurs! Dieu veuille qu'entre elle et nous ce soit au revoir!

MOSAIQUE.

Par le grand saint Christophe de Magdebourg et les trois rois mages de Cologne! si j'osais, je vous conteraient bien un conte qui m'est revenu, un conte fantastique!

C'était du temps que Paganini, le pâle maestro, vint pour la première fois à Paris, tout seul sur la grande scène de l'Opéra, avec ses longs cheveux, son regard sombre, son habit de deuil et ce violon qui pleurait sous l'archet; ce même violon de Crémone, disait-on, qu'avait rêvé Hoffmann, harmonieuse prison où soupirait d'ineffables gémissemens une pauvre âme en peine captive.

Il y avait alors en Italie, à Bologne, la cité dilettante, parmi tous les princes de la fioriture et de la roulade, un petit chanteur ignoré, misérable ténor de troisième ordre, dont la voix pâle et grêle venait à grand-peine expirer au *fa*: *povero!* qui n'était pas même né sous ce beau ciel d'Italie, sous ce brûlant soleil qui met des notes d'or dans la poitrine et de chauds reflets sur les traits brunis de ses enfans!

— Qui chante aujourd'hui la romance du batelier dans *Guillaume Tell*?... Qui chante le rôle du colporteur dans la *Gazza*?...

— Eh! le pâle Français, si toutefois sa frêle voix du nord n'est pas morte ce soir dans son gosier: pauvre Français!

Or, ce jour-là même, pendant que le désespéré chanteur demandait en vain à son larynx épuisé quelques sons filés, deux ou trois pauvres petites cadences, quelques notes pures et franches pour sa tâche du soir, on frappa doucement à sa porte, deux petits coups, comme frappe un mendiant ou un juif.

C'était, en effet, un juif de Bergame, un colporteur, dont vingt fois déjà l'artiste avait vu chez lui la cape noire jaunie, les mains longues et décharnées, la longue barbe mêlée et le profil misérable.

Il se tenait debout au milieu de la chambre, devant le chanteur, et sous le rayon du couchant qui pénétrait par la fenêtre ouverte. Depuis, l'artiste se souvint que jamais avant ce soir-là il n'avait vu les longues mains du juif aussi pâles, l'angle de son nez alongé si diaphane et aminci, l'éclat de ses yeux si brûlant sous leurs profonds orbites, si rempli d'éclairs étincelans, d'irrésistibles fascinations.

— Prenez, prenez, disait-il: cette liqueur n'a d'autre valeur pour moi que celle de quelques misérables baïoques; pour vous, elle est sans prix. Pour vous, ce flacon renferme la gloire, la richesse, des millions! Buvez, buvez! il y a là toute la fortune, toute la carrière d'un grand artiste. Buvez: c'est votre voix qui est emprisonnée dans ce verre!

Avriez-vous bu le poison du juif?... l'artiste n'hésita pas.

Ce même soir, son rôle manqua au théâtre de Bologne; et parmi vingt saluts l'impresario jetait au parterre inquiet et bruyant une excuse de maladie subite pour le pauvre Français. Hélas! on ne songeait pas à lui dans la salle. Cette absence ne dérangeait rien au plaisir attendu.

On en battit des mains, on l'applaudit : pour la première fois peut-être on l'applaudit, absent !

Le lendemain, quand le Français à son réveil essaya sa première note, une voix claire, pure et vibrante, une voix inconnue se répandit dans sa chambre, la remplit, et monta au plafond, autour des lambris, comme un parfum d'encens. L'artiste frissonna : car ce n'était plus sa voix, à lui, sa faible voix si ingrate et si péniblement travaillée, ce n'était plus sa voix ! Tout agité d'espoir et de peur il ouvrait la bouche, et des sons d'une douceur infinie, d'une facile puissance, les purs accords qu'il avait rêvés quelquefois peut-être dans ses désirs d'artiste s'échappaient comme à son insçu de ses lèvres tremblantes : c'était la voix de son âme qui enfin s'était ouvert un passage. Le *fa*, cette borne infranchissable, cette tâche ardue dont l'effort déchirait toujours sa poitrine haletante, le *fa* était dépassé aujourd'hui ! deux sons plus élevés avaient vibré déjà sans peine et perlés comme des soupirs de flûte à son oreille ; et enfin jaillissait de sa poitrine le *si*, cette note inouïe jusqu'alors, cet effort prodigieux, inconnu, dont l'éclat inexprimable semble n'être point de la voix humaine, et qui faisait trembler et pleurer, hier encore, dans : *Mathilde idole de mon âme !*

A lui, maintenant, au pauvre chanteur français ignoré dont la voix reculait la veille devant une romance, à lui les premiers rôles, à lui la royauté de l'art ! A lui, petit et frêle, à lui la grandeur et la beauté du talent ! Ne voyez-vous pas qu'il lui est venu, cette nuit, la plus belle, la plus puissante voix de l'Italie et du monde ! Vous ne le connaissiez pas hier : à lui seul aujourd'hui les bravos, les cris de la foule, à lui la gloire et la fortune. Hier, vous n'aviez pas d'assez petits rôles pour lui en faire la charité : maintenant, à lui les chants de Rossini et de Meyerbeer, à lui tout le glorieux passé de ces mattres, à lui leurs harmonieuses veilles, les espérances de leur avenir : à lui Othello, à lui Robert, à lui Arnold. Le noble, l'entraînant, le touchant Arnold ! à lui, enfin, le ciel de la patrie ; à lui, l'immortalité d'artiste que l'on donne en France ; à lui, la grande scène de l'Opéra !

Vous l'y avez entendu hier encore, Duprez !

Pendant que l'Académie royale tressaille aux éclats de son immense succès, que les Italiens chantent à Londres, et que l'Opéra-Comique attend je ne sais quoi pour nous donner enfin le *Duc de Guise* tant promis, le théâtre de la rue Richelieu, notre première scène dramatique, vide ses vieux cartons et se met en frais de débuts et de reprises. Il est venu à l'administration nouvelle la malicieuse idée de nous faire comparer nos chefs-d'œuvre d'il y a huit ou neuf ans avec les vieilles tragédies à chlamydes, à manteaux de pourpre et à décors usés du répertoire ; de mettre en regard nos jeunes renommées dramatiques avec les antiques gloires qu'on laisse dormir maintenant sur les rayons de nos bibliothèques. A cela, ce n'est pas le vieux Corneille qui a perdu : certes, on pourra long-temps encore réveiller sans crainte le grand vieillard de son sommeil d'immortalité, et le tirer du glorieux lointain que le passé lui a fait. Merci à Joanny et à Ligier, les nobles artistes, de lui avoir fait cette fois dignement les honneurs de la Comédie-Française !

Le bruit se répand toujours que l'Odéon va rouvrir, et que l'on bâtera prochainement le long des boulevards le second théâtre français : ce n'est rien.

Le Vaudeville va regretter sa fine et spirituelle comédienne, mademoiselle Brohan. Pauvre Vaudeville ! il lui reste *Polly* pour le dédommager de cette perte.

Si les Variétés ressuscitent au passage des Panoramas, c'est grâce à M. Bayard, on le sait ; si l'Ambigu ramène chaque soir la foule à ses portes, sans doute il le doit au transparent qui fixe, en lettres de feu, *Gaspardo* à son fronton ; si la Porte-Saint-Antoine réussit, c'est, dit-on, par l'active habileté de M. Barel ; si les Folies-Dramatiques attirent

au boulevard du Temple, c'est que MM. Cogniard y font jouer leurs spirituelles bluette par la jolie Mlle Nathalie : mais, en vérité, on ne sait pas encore pourquoi le Gymnase se meurt toujours ; pourquoi la Porte-Saint-Martin fait si peu de bruit ; pourquoi le théâtre du Palais-Royal jouit d'une faveur inaltérable.

Nous avons encore, de cet hiver, le théâtre Castellane. — Vous l'avez vu?... Chut ! Comment, vous ne le connaissez pas ? vous n'êtes pas des élus?... Mais, là, vraiment, vous n'y êtes pas allé?... Oh ! malheureux ! malheureux !... Le théâtre Castellane, au faubourg Saint-Honoré !... Mais vous savez.... Non ??... Eh bien ! alors, ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus beau, de plus mignon, de plus comme il faut, de plus dandy, de plus furieux, de plus lion, c'est le théâtre Castellane ! Là seulement, voyez-vous, on chante l'opéra-comique : on ne dit pas le vaudeville autre part ; Philastre et Cambon n'ont pas fait de décors meilleurs ! Il y a là, sur ces planches parfumées, M. A**, M. B**, M. C**, M. D**, M. E**, des amateurs qui, par ma foi ! feraient peur à nos artistes de premier ordre, n'en doutez pas. —

Cet hiver, un soir qu'on chantait la *Gazza* aux Italiens, un de mes amis et moi nous rencontrâmes au foyer le premier rôle, le chanteur par excellence, le lion du Théâtre-Hôtel. — Comme Tamburini est admirable ce soir ! lui dit mon ami. — *Ouè... re prit le lion. Venez donc m'entendre à Castellane, mon cher !*

Malgré tout, c'est une rude tâche que celle de directeur. Les artistes sont un peuple difficile à gouverner, et les artistes amateurs tiennent bien en cela de leurs frères. On dit tout bas qu'il ne faut rien moins que l'habileté connue, la grâce parfaite, l'exquise convenance et l'ascendant de considération du noble impresario pour ne point succomber à la peine ; nous l'en félicitons. C'est aussi un touchant spectacle que de voir, au temps qui court, un grand seigneur se sacrifier à l'art, se soumettre à des tribulations inouïes, courir la chance des jalouses de coulisses, des platanes, des exigences froissées, et apprendre aux dépens de ses aises, de sa tranquillité et des jouissances du *farniente*, que la couronne de roses qu'on a posée sur sa tête n'a pas été dépouillée de toutes ses épines.

Le printemps nous a donné un rayon de soleil, puis l'hiver s'est hâté de revenir. Les bals nous disent adieu. Paris se fait triste, en attendant les beaux jours, qui n'arrivent pas. La pluie, toujours la pluie à battre nos fenêtres ; et, au sortir des fêtes qui remplissent les nuits de fleurs, de danses et d'harmonie, au sortir de l'Opéra, des concerts et des bals, l'humide froidure qui pénètre les épaules et les poitrines sans défense. Prenez garde ! ses atteintes sont cruelles et perfides ; les plus belles en meurent, et nous savons bien des pauvres mères qui pleurent inconsolables maintenant.

On raconte des merveilles de la grande fête qui a eu lieu samedi à l'Opéra : joyeuse souscription des heureux de ce monde au profit des ouvriers de Lyon, la grande cité où vient chaque année s'asseoir, sous le toit du pauvre, cette terrible épidémie, la faim ! Oh ! riches, dansez, dansez pour les pauvres ! prenez votre plaisir sans réflexions tristes, sans arrière-pensée ; ne songez pas qu'il aurait mieux valu donner le prix de cette parure, de ces fleurs aux malheureux, ainsi que pensait le disciple quand Madeleine répandait son parfum sur les pieds de Jésus ; dansez, car votre plaisir est deux fois une bonne action ; car il donnera une aumône au pauvre ouvrier, de l'ouvrage à l'ouvrier qui travaille.

Jusqu'à présent, la plus brillante fête de l'hiver est encore le bal de la liste civile, autre bonne action qui est devenue chaque année le revenu de ceux qui n'en ont plus d'autre. La fête la plus gaie peut-être, la plus joyeusement oubliée de l'étiquette froide et compassée qu'on rencontre si souvent où l'on cherchait le plaisir, mais en même temps toute remplie de bonne grâce et d'exquise convenance, a été la soirée



de la vicomtesse W.... C'était à la fois un raout tout parfumé de fleurs, de jolies femmes, d'aristocratie, de hautes illustrations; un concert plein de ravissantes harmonies; un bal où l'on dansait encore à sept heures du matin.

Il y a quelques temps, nous avons rencontré au point du jour, vers six heures, le long des galeries Castiglione et sur les trottoirs de la place Vendôme, le bal masqué, le bal Saint-Honoré qui s'en retournait chez lui, les yeux battus par le masque, pâle et flétri sous le velours et le satin: les spirituels *malins*, les joyeux *débardeurs*, les brillants *postillons de Lonjumeau*, tout le bal enfin, jetant derrière lui de bruyans adieux à la salle de folie où régnèrent tour à tour Muzard et Jullien, et s'en revenant fatigué, défait, mais l'œil hardi toujours, comme un fils de famille qui s'est fourvoyé toute une nuit. Oh! que le jour fait mal à tous ces oripeaux, pâles phalènes qui brillent aux lumières!

Et les modes, qu'en dirons-nous? Hélas! hélas! où les chercher, où les rencontrer nos modes fraîches et nouvelles de printemps, nos graciennes fantaisies du mois d'avril et du beau mois de mai? La mode est au bal et à l'Opéra; elle ne s'occupera plus désormais que de fleurs, de plumes, de diamans, de turbans et de chaperons. Elle garde les soirs pour elle, et renonce aux jours, que la saison lui fait si sombres et si ingrats. Pour sortir, quand on ose sortir, on se met comme on veut, ou plutôt on ne se met plus! Nous espérons la voir enfin, la charmante fée, aux courses du Champ-de-Mars; nous l'attendions: la pluie seule

est venue nous noyer. Point de calèches légères et coquettes courant dans l'hippodrome comme de capricieuses corbeilles de fleurs; point de ces jolies capottes, de ces chapeaux de paille d'Italie que nous promettent aux beaux jours Baudrand et Lemonnier; point de ces élégans fichus de Mme Lassalle; point de ces étoffes charmantes, de ces gracieux mantelets de tulle que tiennent en réserve Delille et Gagelin. Pour les hommes, ils sont toujours abandonnés de la mode; je ne sais quoi, qui n'est pas elle assurément, est venu les serrer impitoyablement à la taille, au cou, à la poitrine, aux genoux, aux pieds; et il paraît bien qu'ils resteront serrés ainsi, encore toute cette année, en grand danger de ne pouvoir se courber ou s'asseoir sans accident.

Parlons des courses de dimanche dernier.

Assuérus, à M. de Cambis, a vaincu *Icare* et *Norma* à lord Seymour et à M. Lupin.

Elisondo, à lord Seymour, a gagné le prix d'Orléans.

Laocoon, à M. Lupin, a remporté le prix des chevaux de trois ans. Il avait pour concurrent *Royal-Georges* qui, près du but, s'est dérobé et a roulé avec son jockey.

Ce jockey était Robinson, le jockey de lord Seymour, le plus habile, le roi des jockeys! Il y a eu un cri d'effroi dans toute l'arène. Heureusement, Robinson a été retenu un peu dans sa chute par les cordes, et en sera quitte pour de fortes contusions.

Aux premiers beaux jours, les *Steeple-Chase*, les paris de Jockey-Club, et les courses de Chantilly. S. N.

— Au milieu des merveilles de toute nature qui appellent et captivent l'attention publique, il en est une que nous devons signaler à notre tour parcequ'elle a déjà reçu de presque toute la presse parisienne son brevet de chose rare et extraordinaire. Nous voulons parler du *jonc phénoménal* exposé chez son propriétaire M. Farge, passage des Panoramas, galerie Faydeau, n° 6. On lit sur l'étiquette qu'il porte: « Prix, 5,000 fr. ! Il est offert une somme de 500 fr. à la personne qui en découvrira un pareil ! » Les amateurs de curiosités pourront, au besoin, en allant admirer le jonc de M. Farge, faire emplette de fort jolies cannes à pomme d'or, de badines en baleine noire ou blanche, de cannes en rhinocéros, ou en écaïl, ou en os de requin; et en général de toute espèce de cannes de fantaisie confectionnées dans le goût le plus moderne et le plus original. M. Farge tient aussi un grand assortiment de parapluies et d'ombrelles garnis en étoffes des plus nouvelles.

PAPETERIE WEYNEN

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 10, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 515.

En important l'eau et la poudre anglaises pour les soins de la bouche et la conservation des dents, le docteur Z. Addison avait nécessairement à lutter contre cette défiance qu'accueille naturellement tout ce qui est étranger et nouveau. Après plusieurs années d'un succès croissant et constant, c'est à la fois un devoir et un besoin pour le docteur Addison d'offrir au public ses sentimens de reconnaissance pour le patronage bienveillant accordé à son importation, et l'assurance que ses efforts tendront toujours à en mériter la continuation. Les dépôts sont à Paris, chez Geslin, place de la Bourse, 12; à Londres, Regent-Street; à Rio Janeiro, chez B. Wallerstein et compagnie, fournisseurs des palais de S. M. l'Empereur.

EN VENTE

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

LE GÉNOIS **MUSARD.**
LE CORSAIRE NOIR. **JULLIEN.**
LA CHANSON PROVENÇALE. **TOLBECQUE.**
LEMARDI GRAS DE MUSARD A L'OPÉRA. **MUSARD.**
LE VOYAGE MUSICAL. **JULLIEN.**

VALESSES, MAZOURQUES, etc.

LES FLEURS D'HIVER. **OFFENBACH.**
MAZOURQUES POLONAISES. . . . **CH. SOLTIK.**
LES FILLES DU DANUBE (DUFRENE) **STRAUSS.**
LES BOHÉMIENNES. **A. HERGET.**
LES AMAZONES (Valse). **OFFENBACH.**

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publie dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALESSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Le gérant SERRE.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

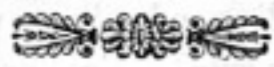
Dans les Départemens et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. Affranchir.

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an. 56 fr.
 Pour six mois. 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.
 On reçoit des annonces.

Imprimerie de A. BELIN, rue Sainte-Anne, 55.



Un Quadrille

NOUVEAU

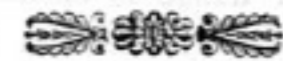
Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres

UN AN : 36 FRANCS



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS.

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — FÉLIX GATAYES.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.

LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.

Le numéro de ce jour est accompagné de nouvelles valses, pour piano, intitulées : **VERGISS MEIN NICHT**, (NE M'OUBLIEZ PAS!) composées par **FÉLIX GATAYES**.

Les Personnes dont l'abonnement expire le 1^{er}. Juin, sont priées de le faire renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal LA DANSE.

CHRONIQUE.

* L'autorité vient de faire démentir la nouvelle d'un privilège, accordé pour l'exploitation d'un théâtre lyrique allemand dans la salle Ventadour. Tant pis pour l'art.

* M. Scribe a composé, pour le mariage de la princesse Hélène de Mecklembourg, une cantate dont la musique est de M. Auber. Duprez et Mlle Falcon sont chargés de l'exécution de ce morceau. La cantate sera chantée à la fin du banquet de l'Hôtel-de-Ville.

* *Armide* va être repris à l'Opéra pour le chanteur célèbre Duprez. Il jouera le rôle de Renaud.

* Duprez a chanté le rôle de Raoul de Nangis, dans les *Huguenots*, et il a obtenu, comme dans *Guillaume Tell*, un succès immense, prodigieux. Il est sorti victorieux de cette nouvelle épreuve, dans laquelle, suivant l'opinion de ses détracteurs, sa voix devait rencontrer des obstacles insurmontables et mortels à la réputation qu'elle avait déjà acquise. Ces méchantes prédictions sont heureusement restées sans effet, et Duprez a su plier sa voix aux exigences de rythme inaccoutumées, et a su exprimer les rapides mouvemens d'harmonie, les élans passionnés, les inspirations hardies de l'école allemande. Cette musique lui est aussi familière que la musique italienne, et son mer-

veilleux talent possède des ressources incalculables, qu'il sait varier à l'infini. L'enthousiasme pour ce chanteur est à son comble. Après le quatrième acte, Mlle Falcon, qui mérite aussi les plus grands éloges, et Duprez, sont toujours rappelés et applaudis frénétiquement. C'est un succès des plus rares.

* La gloire de Duprez ne devait pas échapper à la verve spirituelle et satirique de notre caricaturiste Dantan; il vient de le couler en plâtre, sous le costume d'Arnold, de *Guillaume Tell*. La ressemblance est des plus parfaites : on ne peut pas le regarder sans rire.

* Le nouveau ballet que prépare en ce moment l'Opéra et que nous avons déjà annoncé, a pour titre les *Sauvages*. La musique est de M. Adolphe Adam. On doit l'offrir au public vers les premiers jours de juin.

* La musique de M. Mayerberr vient de remporter en Afrique un triomphe complet. L'art a opéré sa colonisation à Alger. *Robert-le-Diable* vient d'y être joué avec un succès éclatant.

* L'Opéra-Comique se trouve, depuis quelque temps, dans un état de détresse et de dépérissement qui fait comprendre jusqu'à l'évidence l'incurie du directeur actuel, M. Crosnier. Le *Postillon de Lonjumeau* et l'*Ambassadrice*, qu'on a joués et rejoués à satiété, ne produisent plus un son de recette. Les *Etats de Blois*, à l'étude depuis près de quatre mois, ne sont pas encore arrivés au moment de la représentation; vingt fois promise et vingt fois reculée, elle n'aura peut-être pas lieu avant un mois; et, si l'on en croit le bruit des coulisses, suivant les initiés, cet opéra n'aurait tant tardé à être offert au public que pour mieux chûter. Attendons; n'anticipons pas sur l'avenir. Pour triste compensation, on va nous donner l'*Amour platonique*, petit opéra-comique en un acte, œuvre posthume d'Hérold, retouché par M. Eugène Prévost. Profane.

* L'ouverture du Cirque-Olympique, aux Champs-Élysées, a eu lieu dernièrement, par un temps très favorable. De grands embellissemens ont été faits avec goût et élégance, dans ce théâtre en plein air; de

nouveaux danseurs équestres, venus de tout les pays étrangers, engagés récemment, ont débuté avec succès, et parmi eux se trouve une merveille féminine qui danse la *Cachucha* sur un cheval lancé au galop, avec autant de grâce et d'entrain que Mlle Fanny Ellsler sur la scène de l'Opéra. La foule est appelée au Cirque-Olympique. Elle n'y manquera pas cet été.

*. A l'occasion du mariage de S. A. R. le duc d'Orléans, la garde nationale de Paris offrira un bal qui aura lieu à l'Opéra. L'élégance, la nouveauté, l'éclat de la fête qu'on prépare, doivent exciter beaucoup l'empressement général. M. Jacqueminot est président de la commission chargée de surveiller les embellissemens de cette fête. La salle de l'Opéra, y compris la scène, se trouvera, par les dispositions nouvelles, agrandie de moitié; une décoration d'un effet magnifique, et que les peintres les plus habiles achèvent en ce moment, formera le fond et les deux côtés du théâtre. Chaque légion de Paris et de la banlieue aura son trophée d'armes. Ces trophées, disposés par le génie militaire avec un art qui n'appartient qu'à lui, les fanfares des musiques guerrières, les drapeaux dont la salle sera décorée suffiraient pour donner à la fête un caractère qui doit plaire au prince comme aux légions. Un trône, une estrade, décorés avec magnificence, sont destinés à la famille royale. Les loges qui entourent l'estrade seront réservées aux corps diplomatique, aux présidents de la chambre des pairs et de la chambre des députés, aux maréchaux de France.

*. Nous avons constaté, fidèles échos de la presse de la localité et de l'opinion publique à Marseille, le succès d'éclat qu'a obtenu dans cette grande cité l'opéra *Faust*, musique de Spohr, arrangé pour la scène française par M. Clérisseau et de Groot. Aujourd'hui, nous annonçons la mise en vente de la pièce, traduite avec talent de l'allemand, par M. Clérisseau : on la trouve à Marseille, chez Camoin, libraire, Place Royale; et à Paris, chez Barba, Palais-Royal. Les directeurs des théâtres de province monteront sans doute cet opéra, dont le mérite de la musique et l'intérêt du poème, garantissent le succès en tous lieux.

THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE. — *Les Droits de la Femme.* — M. Théodore Muret a voulu, dans la pièce en un acte qu'il a fait représenter dernièrement à ce théâtre, signaler un travers, un ridicule qui a pris naissance dans les mœurs de notre société actuelle. Ce ridicule, nous en devons l'émission au Saint-Simonisme et à Madame Poutret de Mauchamps; lesquels prétendent, sans rire, que la femme ne doit pas seulement s'occuper des soins de son ménage, de ses affections maternelles et de toutes les futilités qui plaisent et conviennent à merveille à son sexe, à son esprit léger et frivole; mais qu'elle peut autant et aussi bien même que les hommes participer aux affaires graves et sérieuses, traiter de politique, jaser science et suivre des matières processives. Mme Madeleine Poutret de Mauchamps est une révolutionnaire qui ne fera de révolution que dans son intérieur; où son mari fait la cuisine et se livre aux soins du ménage. C'est avec cette idée, vraiment bouffonne, et un peu tardivement venue à nos penseurs en jupon, que M. Muret a trouvé le moyen de faire un petit ouvrage comique où l'esprit est semé avec goût et abondance; dans une action bien simple, de laquelle ressort avec éclat, tout naturellement, les sottises et désorganisatrices conséquences qui résulteraient d'un changement de rôles entre la femme et le mari. Restons donc comme nous sommes; c'est le parti le plus sage; ainsi que le reconnaissent les époux de la pièce de M. T. Muret; n'abandonnons pas notre emploi primitif: à l'un, les affaires; à l'autre, les plaisirs. — *Les Droits de la Femme* ont prévalu, et l'auteur a été nommé. Provost n'est pas amusant dans cette pièce; Mlle Dupont laisse

toujours trop deviner la soubrette sous le costume de la femme du monde; Mlle Béranger joue avec gentillesse.

GYMNASÉ. — *Le Secret d'une Mère*, comédie-vaudeville en un acte. *Le Lion Amoureux*, comédie-vaudeville en un acte. — Ces deux ouvrages nouveaux donnés dans une même soirée, devaient seulement, nous le supposons pour mieux justifier le bon goût et l'habileté du directeur, servir de prétexte aux débuts d'une très jeune personne, Mlle Clémentine Davenay, dont les véritables et heureuses dispositions nous avaient frappés; lorsque nous la vîmes s'exercer sur le théâtre de M. le comte de Castellane. Ne nous intéressons donc pas plus au *Secret d'une Mère* qu'au *Lion Amoureux*, qu'une juste sévérité a accueillis très froidement, et répétons encore cette phrase éternelle et d'une large banalité, les auteurs, MM. Théaüton et Paul Dupont, gens d'esprit et de talent, reprendront incessamment une éclatante revanche. Quant à la débutante, Mlle Davenay, nous croyons qu'on n'a pas su tout de suite avec adresse la placer dans le genre d'emploi qui siedrait le mieux à sa voix agréable, à ses petites manières enfantines, et à son regard spirituel et fin: les rôles d'ingénue nous paraissent être ceux qui conviendraient parfaitement à la nature de son jeu, dans lequel il nous a semblé deviner une Déjazet en herbe. Qu'on essaye.

VAUDEVILLE. — *L'Angé Gardien*, comédie-vaudeville en trois actes. — Cet ange, c'est une femme qui, d'abord par reconnaissance, et ensuite par amour, s'attache aux pas d'un homme qui a été le bienfaiteur de son père, et dont elle devient le sauveur invisible dans tous les pièges qui sont tendus à son honneur, à sa bonne foi. L'idée de cette pièce n'est pas neuve; mais elle devait fournir aux auteurs, MM. Dupeuty et Deslandes, l'occasion d'exercer habilement leur talent dramatique. Ils y ont réussi. *L'Angé Gardien*, sous les traits de la charmante Mme Albert, obtient un succès complet et mérité.

AMBIGU-COMIQUE. — *Le Rosaire*, ou *le dernier des Lemos*, drame en trois actes de MM. Desnoyer et de Lavergne. — Je ne trouve rien qui ressemble autant à la roue de l'avare ou prodigue fortune, que les cartons d'un directeur de spectacle: c'est presque toujours le hasard qui lui fait mettre la main sur un bon lot; ou mieux, sur un bon ouvrage dont le succès puisse remplir chaque soir sa large caisse. Et précisément, le plus souvent, quand l'habileté d'un directeur cherche un quaternie, il n'attrape qu'un ambe. Bien heureux encore! à l'égard de la nouvelle pièce, *le Rosaire*, nous ne pensons pas que M. de Cès ait gagné le plus gros lot; non à coup sûr. Ce drame, où l'inceste et le meurtre jouent un grand rôle, se ressent un peu trop des formes et des moyens qui étaient en usage dans les vieux mélodrames; l'action en est lente et parfois se traîne au milieu de monologues qui excitent l'impatience des dandys des loges et le cri aigu, pour ne pas dire autre chose, des habitués du parterre. Cependant, le public voudra voir *le Rosaire*, en même temps que *l'Honneur de ma mère*, qui obtient un succès de larmes. Le théâtre de l'Ambigu-Comique est tellement favorisé de la foule, qu'il est encore possible que *le Rosaire* contribue à prolonger la vogue dont il jouit: nous le lui souhaitons.

Le Fils du Portier, drame-vaudeville en un acte. — L'auteur, M. Eugène Granger, dans son léger et court ouvrage, élève une voix réprobatrice contre les progrès de l'instruction à l'usage de tous: pauvres et riches, faibles et puissans; et il trouve au fond de son idée cette morale: qu'il ne faut pas donner d'éducation et de savoir à ceux qui n'ont pas de fortune. Nous ne sommes nullement de l'avis de M. Granger, et nous croyons que c'est-là au contraire un des bienfaits de la civilisation actuelle. Malgré notre opinion opposée à celle de l'auteur, *le Fils du Portier* a obtenu un succès justifié par quelques jolis couplets, par quelques scènes faites avec talent.

GÂTÉ. — *Une Cause Célèbre*, mélodrame en trois actes. — Voilà encore une nouvelle cause dramatique perdue pour ce pauvre et mal-

heureux théâtre ; l'avocat qui l'a plaidée est M. Gabriel, auteur qui a plus d'une fois, dans le temps, contribué à la fortune de plus d'une administration théâtrale ; il n'aura pas le même bonheur avec une *Cause célèbre* ; cette pièce n'a pas intéressé le public, dont le jugement un peu sévère, mais non pas peut-être sans appel, a condamné l'ouvrage nouveau à être joué devant les banquettes et les claqueurs de M. Bernard-Léon. Ce sera l'avenir copiant le passé et le présent. Amen.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Le *Doyen de Kitterine*, vaudeville en trois actes, de MM. Duponty et Fontan, n'a obtenu qu'un faible succès à ce théâtre. L'administration a besoin, pour combattre avec fruit l'arrivée des beaux jours, qui éloignent toujours le public des spectacles, de redoubler d'activité et de soins. *Eulalie Granger* n'est pas un drame aussi heureux que la *Duchesse de Lavaulière*. Elle n'attire déjà plus personne. On monte en ce moment *Jeanne de Naples*, drame en cinq actes, attribué à M. Paul Foucher. Une grande pièce, dont on dit beaucoup de bien d'avance, doit succéder à cet ouvrage. Elle est due, dit-on, à la collaboration de MM. Théaulon et Alboize.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Zara*, drame en quatre actes de MM. Valory et Montigny. — On a joué depuis quelques temps, à ce théâtre, une série de pièces nouvelles qui, sans restriction, ont obtenu un égal succès. Le vaudeville a succédé au drame, et le drame au vaudeville : nous avons passé ainsi, alternativement, du triste au gai et des émotions galvaniques au rire inextinguible. Après *Micaëla* est venue la *Barbe de Jupiter*, charmante bouffonnerie où l'esprit et les calembourgs sont jetés à pleines mains ; remercions tout de suite les auteurs MM. Lubize et Rozet de nous avoir fait passer une heure de franche et bonne gaité. Voici maintenant le tour d'un grand ouvrage aux scènes attachantes et dramatiques, aux péripéties éclatantes, dont la mise en scène est éblouissante et les décorations admirables. Le tout a obtenu un grand succès. Décidément le théâtre des Folies-Dramatiques se trouve placé aujourd'hui bien au-dessus de la *Cité* qui incessamment de pair avec le Petit-Lazari. — M. Lajariette, le débutant, a réussi complètement.

PORTE-SAINT-ANTOINE. — *La Bastille*, drame en 4 actes. — Voilà un titre qui figure admirablement sur l'affiche de ce théâtre, et une pièce qui ne pourrait pas être représentée dans une localité plus propice à son succès ; aussi a-t-il été grand et éclatant. M. Baret, le directeur actuel, dont les premiers actes administratifs signalent un homme habile et de capacité, a monté la *Bastille* avec un grand luxe de décorations et de costumes ; toutes choses qui jusqu'alors avaient semblé superflues aux directeurs précédents. Le drame nouveau a donc le double mérite d'émouvoir et d'intéresser vivement le spectateur, en charmant sa vue par l'aspect d'une mise en scène des plus recherchées et des plus splendides. M. Labrousse nommé et applaudi vigoureusement, a fait un ouvrage qui doit retenir pour longtemps la foule au théâtre Saint-Antoine. Les acteurs ont joué avec ensemble. M. Baret, qui est aussi comédien, mérite des éloges pour la manière digne et noble avec laquelle il a rendu le rôle de Castelnaud. Nous avons distingué avec plaisir une débutante, Mme Petit-Moreau qui ne manque ni d'intelligence ni de chaleur. — Un petit vaudeville dont le sujet paraît, dit-on, avoir été emprunté aux mœurs populaires, vient d'être reçu avec empressement, sous ce titre : *l'Héritage du Chiffonnier*.

LA SENTINELLE ET LE BAL.

Malgré l'heure avancée de la nuit, malgré la pluie froide et pénétrante qui ne cesse de tomber sur Paris, un vaste hôtel du faubourg Saint-Germain rayonne de mille feux : la cour est remplie d'équipages

armoriés, et le grand portail illuminé projette au loin dans la rue sa magique clarté.

Depuis le perron jusqu'au haut de l'escalier revêtu de marbre, se déroule un tapis somptueux. Partout le cristal étincelle, partout des vases garnis d'arbustes les plus rares étalent leurs fleurs et prodigent leurs parfums.

C'est le général G*** qui donne une fête, et le général s'entend dignement à en faire les honneurs.

Dans les salons éblouissants d'or et soie, ornés de bronzes et de tableaux du plus grand prix, ondoie une foule bruyante et animée : des hommes d'état, des banquiers, des avocats mêlés à des militaires, des savans, des artistes et des étrangers de distinction ; et puis des femmes resplendissantes de diamans, découvrant à demi leurs blanches épaules et leur sein palpitant de plaisir... qui s'élancent ardentes aux accords d'un orchestre dirigé par Musard !... des jeunes filles parées de gazes transparentes avec des fleurs, vaporeuses, aériennes comme des sylphides, et dont le pied, que le satin caresse, effleure à peine le parquet de bois incrusté !

Au dehors, une sentinelle est tristement appuyée sur son arme, tandis qu'à travers les bruits de la cour, où les chevaux piétinent et piaffent, chaque bouffée de vent apporte jusqu'au factionnaire les sons étouffés d'une harmonie tantôt lente et suave quand elle cadence les contours gracieux d'une valse, tantôt rugissante et folle quand elle glisse et bondit avec le galop rapide.

Les regards du soldat sont fixés sur les draperies des fenêtres, où viennent se dessiner en passant les silhouettes des danseurs, et dans l'espoir de reconnaître une femme, il est là, persévérant, immobile, malgré la pluie qui le perce, et dédaigneux de l'abri que lui offre sa guérite.

Cette sentinelle, c'est Alfred ; cette ombre de femme qu'il cherche à reconnaître, c'est celle d'Edith. — Mais il n'a encore aperçu que le comte qu'il a vu deux fois chez elle et qu'il deteste par instinct depuis ce temps. Ce fat est au bal, avec elle sans doute, pendant que lui veille à la porte de l'hôtel, l'arme au bras et les pieds dans la boue !... ah ! que lui importent la pluie qui tombe et le froid qui le glace... que lui importent le tonnerre, la foudre, le déchainement des éléments !... c'est bien une autre tempête qui gronde dans son cœur !

Mais la chaleur est devenue étouffante dans les salons ; chacun réclame un peu d'air. On ouvre les fenêtres. La sentinelle aperçoit alors distinctement l'intérieur des appartemens. La contredanse vient de finir. Des valets en livrée circulent partout avec des plateaux chargés de rafraichissemens et de gateaux.

La voilà, négligemment renversée sur un divan ; une molle langueur règne dans ses yeux, sa parure est légèrement froissée par le plaisir. — Qu'elle est belle ainsi ! — que ses longues tresses blondes ont de charme ! — que son front est pur et céleste ! — On dirait une madone de Raphael transportée tout-à-coup au milieu des joies du bal.

Le comte s'est approché d'elle ! — Voilà qu'elle accepte un sorbet de sa main. — Il s'est assis à ses côtés — il lui parle, elle sourit. — son éventail vient de tomber et le dandy s'en est emparé... ah ! damnation !... insolent ! veux-tu le lui rendre !... ah ! elle l'a repris !...

Le prélude d'une valse se fait entendre : valsera-t-elle ?... oh ! pitié !... pas avec lui, du moins !... pitié !... car je vous vois, moi, pauvre sentinelle qui vous garde à la porte de l'hôtel !

Enfer ! ils se sont levés tous deux ! elle a posé sa main sur l'épaule du comte, et lui, presse de la sienne sa taille élégante et souple... elle s'abandonne dans ses bras ; il l'entraîne, effleurant son sein agité, respirant son haleine !... et moi je suis là ! mon devoir et la discipline me clouent à mon poste !... oh ! pitié, pitié, car cela déchire le cœur !

Pâle et en désordre, le soldat suit d'un regard fixe le couple enlacé qui tournoie ; une horrible tentation vient de l'assaillir... il flatte dou-



cement de la main le canon de son fusil, et sa bouche s'est contractée pour sourire : il pense, voyez-vous, que la mort est là... la mort obéissante et prête à frapper où il voudra ! Son œil sinistre a mesuré la distance, il est sûr de son coup ! Ce serait là un merveilleux incident pour le bal... un dénouement bien étrange, bien fatal à la fête, et surtout imprévu !

Ah ! pardonnez au pauvre soldat, c'est aussi trop souffrir... il tremble ; sa poitrine oppressée se soulève avec effort, ses oreilles tintent, ses genoux plient... Le ciel soit loué ! il se relève en frémissant, il jette son arme... il fuit pour ne pas devenir un meurtrier...

Il fuit, et comme un insensé parcourt les rues désertes. Peu à peu cependant son délire a cessé, le silence et la fraîcheur de la nuit ont calmé ses sens. Il s'indigne à la pensée du crime qu'il allait commettre, il songe à son poste qu'il a abandonné imprudemment, à son arme qu'il a laissée sur le pavé ! il revient en courant sur ses pas.... il n'est plus temps ! un autre factionnaire a pris sa place, et son fusil a été enlevé... Le coupable n'ose interroger son camarade, ni jeter un regard sur le bal qui finit ! Il s'éloigne tristement et marche, résigné d'avance aux conséquences de sa coupable action, vers le corps-de-garde où il entre les yeux baissés, comme un homme qui a commis un crime, et qui se présente à la justice pour en recevoir le châtiment expiatoire.

— Vous avez déserté votre poste, lui dit le sergent, c'est mal ; cette faute est connue de tous vos camarades : j'ai dû, malgré moi, car vous êtes un brave et loyal soldat qui n'avez jamais manqué à vos

— Au milieu des merveilles de toute nature qui appellent et captivent l'attention publique, il en est une que nous devons signaler à notre tour parcequ'elle a déjà reçu de presque toute la presse parisienne son brevet de chose rare et extraordinaire. Nous voulons parler du *jonc phénoménal* exposé chez son propriétaire M. Farge, passage des Panoramas, galerie Feydeau. n° 6. On lit sur l'étiquette qu'il porte : « Prix, 5,000 fr. ! Il est offert une somme de 500 fr. à la personne qui en découvrira un pareil ! » Les amateurs de curiosités pourront, au besoin, en allant admirer le jonc de M. Farge, faire emplette de fort jolies cannes à pomme d'or, de badines en baleine noire ou blanche, de cannes en rhinocéros, ou en écaïl, ou en os de requin ; et en général de toute espèce de cannes de fantaisie confectionnées dans le goût le plus moderne et le plus original. M. Farge tient aussi un grand assortiment de parapluies et d'ombrelles garnis en étoffes des plus nouvelles.

devoirs ; j'ai dû faire mon rapport ; il est en ce moment dans les mains du capitaine.... et...

— Je sais que j'ai mérité la rigueur des lois militaires, je la subirai sans me plaindre !.. au contraire.... je l'appelle avec joie....

— Ça me coûte, à vous dire mon pauvre Alfred ; mais il le faut, c'est la consigne.... la prison vous attend ! suivez-moi.

— J'obéis, dit Alfred, les yeux gros de larmes, et le cœur désespéré de la trahison de celle qu'il aime !

Un mois après le jeune soldat comparait devant un conseil de guerre comme coupable de désertion : il fut condamné à la peine de mort !

THEODORE LUSTIÈRE.

PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

Rue Poissonnière, 15.

Cette maison, où l'enseignement est dirigé par Mlle DESMAREST, élève de M. LEVY, et d'après les principes de ce savant instituteur des femmes, nous a paru recommandable surtout par les soins constants qui sont donnés particulièrement à chaque élève. La disposition des classes, qui ne permet de recevoir dans chacune qu'un nombre restreint de jeunes demoiselles, est favorable sous ce rapport, non moins que sous celui de leur santé.—Un jardin fort agréable et assez spacieux est, en outre, consacré à leurs récréations. Nous avons remarqué avec plaisir que dans cet établissement l'éducation n'est pas négligée pour l'instruction : on s'y occupe, en effet, de cultiver les qualités du cœur comme de développer celles de l'esprit.

PAPETERIE WEYEN

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités ; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 10, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 515.

95, rue Richelieu, en face celle Feydeau.

PIERRET ET LAMI-HOUSSET.

TAILLEURS POUR CHEMISES.

Cet établissement est UNE SPÉCIALITÉ NOUVELLE qui réunit au goût le plus exquis, l'agrément incontesté de porter une chemise que ne peut jamais déplacer aucun mouvement du corps ; aussi le monde élégant l'a-t-il déjà pris sous son patronage.

EN VENTE

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

LE GÉNOIS	MUSARD.
LE CORSAIRE NOIR.	JULLIEN.
LA CHANSON PROVENÇALE.	TOLBECQUE.
LEMARDIGRAS DE MUSARDA L'OPÉRA.	MUSARD.
LE VOYAGE MUSICAL.	JULLIEN.
TIVOLI. Mlle. CHARLOTTE	BROWN.

VALSES, MAZOURQUES, etc.

LES FLEURS D'HIVER.	OFFENBACH.
MAZOURQUES POLONAISES.	CH. SOLTIK.
LES FILLES DU DANUBE.	STRAUSS.
LES BOHÉMIENNES.	A. HERGET.
LES AMAZONES.	OFFENBACH.
VERGISS MEIN NICHT.	F.GATAYES.

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publiée dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Le gérant SERRE.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

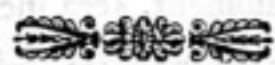
Dans les Départemens et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. Affranchir.

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an 56 fr.
Pour six mois 48

On ne souscrit pas pour moins de six mois.
On reçoit des annonces.

Imprimerie de A. BELIN, rue Sainte-Anne, 55.



Un Quadrille

NOUVEAU

Le 1^{er} de chaque mois.

MUSARD.

JULLIEN. — TOLBECQUE.

Musique. — Chorégraphie. — Théâtres

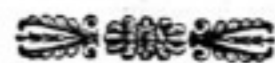
UN AN : 36 FRANCS.



LA DANSE,

(JOURNAL DE QUADRILLES ET DE VALSES)

DÉDIÉE A MARIE TAGLIONI.



Une Valse, Mazourque

OU UN GALOP INÉDITS.

Le 15 de chaque mois.

STRAUSS.

LANNER. — FÉLIX GATAYES.

Littérature. — Mœurs. — Modes.

SIX MOIS : 18 FRANCS.



Au numéro prochain sera joint un quadrille nouveau, pour PIANO, composé à grand orchestre par JULLIEN, intitulé : **SÉVILLE**.

Les Personnes dont l'abonnement expire le 1^{er} Juin, sont priées de le fait renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal LA DANSE.

CHRONIQUE.

*. Un pas de trois a été ajouté aux danses du 2^e acte des *Huguenots*. Ce sont Mmes Alexis, Leroux et Fitzjames qui l'exécutent. Les deux premières y ont été fort applaudies.

*. Perrot, le danseur papillon, doit partir pour Naples, où un engagement des plus brillants le retiendra pendant une année.

*. Les demoiselles Elssler ne se rendront pas à Londres, où les réclament l'engagement qu'elles ont signé avec Laporte, directeur du King's Théâtre. Les succès immenses qu'obtient Mlle Taglioni à Drury-Lane seraient, dit-on, la cause du refus de les recevoir en ce moment. Il pressent justement d'avance que le mérite des dernières venues ne pourrait pas balancer le charme du talent prodigieux de la première arrivée.

*. Quelques journaux ont annoncé que M. Albert, comédien fort ordinaire, mari de la charmante Mme Albert du Vaudeville, venait de succéder à M. Védel, dans les fonctions de caissier du Théâtre-Français.

*. On dit que l'habile directeur Grosnier, qui tuera le pauvre théâtre de l'Opéra-Comique déjà bien malade, a renoncé, après l'avoir fait répéter pendant deux mois, à offrir au public *L'amour Platonique*, œuvre posthume d'Hérold; et cela, parce que l'on aurait reconnu, trop tard, que la représentation de cet opéra, écrit depuis fort long-temps, pourrait ternir l'éclat de la réputation de son illustre auteur. — L'apparition des *États de Blois*, est toujours indéfiniment ajournée. — On parle maintenant de *Péquillo*, opéra-comique en un acte de MM. Dumas et Monpou; et on compte là dessus pour attirer la foule au théâtre de la Bourse! autant vaudrait le fermer et laisser M. Grosnier, l'habile directeur, s'occuper d'horticulture dans son jardin à Pantin!

*. Les prix de composition musicale ont été jugés le 27 mai, à l'Institut. Voici le nom des élèves couronnés : premier prix, M. Bezozzi, élève de MM. Lesueur et Barbereau; premier second prix, M. Chollet, élève de MM. Berton et Zimmermann; deuxième second prix, M. Gounod, élève de MM. Lesueur et Halévy.

*. Au théâtre de Drury-Lane, à Londres, Mlle Taglioni obtient un succès d'enthousiasme, qui devient bien nuisible aux intérêts du King's Théâtre. Cette merveilleuse danseuse redemandée chaque soir après la *Sylphide*, ou la *Napolitaine*, y attire toute la population anglaise. Voilà donc le public de la fashion et de l'élégance, qui déserte l'opéra royal pour le spectacle du peuple; et cela, parce que Mlle Taglioni y danse! sa présence vaut les sources du Pactole! on monte en ce moment à grands frais de décorations et de costumes, à Drury-Lane, le ballet *la Fille du Danube*, fraîche et délicieuse création que nous avons applaudie cet hiver à Paris, et dans laquelle notre sylphide s'est montrée comme toujours, admirable, merveilleuse et sublime de légèreté, de grâces et de décence voluptueuse. Mlle Taglioni fera, pendant cette saison, la fortune du directeur de Drury-Lane.

* * M. et Mme Paul Taglioni, frère et belle-sœur de notre sylphide, se trouvent en ce moment à Londres, où ils partagent ses succès et ses triomphes. Ils sont surtout applaudis dans le *Pas styrien*, qu'ils dansent à ravir.

* * Nourrit obtient, dans le midi de la France, un succès ardent et passionné, comme savent si bien les faire les populations de ces contrées. Sa présence, à Marseille, a été le sujet de quelques ovations dignes de son admirable talent. Il a chanté le rôle d'Arnold, dans *Guillaume Tell*, de façon à exciter les plus grands transports d'enthousiasme. A la première représentation de cet opéra, la recette s'est élevée à 4,000 fr !

* * Mme Schutz et le ténor Storti, viennent de procurer un succès éclatant à l'*Anna Bolena* de Donizetti, sur le théâtre de Forlì; la cantatrice allemande s'est naturalisée en Italie par le charme de sa méthode et la séduction de sa belle voix.

* * La reine dona Maria donne l'exemple du dilettantisme à Lisbonne où la *Beatrice Tenda*, de Bellini, fait fureur en ce moment, grace aux talens réunis de la prima-dona, Mme Calvi Neuhans, et du basso Coletti.

* * *Malek-Adel* n'a pas obtenu de succès au King's Théâtre, à Londres, malgré la présence de son auteur, M. Costa, qu'on aime généralement et qui dirige l'orchestre. On monte le *Corsaire*, copié sur *l'Île des Pirates*, ballet représenté sans succès à l'Opéra de Paris.

* * L'auteur du fameux opéra de *Romeo e Giuletta*, qui donna le premier au chef-d'œuvre de Shakespeare une popularité musicale en Italie, Zingarelli, qui était directeur en chef du Conservatoire de Naples, vient de mourir dans cette capitale, le 7 mai, à l'âge de 85 ans.

* * Il y a quelques jours, on a donné à M. Heidelberg, en Allemagne, une fête musicale des plus brillantes. L'orchestre et les chœurs étaient composés de trois cent vingt personnes. On a exécuté, avec le plus grand succès, les *Saisons* de Haydn.

* * Madame Pasta, qu'un ordre royal n'a pas laissée chanter à Drury-Lane à Londres, a donné un concert qui n'a produit aucune sensation. Elle doit revenir incessamment à Paris. Et au mois de décembre prochain, elle se rendra à Venise, où elle doit chanter à la réouverture du théâtre de la *Fenice*, reconstruit avec une rapidité merveilleuse.

* * On assure que Mme Schröder Devrient, dans l'opéra *Fidelio*, a fait oublier Mme Malibran, et qu'elle a recueilli dans cet opéra les plus flatteuses marques d'enthousiasme. Par suite de difficultés intéressées, survenues entre le directeur de Drury-Lane, et Mme Schröder Devrient, cette dernière a quitté subitement ce théâtre. *Catherine Grey*, opéra nouveau, sera très-prochainement représenté sur cette scène; Mistriss Wood, la meilleure cantatrice d'Angleterre, sera chargée du principal rôle.

* * On assure qu'un concert extraordinaire, devant terminer les fêtes qui ont lieu à l'occasion du mariage de monseigneur le duc d'Orléans, sera exécuté au Louvre, dans le grand salon et dans toute l'étendue de l'immense galerie qui vient aboutir aux Tuileries. On parle d'un brillant éclairage qui doit inonder de lumière la riche et glorieuse collection de tableaux du Musée.

* * La statuette de notre spirituelle et gracieuse actrice Déjazet, vient de sortir des mains du célèbre artiste Barre; C'est sous le costume léger et égrillard de la *Gaudriole*, des *Chansons de Béranger*, qu'il l'a moulée; il n'a oublié ni l'air fin et espiègle, ni la ravissante désinvolture du modèle.

* * Depuis le retour du fugitif soleil à Paris, le DIORAMA, merveille des merveilles, est le but le plus curieux et le plus agréable des promeneurs. On peut, à très peu de frais, en se rendant derrière le Cha-

teau-d'Eau, visiter le *Temple de Salomon*, et la *Vallée de Goldau* qui se trouve sur la route. Une vue de *Mecklembourg*, tableau d'apropos que le célèbre artiste Daguerre achève en ce moment, sera incessamment offerte au public. Il faut donc se hâter d'aller admirer les dernières richesses artistiques qui vont être remplacées par d'autres. La foule y est chaque jour.

ROSÉES,

PAR MADAME HERMANCE LESGUILLON.(1)

Ce joli volume que nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros, vient de paraître, et il a dépassé toutes nos prévisions. Il est édité avec un luxe qui suffirait seul pour tenter les aimables abonnées de la *Danse*. Heureusement pour l'auteur et pour le rédacteur de cet article, il y a autre chose à louer dans ce volume, et jamais tâche ne nous a paru si douce à remplir. Le talent de Mme Hermance Lesguillon a prodigieusement grandi depuis l'époque de la publication de *Réveuse*. Alors, c'était la jeune fille retenant à deux mains son âme qui voulait s'épancher, comme on retient un oiseau qui veut prendre son essor: maintenant plus libre, riche des pensées nouvelles que le mariage amène avec lui, elle verse à grands flots cette pluie si douce qui part de l'âme. *Rosées* est l'œuvre de la femme, mais de la femme toujours fidèle à sa première route; *Rosées* est un hymne ravissant sorti du cœur le plus aimant, le plus tendre: c'est le chant de tout ce qui aime et de tout ce qui est aimé.

Rosées est une source abondante de tous les sentimens qui font le trouble et le charme de la vie! Ici rien de recherché, rien de contraint, rien de pénible; ce n'est pas le travail stérile d'un poète s'enthousiasmant à froid sur un sujet donné: c'est une émotion constante causée par les sensations réelles et gracieuses de l'existence. L'amour, dont la plupart des femmes poètes ont fait un sentiment galant et en quelque sorte distrait, est chez Mme Hermance Lesguillon la pensée et l'âme de toute la vie.

Les poésies de Mme Hermance Lesguillon font le plus grand honneur, non seulement à l'esprit de son auteur, mais encore à son cœur: on croit, à travers le tissu transparent de cette poésie si riche et si luxueuse, entrevoir une jeune femme, bonne, aimante et dévouée, n'exprimant l'amour que par ce qu'elle aime; et réalisant, dans son intérieur de mère et d'enfant, toutes les ravissantes rêveries de sa muse. Les femmes qui liront ce volume, et elles seront en grand nombre, trouveront dans son auteur une amie, un conseiller plein de grâces et de sympathie: les enfans apprendront à mieux aimer leur mère, et plus d'une mère palpitera de joie en répétant des paroles de tendresse qu'elle croira puisées dans son âme. Les hommes aussi aimeront en elle le cœur ardent et chaud, idolâtre de tout ce qui est beau et généreux dans ce monde, les arts, la gloire, la liberté!

Après avoir cité dans l'un de nos derniers numéros, un des morceaux de *Rosées*, *l'Evêque au Bal*, il ne nous reste plus qu'à indiquer les pièces qui nous ont frappé le plus, soit par la singularité de la forme ou la hauteur de la pensée: *J'ai Ton Âme*, *La Jeunesse*, *Après un Bonheur*, à M. J. Loiseleur, où le sentiment de la perte d'une mère a enfanté un chef-d'œuvre; *Prière d'une Mère*, *Aux Enfans Heureux*, *Le Premier Sourire*, *La Première Parole*, à Victor Hugo, à ma Mère, *Hymne du Soir*, *l'Esprit*, à la duchesse d'Abrantès, à madame Junot, et enfin cette longue liste de ravissantes créations, modèles de goût, d'harmonie et d'élégance.

(1) Un volume in-8°, prix 8 fr.

THÉÂTRES.

VARIÉTÉS — *Miel et Vinaigre*, vaudeville en un acte. — *Début de Serres*. — Ce vaudeville n'est vraiment qu'un proverbe; et celui-là appartient à M. Théodore Leclerc. On y chercherait vainement l'ombre d'une intrigue, la trace de la plus simple action; à défaut de cela, aux Variétés surtout, l'on se contente souvent des détails, quand ils sont gais et amusans. C'est une compensation que nous ne pouvons même pas signaler dans ce vaudeville nouveau. Le tout va de pair. Il est fâcheux que l'excellent comique Serres, qui a long-temps excité le rire des dramatiques habitués de la porte Saint-Martin, n'ait pas eu une pièce de début plus digne de son talent et plus propice à sa verve entraînant. Nous devons dire cependant avec justice qu'il a su imprimer au rôle trop court de Paturon un cachet de vérité et de naturel exquis; ce qui lui a valu un accueil parfait de la part du public. Voilà Serres au théâtre qui convient le mieux à la nature de son jeu; maintenant donnez lui des rôles dans des pièces passables, et il saura en faire le succès; il vient d'en donner l'exemple dans *Miel et Vinaigre*. Il faut encore savoir utiliser les bons acteurs. C'est un mérite peu commun chez les directeurs.

JARDIN TURC.

CONCERT JULLIEN.

Le beau temps revient donc enfin parmi nous, qu'il paraissait avoir abandonnés aux rigueurs prolongées de l'hiver! voici venir l'été, et les fleurs, et la verdure, et le ciel bleu! bientôt vont recommencer les douces promenades, les poétiques flâneries du soir. C'est à l'heure où les feux du soleil s'éteignent et disparaissent à l'horizon et ne laissent plus dans l'atmosphère qu'une molle tiédeur, qu'il est agréable en sortant de chez soi, l'esprit libre des affaires sérieuses du jour, et la pensée ouverte aux rêveries, d'entreprendre quelques excursions vers les jardins publics. Ils sont pour tous le but de chaque promenade. Le *Jardin Turc*, qui a subi cette année des embellissemens nouveaux, est bien celui qui jouit le plus dignement de la faveur publique. Placé presque au centre des Boulevards, il devient le point de ralliement où l'on fait avec plaisir une halte agréable. Les fleurs odorantes et les femmes séduisantes se rencontrent et se confondent dans ces bosquets charmants; Jullien, à la tête de son orchestre volcanique, répand des flots d'harmonie dans l'âme des dilettantes; Tout plait et enchante dans ce lieu de délices où foule se porte chaque soir: elle ne l'abandonnera pas de toute la saison.

OPÉRA-COMIQUE.

Grace à l'activité de l'habile directeur de notre seconde scène lyrique, depuis près de six mois, deux ouvrages plus que médiocres se disputent chaque soir les honneurs de l'affiche, soutenus, il est vrai, par des nouveautés telles que le *Tableau parlant*, *Une heure de mariage*, *Adolphe et Clara*, etc.

Cette inconcevable incurie alarme vivement tous les amis de l'art dramatique.

L'opéra-comique est sans contredit le genre le plus analogue à notre nature, celui qui sympathise le mieux avec la vivacité du caractère français; mais il ne suffit pas pour réussir d'avoir quelques sujets marquans; il faut encore de bonnes pièces, car aujourd'hui, le public ne paie que sur estimation faite à l'avance.

L'état de somnolence de M. Crosnier, en préjudicant aux intérêts privés qui lui ont été confiés, est encore doublement nuisible sous le rapport de l'art et de l'intérêt général.

Si, depuis long-temps, les recettes de ce théâtre sont réduites à zéro, les départemens souffrent encore bien plus de la pénurie du répertoire. L'opéra-comique est de rigueur en province, et la plupart des directions périclitent chaque jour de plus en plus, par la coupable insouciance du nouvel autocrate, qui semble faire consister toute

la gloire de son pachalick à faire des réglemens pour les choristes et des ordonnances pour les ouvreuses.

On a fait sonner bien haut le succès du *Postillon* et de l'*Ambassadeur*, succès dont on a étourdi quelques moutons parisiens, disposés à tomber en syncope à la première exclamation, ou d'innocens curieux qui n'ont pas, comme nous, l'habitude des coulisses, et ne connaissent pas encore la manière de travailler de M. Crosnier; mais qu'on nous montre la caisse et le résultat positif de cet enthousiasme général!

Si les bornes de cet article nous permettaient d'entrer dans quelques détails financiers, il nous serait facile de prouver que les recettes de ce théâtre, quelles qu'elles aient été, n'ont pu suffire aux frais énormes dont l'inhabile administrateur a su grever l'entreprise.

Un procès récent intenté à Inchindi, nous a fait connaître que le traitement qui lui avait été consenti s'élevait à vingt-cinq mille francs! Il est vrai que M. Crosnier, sous un prétexte frivole, voulait se débarrasser de cet artiste, et avait la bonne foi de prétendre que la signature qu'il avait apposée au bas de son engagement, ne pouvait le contraindre à remplir ses obligations. Le tribunal a jugé, au grand étonnement de M. Crosnier lui-même, que sa signature était fort bonne.

Sur le visa de pareille transaction, on ne peut se dissimuler les bévues du signataire. Le mal est grand; les sophismes et les absurdités au moyen desquelles on cherche à le dissimuler, ne sont qu'un artifice grossier dont les gens de profession ne peuvent se payer.

Un projet, d'abord abandonné, reparait de nouveau. La mise en action de ce théâtre est l'ancre de miséricorde qu'on est près de lancer.

Il y a, dans l'exploitation de l'Opéra-Comique, deux choses entièrement distinctes, mais qui pourtant ne peuvent être divisées, et qui, par suite de cette connexion, s'opposent, selon nous, à l'émission projetée. Ce théâtre est en même temps une entreprise particulière et un établissement public. Il tient, il est vrai, sous le premier rapport, aux intérêts individuels; mais sous le second, il appartient aux intérêts nationaux, aux progrès de la littérature et des beaux arts. Il résulte de là que le gouvernement a incontestablement le droit d'exercer sur lui une influence, une juridiction souveraine, et de s'opposer à la réalisation du dessein qu'on a formé.

On sait que depuis long-temps la suprématie des coulisses a été portée jusqu'au délire. Parmi les possédés de cette monomanie, on a compté des pairs de France, des officiers, des notaires, des bimbolotiers, des marchands de vias et autres novices de même force, tous fiers de pouvoir se dire actionnaires d'un théâtre, qui tous ont payé, d'une partie de leur fortune et de leur tranquillité, leur tribut à la scène, et dont la perte totale peut être évaluée à sept ou huit millions.

Pourquoi donc ouvrir la barrière et vouloir lancer des hommes inconsiderés dans une spéculation actuellement désastreuse? N'est-il pas du devoir de tout bon gouvernement de fermer les voies à la ruine et aux banqueroutes.

Les précédens exemples feront sans doute réfléchir; mais on trouvera toujours des enthousiastes de théâtre, des fanatiques et des fous, qui, trompés par des intrigans se disant directeurs capables, seront entraînés dans des spéculations ruineuses.

Or, l'entreprise de l'Opéra-Comique, avec les charges qui, grâce à l'impéritie de son chef, pèsent en ce moment sur elle, ne peut être évidemment rangée que dans cette dernière catégorie; car on doit reconnaître avec conviction, que du choix du directeur, dépendra toujours la prospérité ou la ruine de ce théâtre auquel on peut particulièrement appliquer cet axiome.

Faut-il rappeler la carrière administrative de M. Crosnier et la confiance que méritent ses antécédens:

En 1827, M. Crosnier parvint à se faire adjoindre, sans mise de fonds, à la direction du théâtre de la Porte-St.-Martin, que, d'après ses



insinuations, M. le baron M^r. s'était décidé à prendre, malgré les conseils de ses amis véritables. M. Crosnier administra si bien cette entreprise, que M. M^r. perdit bientôt plus de 500,000 fr. et fut déclaré en faillite le 5 janvier 1850.

Le bilan n'était pas encore déposé que M. Crosnier demandait au ministre, le privilège de celui qui avait été son bienfaiteur et qu'il avait précipité dans l'abîme. Pour mieux réussir, il leura les ayants-droits, contracta, sur l'honneur, envers eux des engagements verbaux, donna même sa signature aux plus récalcitrons et força ainsi les intéressés à seconder ses efforts.

A la sollicitation des personnes lésées, le ministre signa sa nomination, mais le rusé directeur, parvenu à son but, nia toutes ses promesses et ne craignit pas même de contester les actes signés.

Quel fut le résultat de cette nouvelle gestion?—Six mois après, l'habile administrateur, était lui-même dans une position presque désespérée, lorsque la révolution de juillet donna un nouvel élan aux entreprises dramatiques et lui fit gagner en peu de temps, et sans qu'il s'en doutât, une somme assez ronde.

Depuis, M. Crosnier a obtenu, et nous dirons comment, la direction de l'Opéra-Comique où il n'a signalé sa présence que par une inertie et une incapacité flagrantes, qui ont pleinement justifié l'épigramme de Beaumarchais, « Une place était vacante ; il fallait un calculateur ; ce fut un danseur qui l'obtint. »

Une réforme complète dans l'organisation intérieure et extérieure

— Au milieu des merveilles de toute nature qui appellent et captivent l'attention publique, il en est une que nous devons signaler à notre tour parcequ'elle a déjà reçu de presque toute la presse parisienne son brevet de chose rare et extraordinaire. Nous voulons parler du *jonc phénoménal* exposé chez son propriétaire M. Farge, passage des Panoramas, galerie Feydeau, n° 6. On lit sur l'étiquette qu'il porte : « Prix, 5,000 fr. ! Il est offert une somme de 500 fr. à la personne qui en découvrira un pareil ! » Les amateurs de curiosités pourront, au besoin, en allant admirer le jonc de M. Farge, faire emplette de fort jolies cannes à pomme d'or, de badines en baleine noire ou blanche, de cannes en rhinocéros, ou en écaïl, ou en os de requin ; et en général de toute espèce de cannes de fantaisie confectionnées dans le goût le plus moderne et le plus original. M. Farge tient aussi un grand assortiment de parapluies et d'ombrelles garnis en étoffes des plus nouvelles.

de l'Opéra Comique est impérative et indispensable, et nous nous engageons à prouver mathématiquement son opportunité.

Défenseur née des artistes et de l'art dramatique, c'est à la presse à indiquer le mal, à signaler les abus ; sa voix puissante, en jetant de vives lumières, doit produire des effets déterminans, et aura sans doute la plus heureuse influence sur la régénération que les amis de ce théâtre appellent de tous leurs vœux.

L. DE ST. ROMAIN.

PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

Rue Poissonnière, 15.

Cette maison, où l'enseignement est dirigé par Mlle DESMAREST, élève de M. LEVY, et d'après les principes de ce savant instituteur des femmes, nous a paru recommandable surtout par les soins constans qui sont donnés particulièrement à chaque élève. La disposition des classes, qui ne permet de recevoir dans chacune qu'un nombre restreint de jeunes demoiselles, est favorable sous ce rapport, non moins que sous celui de leur santé.—Un jardin fort agréable et assez spacieux est, en outre, consacré à leurs récréations. Nous avons remarqué avec plaisir que dans cet établissement l'éducation n'est pas négligée pour l'instruction : on s'y occupe, en effet, de cultiver les qualités du cœur comme de développer celles de l'esprit.

PAPETERIE WEYNEN

Réputée pour la beauté de ses produits, cette maison offre à la consommation des papiers de tous formats et qualités ; papiers à lettre glacés, satinés, sans timbre ou timbrés à chiffres particuliers. Ses magasins sont rue Neuve-Saint-Marc, 10, place des Italiens, et rue Saint-Denis, 515.

95, rue Richelieu, en face celle Feydeau.

PIERRET ET LAMI-HOUSSET.

TAILLEURS POUR CHEMISES.

BRÉVETÉS DU ROI.

Cet établissement est UNE SPÉCIALITÉ NOUVELLE qui réunit au goût le plus exquis, l'agrément incontesté de porter une chemise que ne peut jamais déplacer aucun mouvement du corps ; aussi le monde élégant l'a-t-il déjà pris sous son patronage.

EN VENTE

Au Bureau du Journal LA DANSE, et chez tous les Editeurs et Marchands de Musique de Paris, de la province et de l'étranger.

QUADRILLES.

LE GÉNOIS **MUSARD.**
LE CORSAIRE NOIR **JULLIEN.**
LA CHANSON PROVENÇALE **TOLBECQUE.**
LEMARDIGRAS DE MUSARD A L'OPÉRA **MUSARD.**
LE VOYAGE MUSICAL **JULLIEN.**
TIVOLI Mlle. CHARLOTTE **BROWN.**

VALSES, MAZOURQUES, etc.

LES FLEURS D'HIVER **OFFENBACH.**
MAZOURQUES POLONAISES **CH. SOLTIK.**
LES FILLES DU DANUBE **STRAUSS.**
LES BOHÉMIENNES **A. HERGET.**
LES AMAZONES **OFFENBACH.**
VERGISS MEIN NICHT **F. GATAYES.**

LA DANSE

Paraissant quatre fois par mois, publiée dans l'année DOUZE QUADRILLES nouveaux des compositeurs les plus en vogue, et DOUZE VALSES, GALOPS, etc., inédits.

Chaque quadrille ou valse, etc., se vend séparément 2 fr. 25.

Le gérant SERRE.

ON S'ABONNE A PARIS,

95, Rue Richelieu,

Dans les Départemens et les pays étrangers, chez tous les éditeurs, marchands de musique et directeurs des postes. Affranchir.

PRIX D'ABONNEMENT.

Pour un an 36 fr.
 Pour six mois 18

On ne souscrit pas pour moins de six mois.
 On reçoit des annonces.

Imprimerie de A. BELIN, rue Sainte-Anne, 55.